

Marcel Maltais

Être superficiel, c'est aussi être profond



ÉDITIONS
MULTIMONDES

Être superficiel,
c'est aussi être profond

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Maltais, Marcel, 1940-

Être superficiel, c'est aussi être profond

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-89544-085-9

1. Valeurs (Philosophie). 2. Valeurs sociales. 3. Profondeur (Philosophie).
4. Créativité. 5. Vie - Philosophie. I. Titre.

BD435.M34 2006

121'.8

C2006-940200-0

Marcel Maltais

Être superficiel,
c'est aussi être profond

ÉDITIONS
MULTIMONDES

Révision linguistique : Louise Dion
Impression : Marquis Imprimeur inc.

© Éditions MultiMondes 2006

ISBN 2-89544-085-9

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec, 2006

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Canada, 2006

ÉDITIONS MULTIMONDES

930, rue Pouliot

Sainte-Foy (Québec) G1V 3N9

CANADA

Téléphone : (418) 651-3885

Téléphone sans frais depuis l'Amérique du Nord : 1 800 840-3029

Télécopie : (418) 651-6822

Télécopie sans frais depuis l'Amérique du Nord : 1 888 303-5931

multimondes@multim.com

<http://www.multim.com>

DISTRIBUTION EN LIBRAIRIE AU CANADA

Prologue inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand

Boisbriand (Québec) J7H 1N7

CANADA

Téléphone : (450) 434-0306

Tél. sans frais : 1 800 363-2864

Télécopie : (450) 434-2627

Télééc. sans frais : 1 800 361-8088

prologue@prologue.ca

<http://www.prologue.ca>

DISTRIBUTION EN FRANCE

Librairie du Québec

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

FRANCE

Téléphone : 01 43 54 49 02

Télécopie : 01 43 54 39 15

direction@librairieduquebec.fr

<http://www.librairieduquebec.fr>

DISTRIBUTION EN BELGIQUE

Librairie française et québécoise

Avenue de Tervuren 139B-1150

Bruxelles

BELGIQUE

Téléphone : +32 2 732.35.32

Télécopie : +32 2 732.42.74

info@vanderdiff.com

<http://www.vanderdiff.com/>

DISTRIBUTION EN SUISSE

SERVIDIS SA

Rue de l'Etraz, 2

CH-1027 LONAY

SUISSE

Téléphone : (021) 803 26 26

Télécopie : (021) 803 26 29

pgavillet@servidis.ch

<http://www.servidis.ch>

Les Éditions MultiMondes reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Elles remercient la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son aide à l'édition et à la promotion.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.



Imprimé avec de l'encre végétale sur du papier 100% recyclé

À mon fils Jean-François.

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement les personnes suivantes qui ont été les premières lectrices et les premiers lecteurs de mon manuscrit : Rose Arseneault, Thérèse Drouin, Nicole Gagné, Jacques Garneau, Nathalie Gogy, Jean-François Maltais, Michèle Massé, Claire Mercier, Mélanie Reeves, Pauline Roy, Yanick Savoie, Normand Tousignant. Merci pour vos encouragements et vos précieux conseils.

Merci également à Louise Dion qui, en assumant la révision linguistique de mon manuscrit, m'a fait un grand nombre de suggestions que j'ai acceptées avec enthousiasme. Elle a ainsi contribué à rendre mon texte plus clair, plus nuancé et, disons-le, plus beau.

Merci à Emmanuel Gagnon pour avoir conçu et réalisé la maquette de la page couverture, et à toute l'équipe de MultiMondes pour son professionnalisme, la chaleur de son accueil et son immense respect de l'écriture et de son auteur.

Merci!

Table des matières

Introduction	1
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE: UNE VAGUE DÉFERLANTE

1. Une vague de fond	9
2. L'origine de la vague.....	13
3. La superficialité et la profondeur.....	22
4. L'épaisseur de la surface	29
5. La superficialité et le bonheur	33
6. Les deux superficialités.....	35
7. Bébé animal	45

DEUXIÈME PARTIE: LA SUPERFICIALITÉ LOURDE

8. L'origine de la superficialité lourde	51
9. Le paraître et la peur	57
10. Le paraître et la vanité	64
11. Le paraître et les yeux des autres	69
12. Jouer des rôles	73
13. Jouer le rôle de snob	77
14. La superficialité et la société.....	85
15. Le travail fébrile	88
16. L'éducation pragmatique	93
17. L'économie au cœur de la superficialité	98
18. La télévision légère et racoleuse	104
19. L'information et la désinformation.....	111
20. L'État éclaté.....	118

21. Le refus de la réflexion.....	127
22. Les vertus et les vices à la mode.....	137

TROISIÈME PARTIE: LA SUPERFICIALITÉ LÉGÈRE ET CRÉATRICE

23. Éloge de la superficialité.....	143
24. L'homme et l'infini.....	145
25. Qui accuse-t-on de superficialité?.....	149
26. Les bienfaits de la superficialité.....	154
27. Le Sud se nordifie.....	159
28. Les jeunes et le changement.....	164
29. Le corps sacralisé.....	170
30. La création et les formes.....	176
31. L'art et la nature.....	183
32. La création au quotidien.....	186
33. La parade de la séduction.....	190
34. Don Juan et les masques.....	193
35. La beauté et le maquillage.....	198
36. Le miroir et l'illusion.....	202
37. La mode du vêtement.....	204
38. Le sport et les plaisirs.....	209
39. La politesse, facteur d'épanouissement.....	214
40. L'art de la conversation.....	218
41. L'humour en folie.....	222
42. La peau enchantée.....	226
Conclusion.....	229
Bibliographie.....	237

Introduction

Nous avons tout ce qu'il nous faut pour être heureux. Jamais, dans toute l'histoire de l'humanité, on a bénéficié d'un tel paradis de biens de consommation offerts tous les jours dans les étalages colorés des grands magasins. Du moins en Occident.

Il faut reconnaître que nous n'avons en rien mérité de tels privilèges. Les hommes, dans les années 1940 et 1950, peinaient misérablement dans des usines ou bien, avec des outils rudimentaires, cultivaient la terre et pêchaient en mer. Les femmes, elles, sacrifiaient leur vie à nourrir une famille trop nombreuse avec presque rien. Quant à leurs parents, ils étaient morts à quarante ans.

Et pourtant, ce confort n'a rien de rassurant, car il s'accompagne d'une frénésie de consommation qui nous éloigne fatalement et dramatiquement des valeurs fondamentales. Nous sommes de plus en plus démunis devant de vieux problèmes que nous pensions avoir résolus depuis longtemps: jeunes, l'avenir nous inquiète; adultes, le travail nous obsède et, plus tard, la santé nous préoccupe au point que nous nous gavons de médicaments pour dormir. Pris dans un tourbillon de transformations à tous les niveaux, de distractions et de loisirs, nous sommes bien obligés d'avouer que, comme les Anciens, nous avons peur de la souffrance, de la solitude, et que le spectre de la mort nous hante tout autant qu'autrefois.

Nous cherchons à nous rassurer, à vivre pleinement notre vie sans pour autant devenir des esclaves de l'argent ou de la vie trépidante et aliénante de la consommation pour la consommation. Aujourd'hui, chacun de nous doit faire face aux mêmes questions fondamentales que celles que devaient se poser les philosophes de l'Antiquité: Qu'est-ce que je fais sur cette terre? Qu'est-ce que j'attends de la vie? Que faire pour être heureux? Qu'est-ce que, moi, je veux exactement? Est-ce accumuler des biens? Être reconnu dans la société, admiré, adulé? Consacrer ma vie à ma petite famille?

Développer, en dépit d'un matérialisme de plus en plus envahissant, une vie intérieure profonde? M'amuser, jouir de cette vie si brève? Aimer?

Cet essai sur la superficialité ne prétend pas répondre à des questions aussi fondamentales que personnelles, mais il propose modestement, par l'étude d'un phénomène vieux comme le monde mais qui prend de plus en plus d'ampleur, de projeter un éclairage tamisé de nuances sur nos nouvelles façons d'appréhender le monde.

Il ne fait pas de doute que la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui est beaucoup plus superficielle que celle d'antan. D'ailleurs, le mot « superficiel » est sur toutes les lèvres. C'est la promotion de la consommation glorieuse, la glorification de l'argent, la sacralisation de la beauté éphémère qui accompagnent désormais un être humain perplexe qui se demande quel avenir il réserve à ses enfants. Cette inquiétude, alimentée par un pessimisme ambiant quasi généralisé, suscite une intéressante réflexion sur nos valeurs traditionnelles et sur l'hypothétique nécessité de les remettre en question. Notre société, en se « superficialisant », se dirige-t-elle vers une catastrophe ou assiste-t-on simplement, si l'on adopte pour un moment un point de vue plus large, à un peu de turbulences causées par les nombreux changements qui se font en accéléré et qui s'inscrivent dans une évolution naturelle et saine de la nature humaine? Il faut se rappeler que, pendant des siècles, on a refusé à des millions d'individus le droit d'être des hommes; il fut même un temps où la religion de l'amour enferrait ses semblables pour en faire des esclaves. On tue moins qu'autrefois. On ne fait plus brûler les femmes. On traque les abuseurs d'enfants. On vide les ghettos. L'aide humanitaire afflue en cas de catastrophe.

La superficialité ne concerne pas que la société, elle regarde aussi l'être humain dont les comportements sont souvent jugés selon ce critère: c'est une personne plus ou moins superficielle. De plus, pour la majorité des gens, être superficiel, c'est manquer de profondeur, de sagesse.

Cette façon négative de voir le phénomène vient sans doute de notre manie de tout polariser: chaud s'oppose à froid, haut s'oppose à bas, amour s'oppose à haine, comme si tout était blanc ou noir.

Introduction

Une façon gentiment anarchique de voir les choses serait de détruire cette opposition en changeant le verbe «s'opposer» par, supposons, «séduire». On aurait alors : *le chaud séduit le froid...*, *le haut séduit le bas...*, *l'amour séduit la haine...* et, bien entendu, *la superficialité séduit la profondeur*. Et vice versa.

Par analogie, le couple superficialité/profondeur se comporte de la même manière : l'une cherche à séduire l'autre et réciproquement. Loin de s'opposer, elles s'étreignent au point de fusionner.

Un autre préjugé a trait à la morale : serait bon ce qui est profond, mauvais ce qui est superficiel. Pourtant, la plupart des guerres naissent de la haine nourrie par des croyances religieuses. C'est souvent au nom de la profondeur de la foi – foi dans son dieu, dans sa civilisation – que sont perpétrés les pires crimes. C'est au nom de l'amour que les meurtres passionnels sont commis. On voit bien qu'ici, on se vautre dans les profondeurs de l'ombre et du mal. Il faut reconnaître que la superficialité, si elle peut être soupçonnée de légèreté ou de frivolité, est beaucoup plus sympathique que la profondeur parce qu'elle se prend moins au sérieux. La superficialité est plus démocratique, moins élitiste ; plus pragmatique, moins dogmatique ; plus belle, moins austère ; plus douce, moins guerrière.

On aura vu le paradoxe : si les deux notions, superficialité/ profondeur, sont inséparables, qu'elles forment un couple, il ne peut être question d'en déprécier une ; ce serait déprécier l'autre. Plus on réfléchit, plus on se rend compte que la profondeur est renforcée par la superficialité et que, par conséquent, celle-ci a une immense part de responsabilité dans la prise de décision de la profondeur. Ainsi, l'une ne peut porter toute la responsabilité et ni l'une ni l'autre ne peut essayer de se disculper. C'est ainsi que la profondeur, nourrie par la surface, réfléchit et alimente à son tour celle-ci qui en fait autant.

Voilà ce que la première partie du livre explore : la relation superficialité/profondeur. La complicité que cette double réalité unit et qui aura des conséquences positives sur notre façon d'appréhender désormais la superficialité. Ici, on entend taquiner la profondeur : «J'ai pour moi la philosophie, la sagesse, les grands penseurs. Et toi ? – Moi, j'ai la beauté, l'action, le changement... Et je suis ton miroir.»

Être superficiel, c'est aussi être profond.

Cette première partie, la plus courte, constitue la base de la réflexion qui va suivre.

* * *

La deuxième partie s'articule autour de la superficialité *lourde*, celle dont on parle habituellement, qui fait consensus et qui, par sa pesanteur, blesse l'individu ou la société qui en souffre. Les premiers chapitres de cette partie seront consacrés aux comportements superficiels négatifs chez l'individu. On verra que ce type de superficialité, dont nous souffrons tous plus ou moins à certains moments de notre vie, vient de la peur qu'on a de soi et des autres, et se concrétise dans des comportements plus ou moins artificiels.

Les chapitres suivants – toujours dans la deuxième partie – tenteront de démontrer avec quelle puissance une vague gigantesque de superficialité à l'échelle planétaire s'est abattue sur nous et qu'elle pose une série de problèmes à la personne qui n'a pas tellement le choix de se conformer à la tyrannie du travail fébrile, de l'éducation pressurisée, ou à la dictature de l'économie et des pratiques douteuses de l'information. Coincé par des contraintes multiples entre ses aspirations légitimes personnelles et ses obligations citoyennes, il lui reste peu de place pour la réflexion et la culture de la profondeur.

* * *

Mais, faisant contrepoids à la superficialité *lourde*, la superficialité *légère et créatrice* se révèle être le meilleur antidote de la première et constitue un puissant stimulant destiné à procurer les meilleures sensations. C'est l'objet de la troisième partie.

Quelqu'un qui s'offre les délices de la superficialité *légère* et qui en jouit ne peut souffrir en même temps de la superficialité *lourde*. L'une chasse l'autre. Cette façon de voir la vie, de la vivre intensément, ne peut conduire qu'au bonheur, car, au lieu de prendre sa source dans la peur de soi ou des autres, cette superficialité *légère et créatrice* tire sa formidable motivation de la recherche des plaisirs, du partage avec les autres et d'une pulsion irrésistible de se transcender. Il n'y a pas un être humain sur cette planète qui ne

Introduction

sente le besoin, profondément enfoui dans son cœur, de se dépasser pour créer quelque chose de beau.

C'est cette superficialité, faite de soleil et de joie, de jeunesse, de mode et de changement, de beaux mots et de séduction que la troisième partie veut célébrer. Elle fera l'éloge de la beauté et de la création. Au lieu de porter les masques de grimace, nous voici conviés à porter des déguisements ludiques, des masques de beauté, des masques esthétiques, charmeurs, rieurs, à nous maquiller, à profiter du plein-air, à pratiquer un sport, à goûter à la création sous toutes ses formes, à rechercher la convivialité, et à nous rappeler que l'humour a sa place partout, même dans les cimetières!

Première partie
Une vague déferlante

Une vague de fond

Quelle soit individuelle ou collective, la superficialité a envahi nos vies et ne cesse de multiplier les actions d'éclat. L'économie et l'action motivées par la quête de la richesse prennent désormais presque toute la place, tandis que la pensée ne cesse de reculer comme valeur fondamentale, tout comme les grandes valeurs humaines traditionnelles. Dans une société vidée de son appartenance religieuse, où le mensonge du commerce et la propagande politique dominent, l'individu n'a d'autre choix que de feindre pour se protéger, s'il veut participer honnêtement au jeu des apparences et espérer se construire malgré tout un petit coin de paradis.

Que ce soit au sein des grands organismes internationaux ou dans notre vie personnelle, que ce soit dans l'éducation ou dans la politique, la mode et la publicité se sont à ce point emparées de notre environnement que nous le contrôlons de moins en moins. Notre vie se déroule désormais sur fond de pragmatisme et d'éclectisme, tandis que se meurt le communisme, que s'essouffle le catholicisme et que s'interrogent le syndicalisme et le féminisme. Seul l'islamisme semble avoir le vent dans les voiles.

La superficialité est une vague, à la fois merveilleuse de séduction et monstrueuse de grandeur qui risque de détruire la société et l'individu à force de les oxygéner avec sa tempête de changements imprévisibles et incontrôlés. Porteuse de menaces mais aussi de rêves, cette vague est d'autant plus forte qu'elle vient des profondeurs des siècles passés : des religions, de la philosophie, des croyances et des peurs ataviques de milliards d'individus qui ont vécu en leur temps la profondeur parce que la superficialité leur était inaccessible.

Une vague troublante...

La superficialité a toujours existé, surtout celle qu'on identifiait au mensonge à soi : le fait de vouloir paraître mieux et plus que ce que l'on est : se montrer vaniteux ou snob, jouer des rôles au lieu d'être soi, porter des masques, et tout cela continue et même s'accroît. En plus, depuis quelques décennies, sont venues s'ajouter de nouvelles facettes plus globales et envahissantes, accompagnant la poussée fulgurante du matérialisme. Celui-ci entraîne dans son sillage un travail devenu fébrile, une éducation visant l'utilitaire, une économie triomphante, des moyens d'information légers et parfois despotiques de propagande, et surtout un refus presque généralisé de réflexion.

La valeur totale d'un individu se mesure désormais à l'aune de sa valeur économique. C'est un gagnant ou un *loser*, un *winner* ou un *has been*, un débrouillard ou un peureux. Quant à ces concepts «vieillots» de partage, de solidarité, de compassion, ils sont battus en brèche par le rouleau compresseur du néolibéralisme qui est presque aussi imposant et peu rassurant que le moteur de l'empire qui le pousse.

Tout est justifié quand il s'agit de faire du commerce. Dans les jours qui ont suivi la catastrophe du World Trade Center, en 2001, on vendait à Ground Zero des photos agrandies des malheureuses victimes sautant du 55^e étage.

Des jeunes vedettes dans la vingtaine écrivent leurs biographies ou leurs mémoires et visitent le Musée Britney Spears.

C'est à Las Vegas, *the devil city*, la ville du toc, des néons, des casinos et du kitsch, qu'a lieu actuellement le plus grand essor immobilier aux États-Unis.

La publicité ne se contente plus d'être présente. Elle exige la première page. Le 12 août 2000, Anna Kournikova faisait la une du journal *La Presse*. En conférence de presse, la diva du tennis répondit à un journaliste qui s'enquérissait de ses amours : «Je ne suis pas ici pour parler de ma vie privée. Je suis ici pour parler de soutiens-gorge.»

En France, une vaste enquête menée en 2005 pour connaître le plus grand Français de tous les temps a couronné Pasteur, suivi du Général de Gaule. Victor Hugo, qui a terminé cinquième ou sixième, est resté coincé entre Bourvil et Coluche.

Radio-Canada, qui a longtemps résisté à la pression de ses concurrents concernant le contenu de ses bulletins de nouvelles, fait de plus en plus la une de son *Téléjournal* avec des faits divers : incendies, accidents de voiture à Montréal, violences conjugales, inceste, pédophilie. La société d'État a même consacré, trois soirs consécutifs, la plus grande part de son *Téléjournal* à une affaire de mœurs impliquant un producteur culturel.

Quant au réseau TVA, il annonçait en boucles à LCN, le 3 janvier 2004, l'écrasement d'un Boeing 737 en mer Rouge, causant la mort de 147 personnes. Commandité par McCain.

Le journal *Le Devoir* publiait à la une d'un numéro de décembre 2004, une photo couleur de la comédienne Pascale Bussières, belle et provocante, à l'occasion du lancement d'un film relatant la vie d'Alys Robi. Il y a dix ans, non seulement pareille photo n'aurait pas fait la une du *Devoir*, mais si par l'absurde elle l'eût faite, c'eût été celle d'Alys Robi elle-même. Les temps ont changé et la beauté corporelle est désormais sacralisée.

Quand les jeunes se font dire de ne pas trop se faire d'illusions, d'oublier leurs rêves, leurs idéaux « naïfs » et de profiter de la vie sans se poser de questions ; quand les vieux sont parqués ou se réfugient dans des institutions les coupant définitivement du monde au lieu de partager la vie de la communauté ; quand les nouveaux rites funéraires se font si légers qu'il reste de moins en moins de place pour le défunt, on est justifié de parler de superficialité.

...mais aussi une vague enchanteresse

Cela dit, en toute chose quelque chose est bien : le déferlement de cette vague de superficialité provoque forcément la remise en question de principes, d'habitudes et de valeurs qu'on n'aurait jamais osé questionner auparavant, sans compter qu'il s'accompagne de distractions culturelles nouvelles et d'un culte de la beauté revisitée.

Être superficiel, c'est aussi être profond

Car la profondeur d'hier – ou ce qu'on nomme telle – cachait bien des vices aussi. Souvent accompagnée d'idéologies stériles et castantes, elle présentait le visage sévère de la pauvreté et de la souffrance.

* * *

Superficialité, profondeur? C'est la vague de fond qui roule dans un bruit de tempête, entraînant avec elle le lit de l'océan, mais c'est aussi l'enfant devant cet océan et son château de sable, ébloui par la splendeur de l'écume des vagues qui explose magiquement en des millions de fines gouttelettes évanescents. Une vague superficielle venant des profondeurs et éclatant sur le rivage des années 2000.

Vivre aujourd'hui, c'est surfer sur la crête des vagues au-dessus du gouffre, à la recherche de l'équilibre et de la beauté. C'est écouter, ravi et inquiet, le chant des sirènes. C'est aussi vivre sa profondeur dans la superficialité du quotidien.

L'origine de la vague

D'où vient cette vague de superficialité? Qu'est-ce qui l'a provoquée et comment se fait-il que chez nous on soit passé en trente ans d'une vie plutôt grégaire, religieuse et sage à une vie trépidante de futilités et de paraître?

Parmi les causes nombreuses de cette éclosion de l'*éphémère*, il y en a cinq qui retiennent particulièrement l'attention: le recul de la religion et de la morale, l'expansion des sciences exactes et des techniques en éducation, l'urbanisation, l'américanisation et l'essor prodigieux des communications.

Le recul de la religion et de la morale

On naît, on se marie, on fait deux ou trois actions d'éclat dans sa vie, puis on meurt. Seule la religion, semble-t-il, est capable avec la philosophie de résoudre l'énigme de cette absurdité. Elle est seule capable de donner un sens à la vie et à la mort. Il est certain que son recul chez nous s'est accompagné d'un sentiment de liberté qui nous a amenés à parier sur l'homme et sur le paradis à trouver tout de suite sur terre et que cela a changé profondément notre façon de percevoir le monde. Nous sommes devenus plus matérialistes, tournés davantage vers l'instant présent et la futilité des choses.

Autrefois, quand on avait la foi religieuse, qu'on était convaincu que la vie sur terre ne constituait qu'une infime étape d'une existence éternelle, on pouvait accepter d'attendre la récompense dans l'au-delà, mais à partir du moment où l'on ne croit plus, on exige d'avoir du plaisir et d'être heureux tout de suite et en quantité. Le renouveau spirituel chez nous dont on parle tant n'a rien à voir avec la religion/pouvoir d'autrefois qui enveloppait le fidèle de sa naissance à sa mort dans une sorte de cocon rassurant ou de camisole de force, selon l'état d'esprit dans lequel on vivait cette réalité. En Occident,

nous nous sommes inventé depuis de petites religions légères, parfois télévisuelles, qui remplacent progressivement la lourdeur des anciennes qui étaient devenues bien trop contraignantes.

* * *

Au fur et à mesure que les grandes religions reculent, la morale collective s'estompe, pour laisser la place à l'individualisme des plus forts qui n'hésitent plus pour réussir à utiliser sans retenue et sans se cacher le mensonge et la propagande.

Il y a vingt ans, on regardait avec perplexité certains pays asiatiques s'adonner à la contrefaçon. On ne pouvait concevoir alors qu'une telle chose puisse se produire chez nous, à moins qu'il s'agisse de billets de banque. Aujourd'hui, malgré une économie forte, croît un marché parallèle non seulement de la contrefaçon, mais aussi de prêts usuraires, de travail au noir, d'évasions fiscales, de collusions de sociétés en situation de monopole, de spéculations et de fraudes où les faussaires, déguisés en vertueux pères de famille, font souvent la loi.

Comme il n'y a plus de morale, on peut faire n'importe quoi, à condition de ne pas se faire prendre. Plus, si l'on veut réussir, il faut apprendre à vendre son produit ou sa personne, à soigner son image, à simuler. Pour mieux performer dans un sport, on se dope. Pour faire prospérer son entreprise, on n'hésite pas à polluer l'environnement. Comme les leaders de la société, politiciens, gens d'affaires, conglomérats de banques ou de médias font fi de toute morale, l'individu est obligé de suivre ce courant d'amoralité, de s'ajuster à cette nouvelle façon de concevoir le bien et le mal. Il doit étouffer sa conscience, l'engourdir s'il le faut, pour survivre et réussir. Il doit apprendre lui aussi à mentir sans rougir. À jouer, car la vie est devenue un jeu, une spéculation.

L'expansion des sciences exactes et des techniques en éducation

La deuxième cause de ce déferlement de superficialité se situe dans la transformation du système d'éducation dans lequel l'enseignement humaniste a fait place à un enseignement fonctionnel axé sur

les sciences et les techniques. Autrefois, l'instruction, qui s'adressait à une élite, était axée sur les sciences humaines, les lettres, la philosophie et certaines sciences qui étaient considérées comme essentielles à la formation du futur avocat, médecin, notaire, prêtre ou enseignant. Aussi bien dire que l'enseignement amenait progressivement l'étudiant à se poser les grandes questions existentielles.

L'éducation actuelle, en devenant plus pragmatique, en se collant aux nécessités de la société nouvelle et de l'industrie, cherche à stimuler l'intelligence pratique de l'enfant. Il y a de moins en moins de place faite aux arts, à l'histoire, à la philosophie et à la morale et beaucoup plus aux sciences de la nature et aux techniques. On apprend moins à l'étudiant à penser, mais plus à agir. En tout cas, à fonder sa pensée sur des valeurs pratiques. De plus, comme le niveau d'instruction est beaucoup plus élevé qu'autrefois, la plupart des citoyens de ce pays sont sortis d'une sorte de naïveté liée tant à l'ignorance qu'à la pauvreté pour devenir des citoyens éclairés, c'est-à-dire policés et donc plus près de la feinte et des leurre des gens raffinés. Plus on est éduqué, plus on est prêt à faire des compromis, à jouer le jeu des apparences.

Parti d'un état de passivité résignée où la victimisation exigeait avant tout la justice, le citoyen nouveau et instruit est devenu un agent de changement résolu à se tailler une place dans la société et à profiter de toutes les opportunités, même si elles sont parfois discutables sur le plan de l'éthique et de la morale, pour développer ses talents et dominer son environnement. Au lieu de demander justice, il se fait discret et louvoie dans les méandres de la politesse et du *politically correct*. Il accepte, par exemple, les tabous, conscient du fait que dire la vérité cause souvent plus de mal que de bien. Il feint de ne pas voir et se conforme aux us et coutumes de l'époque nouvelle.

L'urbanisation

Une troisième cause est l'urbanisation. Celle-ci ne cesse de progresser pendant que les régions se vident. Alors que la vie en campagne est faite de nature profonde, de lenteur, de chaleur humaine, celle de la ville est pleine d'artificialité avec ses néons, ses bruits, sa vitesse et

ses plaisirs. À cet égard, il est intéressant de voir la filiation de sens entre les mots *civilisation* et *cité*. Il en est de même du mot *politesses*: du mot *polis*, en grec, signifiant ville. Cette ville que les romanciers de toujours ont décrite comme le mirage d'une vie facile, d'un mode de vie stimulant avec ses distractions si fréquentes qu'il ne reste plus de place pour la méditation et la réflexion.

Presque tout le monde maintenant vit en ville et ceux qui vivent en campagne le font comme des citadins, avec les mêmes services, les mêmes institutions, quoiqu'en nombres plus limités: leurs vêtements et leur nourriture proviennent des grands centres tandis que les médias écrits et parlés s'alimentent de contenus à forte teneur urbaine. La campagne profonde n'existe presque plus, de petites villes centre assurant la plupart des services.

L'américanisation

Plus on critique les États-Unis, plus on les admire et plus on accepte facilement, même en rechignant, leurs valeurs toutes matérielles. Leurs succès éblouissent et amènent les opposants les plus rébarbatifs à les copier dans tous les domaines. D'autant que la chute du communisme et de ses valeurs égalitaires a créé une sorte de dépression chez un grand nombre de ses adeptes et donné un regain de vie au capitalisme qui peut désormais s'exprimer dans tous ses abus, sans craindre la menace régulatrice d'une pensée beaucoup plus profonde sur le plan humain. La chute du communisme a ainsi consacré la défaite de la pensée au profit de l'entreprise privée, de l'économie de marché et de l'idéologie qu'elles sous-tendent. Et cela s'est fait avec d'autant plus de force et d'éclat que la planète vivait alors la fin d'un siècle de guerre et se préparait dans l'euphorie et l'espoir à fêter le premier jour de l'an 2000.

Tributaires de la croissance phénoménale de l'économie américaine, même quand nous nous alarmons au sujet de leur déficit gigantesque, nous nous interrogeons de plus en plus sur la valeur de notre social-démocratie. Lentement, mais sûrement, l'idée fait son chemin dans certaines couches de la population que si nous voulons atteindre un jour leur niveau de richesse, il va falloir rentrer dans les rangs et endosser nous aussi et pour de bon le credo néolibéral.

Cela ne pourra se faire sans heurts et nous perdrons sans doute petit à petit notre âme, notre génie propre, comme peuple et comme individu, pour épouser progressivement les structures mentales américaines. Notre culture s'américanise à un train d'enfer, notre pensée aussi et cela devrait peut-être nous inquiéter car, comme on a pu le constater pendant la course à la présidence de 2004 aux États-Unis, l'Américain moyen n'aime pas tellement les débats d'idées, non plus qu'il n'apprécie qu'un John Kerry développe ses idées ou nuance sa pensée. En fait, l'Américain moyen ne veut pas de grands discours, sa vie étant délibérément tournée vers l'action et le pragmatisme. Ainsi, dans tous les domaines, comme en affaires, il n'a que faire de longues palabres d'analyse avant de prendre une décision. Il faut que cela se fasse vite, de façon intuitive et qu'on s'ajuste ensuite.

L'Américain moyen est superficiel et ne veut pas réfléchir ; mais il veut travailler et s'amuser, d'où son goût pour les gros véhicules, les feux d'artifice et les films à gros budget d'effets spéciaux. Voilà pourquoi, sans doute, il préfère suivre un leader qui répète inlassablement le même discours bref, percutant, et rassurant, et qui est un guerrier, comme lui, amoureux des armes à feu et des films de guerre, sinon de la guerre elle-même.

L'essor des communications

Si l'individu et la société ont tellement changé au cours des deux dernières décennies, cela est dû en bonne partie au développement de la télévision qui se fait de plus en plus envahissante, de celui du téléphone cellulaire et de celui d'Internet. Quant à la radio, désormais numérique, elle sera bientôt satellite.

Une télévision nouvelle et nerveuse

La télévision occupe depuis longtemps une place privilégiée dans nos vies, mais elle s'est beaucoup développée depuis qu'elle a éclaté en des milliers de chaînes spécialisées. D'une télévision lourde, puissante, dirigée plus ou moins par l'État, la morale et la religion, on est passé à une télévision légère, individualisée et dont l'accessibilité est reliée aux goûts capricieux du moment du téléspectateur. Habitué qu'il

était de recevoir d'un grand réseau sa dose quotidienne relativement bien balancée d'information, de variétés, de sport et de culture, celui-ci s'est retrouvé soudain libre de ne regarder que ce qui l'intéressait, et la télévision a cessé d'être un instrument d'éducation pour devenir une boîte à distractions. Les chaînes spécialisées ont vite compris que, pour garder un client nerveux et rapide sur la gâchette, qui ne veut rien manquer et qui cherche fébrilement, parmi des millions d'images, celles qui réussiront à l'émouvoir, il fallait présenter des émissions accrocheuses, colorées et qui ne s'embarrassent pas de valeurs trop contraignantes, d'autant plus que ce client capricieux peut maintenant ne regarder, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, que du sport, de l'information, des *bloopers*, des défilés de mode, de la pornographie ou des dessins animés. Les grands réseaux eux-mêmes, de moins en moins dépendants d'un pouvoir politique affaibli, se sont permis d'emboîter le pas et d'édulcorer leurs grands objectifs tant sur le plan de l'information que sur celui de la promotion des arts et des lettres. Leur morale en est une de cote d'écoute.

La venue récente du numérique a décuplé les possibilités de la télévision en renforçant la domination de la technique sur le contenu qui est présenté au milieu d'un véritable feu d'artifices de signes, de logos, de bandes d'annonces. Un contenu le plus souvent noyé des éclats d'une publicité qui se fait de plus en plus racoleuse.

Un téléphone mobile

Le téléphone cellulaire, quant à lui, a révolutionné les échanges entre les individus et les sociétés en rendant possibles, par sa mobilité et les bas prix des appels interurbains qui ont accompagné sa venue, des conversations et des actions inimaginables auparavant. En plus de rendre plus faciles les communications entre les individus, le téléphone cellulaire joue un rôle central dans les affaires et l'économie. Les gens d'affaires transportent la partie essentielle de leur bureau avec eux et peuvent de la sorte maîtriser ce qu'il y a de plus important dans ce domaine, les communications, «l'heure juste», comme on dit dans ce milieu.

Quant aux jeunes, ils tiennent à la main l'outil de communication idéale à un moment crucial de leur vie où il est si important de développer son réseau d'amis.

Un Internet haute vitesse

Internet, dans sa nature comme dans son fonctionnement, est le moyen de communication superficiel par excellence. Il étend sa toile tout en minceur sur la planète entière en des milliers de réseaux véhiculant des millions de signaux qui se font et se défont l'instant d'après comme dans un gigantesque feu d'artifice.

Internet est en train de révolutionner le monde, en permettant à des millions d'individus qui jusqu'à maintenant étaient condamnés au silence, de prendre la parole et de modifier le cours des événements, qu'ils soient locaux ou mondiaux, et qu'ils appartiennent au domaine politique, économique ou social. Il est devenu un instrument essentiel en affaires, en éducation et en santé. Et il permet de vivre des rapports bien plus efficaces et légers qu'autrefois.

Les rapports instaurés entre les internautes sont la plupart du temps superficiels, parce qu'ils sont mus par la rapidité, le résumé de la page Web ou le *chat* abrégé et parce que la possibilité d'envoyer le même message à plusieurs personnes à la fois a pour conséquence d'alléger le contenu et de l'aseptiser pour le rendre accessible à tous. Cela dit, ces rapports, qui ne sont pas d'égale qualité, permettent de sauver des milliers de vies, par exemple dans le cas de conflits, de grandes catastrophes naturelles, comme d'en perdre des milliers aussi, compte tenu de la facilité avec laquelle les manipulateurs de toutes sortes peuvent abuser de la crédibilité des gens naïfs et surtout des enfants.

* * *

Ces cinq causes: le recul de la religion et de la morale, l'expansion des sciences exactes et des techniques en éducation, l'urbanisation, l'américanisation et l'essor des communications sont les cinq moteurs qui poussent cette immense vague de superficialité et qui vont provoquer des effets en apparence contradictoires, mais qui sont en réalité le reflet fidèle des tiraillements de la bête humaine.

D'une part, une douleur inhérente à l'incapacité de l'individu, comme de la société dans son ensemble, d'être lui-même : il doit par conséquent faire semblant, jouer des rôles, porter des masques de grimace pour cacher sa vraie nature qui lui fait peur, paraître au lieu de se contenter d'être et, d'autre part, une soif insatiable de bonheur et une quête sans fin d'unité et d'absolu qui le pousse à rechercher les plaisirs, tous les plaisirs possibles, à se dépasser dans des actes de bravoure et, si c'est impossible, dans des actes de création. Deux effets en apparence contradictoires donc, mais deux effets qui se complètent comme la nature de l'homme le veut (ange et bête), comme la douleur côtoie le plaisir, comme la douleur précède toujours et accompagne souvent la création.

Conséquences négatives et positives

La superficialité a donc des manifestations négatives et des manifestations positives, les unes et les autres se croisant, se définissant les unes par rapport aux autres dans une espèce de mouvement perpétuel.

L'affaire se complexifie si l'on considère la société et sa collectivité par rapport à l'individu et à ses comportements superficiels. La société, globalement, se superficialise rapidement. Elle devient plus futile, enveloppant les individus de son écume de leurres et d'apparences où la réalité côtoie la fiction à un point tel qu'elles se confondent parfois.

L'individu, quant à lui, se sent obligé de se conformer à la tendance lourde. Il participe aux nouvelles valeurs en regardant avec inquiétude l'avenir qu'il ne contrôle pas et en jetant un coup d'œil nostalgique en arrière. Car fondamentalement lui, il n'a pas changé : il n'est pas plus ou moins superficiel qu'il était, puisque sa superficialité fait partie de sa nature : il est toujours aussi soucieux de son apparence et fait tout pour bien paraître, allant parfois jusqu'à se rendre ridicule, s'il est vaniteux ou snob, ou en jouant des rôles et en portant des masques plus ou moins lourds, plus ou moins ludiques.

La vitesse, le matérialisme, le consumérisme entraînent donc l'individu dans un remous qu'il ne contrôle pas et qui met en danger son équilibre personnel, car derrière cette nécessité de paraître, il y

a non seulement la peur de ne pas être accepté, mais aussi le désir d'être aimé. Ces changements si nombreux et en apparence chaotiques provenant de son environnement lui inspirent des ivresses nouvelles car, en excitant son imagination, ils ouvrent des portes sur la création dans son sens large, sur des communications et des perspectives prometteuses. S'il est de plus en plus seul, l'individu bénéficie par contre de beaucoup plus de moyens pour s'entourer de la présence des autres.

Ainsi, ce qui semblait si lourd et si sombre tout à l'heure devient soudain si léger et si lumineux qu'il se demande s'il doit en rire ou en pleurer. Rire de ce que les temps soient devenus si prospères, plus libres et démocratiques, ou pleurer de devoir se détacher d'un passé rempli de réflexion philosophique et religieuse et d'une vie somme tout beaucoup plus rassurante. Moins confortable, sans aventure, mais plus stable.

C'est dans ce monde en apparence contradictoire que la personne humaine, faite essentiellement de superficialité et de profondeur, se retrouve poussée soudain par cette vague gigantesque venant du profond monde qui l'entoure, celle-ci fracassant un passé déjà disparu et ouvrant des perspectives où la peur de l'inconnu côtoie la fascination de la nouveauté.

La superficialité et la profondeur

On oppose habituellement superficialité et profondeur, alors qu'en réalité, loin de s'opposer, l'une fait partie de l'autre dans un rapport complémentaire. Ce sont deux dimensions d'une même réalité, la première étant perçue généralement comme l'expression de l'autre, la seconde échappant à première vue à la perception des sens. Ainsi la pelure d'une pomme ne s'oppose pas à sa pulpe; elle est ce que les sens appréhendent d'abord.

La superficialité et les sens

Quand un enfant, pour la première fois, fait l'expérience de la pomme, il ne soupçonne en rien sa profondeur, tout occupé qu'il est à découvrir sa superficialité. D'abord il voit: il voit une forme, une grosseur, une couleur et son éclat. Ensuite, il sent la pelure. Quand il croque le fruit, que ses dents perforent l'enveloppe superficielle et provoquent de ce fait un volcan de saveurs sur ses pupilles gustatives, il découvre l'intérieur du fruit, sa pulpe. Quand craque la pomme, que la saveur douce-amère le plonge dans la surprise et le ravissement, ses pupilles se dilatent de plaisir, des parfums enivrants se décuplent et le jus dégouline entre ses doigts et sur son visage.

Voilà un enfant qui, à partir de la superficialité de ses sens – de sa vue, de son odorat, de son ouïe, de son goût et de son toucher –, se dirige à toute vitesse vers une assimilation en profondeur du concept *pomme*. Ses sens lui ayant ouvert la voie de la connaissance, de façon superficielle, il lui reste à en abstraire le phénomène, à l'intérioriser, à le mémoriser pour atteindre la digestion finale autant de l'objet que de sa compréhension. Comprendre en profondeur que la pomme fait partie de son alimentation et qu'elle participe, de ce fait, à sa propre vie.

Les sens : une porte d'entrée et de sortie

Non seulement les sens permettent-ils de percevoir le monde, de l'appréhender, ils agissent également comme des miroirs de nos pensées. S'ils sont les portes d'entrée du monde, ils permettent aussi la manifestation des sentiments et des émotions. En ce sens, on peut même dire que nos sens, si superficiels soient-ils, sont pleins de profondeur.

Les sens sont donc à la fois une porte d'entrée et de sortie.

Le toucher

Certains gestes peuvent se passer de toute traduction, car ils constituent le parfait reflet de nos pensées. Par exemple, les applaudissements plus ou moins nourris d'une foule renseignent parfaitement l'artiste sur son degré de satisfaction. Certaines caresses n'ont pas besoin d'être accompagnées d'un mode d'emploi : l'amant, par les sensations merveilleuses qu'il goûte, lit les pensées tendres ou passionnées de son amante.

Nos gestes en disent souvent très long sur nos motivations les plus profondes. Ajuster sa cravate, replacer une mèche rebelle, rajouter un peu de fard, s'approcher de l'autre, capter un cheveu, un seul, sur son épaule et le laisser tomber négligemment, voilà autant de petits actes, de petits miroirs qui montrent ou trahissent ce qui se passe dans la tête. C'est ainsi que nombre de comportements, en apparence superficiels, sont chargés de signification plus ou moins profonde.

La voix

La voix également renseigne sur les pensées d'autrui. Elle renseigne non seulement par le contenu du discours, mais encore par le ton employé. S'il fallait que, au moment où nous nous mettons en colère quelqu'un nous tende un miroir, ou encore qu'après cette colère on nous fasse écouter un bon enregistrement, nous changerions sur-le-champ de comportement.

Quand on essaie de convaincre quelqu'un, le ton de la voix ajoute ou retranche à ce que l'on dit. Selon que le ton est doux ou sévère,

comique, dramatique ou tragique, léger ou grave, mesquin ou généreux, le sens d'une phrase change complètement. Ainsi, les deux phrases suivantes peuvent indiquer plusieurs émotions ou sentiments fort différents, selon le ton: « Tu sais que je t'aime... » « Tu as bien changé... »

Les yeux

On dit que les yeux sont le miroir de l'âme. Les milliards de neurones qui travaillent derrière eux traversent notre pupille de tellement de messages non filtrés, non masqués de nos pensées, que notre vis-à-vis n'a qu'à nous regarder dans les yeux pour connaître la vérité. Quand un enfant ment, il suffit de le regarder intensément dans les yeux pour qu'il craque et avoue son mensonge. Il pleure. Il arrive également aux adultes de pleurer dans ces moments-là, mais, le plus souvent, ils rougissent de honte. Quant à ceux qui refusent de sortir de l'enfance, ils explosent dans de violentes tempêtes, répétant sur un ton menaçant qu'ils ne mentent jamais!

Où finit la superficialité, où commence la profondeur?

Une des difficultés qui se présentent quand on étudie la superficialité vient du fait qu'on ne sait jamais où celle-ci finit exactement et où commence la profondeur, de sorte qu'on en est réduit à de modestes approximations et à l'analyse de différences qui sont souvent des vues de l'esprit. Par exemple, la première pelure d'un oignon est plus superficielle que la seconde et celle-ci l'est plus que la troisième. Mais où la profondeur commence-t-elle? Si l'on donnait la parole à la troisième pelure, peut-être affirmerait-elle haut et fort qu'elle est très profonde et elle aurait raison de son point de vue. Et la deuxième pourrait se croire profonde car, se voyant prisonnière de la première et de la troisième et ignorant le monde extérieur, elle pourrait penser qu'elle est très profondément enfouie dans le légume.

La chose se complique encore plus si l'on cherche à séparer la superficialité de la profondeur dans le cas d'une bougie de cire qui fond ou d'une peinture qu'on est en train de mélanger.

Superficialité et profondeur forment un couple

La superficialité se définit donc par la profondeur à laquelle elle est intimement liée. Elle est un support, un contenant destiné à un contenu dont elle procède, comme les couches successives concentriques d'un tronc d'arbre ou comme les strates sédimentaires: on sait où commence la première surface, celle qui est visible, l'écorce par exemple, mais elle-même a une profondeur, et dans cette profondeur, il y a des surfaces. C'est peut-être le cœur de l'arbre qu'une machine a déroulé en une grande feuille qui recouvre la table de la salle à manger. Un cœur si profond devenu si superficiel. En tout cas, si la force de l'arbre est dans son cœur, c'est sous sa ramure et son feuillage qu'on se repose. C'est sur son écorce qu'on sculpte les cœurs. Sur sa superficialité.

La superficialité de la rivière

Si l'on comparait notre monde à une rivière, d'un point de vue pessimiste, on pourrait dire que ce qui caractérise la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e, c'est l'épaississement soudain et en accéléré de sa surface, et que l'accumulation des manifestations de futilités et d'actions irresponsables sont autant de déchets qui, jetés dans le fond de son lit, risquent de mener à l'extinction plus ou moins lointaine de toute vie profonde. La relation si intime et si étroite entre surface et profondeur fait que plus la surface s'épaissit de la pollution des choses ou des idées, plus la profondeur s'amincit. Si rien n'est fait, la rivière sera bientôt atteinte irrémédiablement par l'accumulation des déchets du développement sauvage de la planète, tout comme les cerveaux traditionnellement voués à la réflexion risqueront de mourir, asphyxiés par l'odeur du dollar américain, l'égoïsme, le confort et l'indifférence. Si rien n'est fait, bientôt ne coulera plus à la surface de la rivière qu'un mince filet d'eau polluée. Ne s'écriront plus que quelques mots vides de sens. Du moins, c'est le discours que nous entendons le plus souvent et qui mériterait, certes, d'être nuancé.

Superficialité et profondeur sont donc irrémédiablement liées. Comment pourrions-nous, par exemple, nous passer de notre très superficielle peau, cette enveloppe qui renferme en les protégeant

nos muscles, nos veines et nos organes vitaux? Les deux sont dans un rapport intime de dépendance. On pourrait aussi dire que la superficialité est en quelque sorte l'apparence de l'essence dont elle procède et que chez l'individu qui fait la synthèse harmonieuse entre la superficialité et la profondeur, sa superficialité est d'autant plus grande que sa profondeur l'est, comme la surface de l'océan par rapport à celle du ruisseau.

Nous croisons sur notre route beaucoup de ruisseaux, de rivières, quelques grands fleuves et parfois, au loin, pouvons-nous deviner un océan. Comme la surface d'un océan est plus profonde que celle d'un ruisseau¹, celle de la personne sage l'est davantage que celle de quiconque. La superficialité de Socrate, de Gandhi était tout aussi présente que la nôtre, mais elle était plus grande et d'une qualité nettement supérieure.

À ce sujet, il est troublant de constater jusqu'à quel point les peuples qui bénéficient d'une très longue histoire, en particulier les Orientaux, attachent une telle importance au raffinement dans les manières. Or ce raffinement, c'est de la superficialité à l'état pur. Les Orientaux sont beaucoup plus profonds que nous. Plus superficiels, par conséquent. Car leur profondeur les amène à voir la vie avec des yeux rieurs.

Soigner sa superficialité, l'embellir...

Autant la profondeur a besoin d'oxygène – c'est la superficialité qui la lui fournit par les sens – autant celle-ci en a besoin. Il faut laver sa superficialité, l'entretenir, la soigner, l'embellir pour que la profondeur se sente bien aussi. C'est un rapport harmonieux entre les deux qui assure le bonheur, et la personne humaine trouve son équilibre dans un va-et-vient incessant de réflexion/action, de vitesse/lenteur, d'instantanéité/durée, de méditation/distraction, de tempérance/excessivité.

1. Selon Claude Villeneuve et François Richard, dans *Vivre les changements climatiques. Quoi de neuf?* Éditions MultiMondes, 2005, la profondeur moyenne des océans est de 4000 mètres (p. 71), et on peut considérer les premiers 700 mètres comme étant formés de couches superficielles (p. 110).

La profondeur seule conduit, à moins qu'on en fasse profession, à la sclérose, à l'isolement, à l'ennui et à l'impossible quête d'absolu, tandis que la superficialité seule mène à la dispersion des forces, à la fébrilité et au chaos. Les cordes de la guitare, le vernis du violon et la peau du tambour ont en commun de recouvrir en surface une caisse dont la profondeur cache un contenu tout à fait solidaire de sa surface, les deux étant faits de vibrations et d'ondes magiques. Ce sont les deux, intimement liés, qui produisent les sons et la musique. Une surface qui recouvre ici le vide dans lequel se trouve le contenu. Mais alors, qu'est-ce que le vide? Qu'est-ce que le contenu?

Le problème se pose quand un pôle domine presque complètement l'autre, quand la superficialité ou que la profondeur prend toute la place. Or aujourd'hui, chez nous, la richesse est omniprésente et tapageuse, le chômage, officiellement du moins, est en baisse constante, les autoroutes forment des bouchons nerveux, le magasinage du temps des Fêtes remplit des centres commerciaux qui n'ont plus d'espace à louer disponible, tout cela s'accompagne d'une frénésie joyeuse de façade, mais plus ou moins souffrante et grinçante. Que sera l'avenir de nos enfants? Nous sommes coincés entre un présent déjà inexistant, tant la vitesse des changements est folle, et un futur à l'américaine qui n'a rien de rassurant. On se cherche, on cherche à comprendre et à se situer par rapport à ce que l'on croyait des valeurs éternelles et on dénonce avec d'autant plus d'indignation les nouveaux credos qu'on s'en gave.

L'étude de la superficialité permet de mieux comprendre sa profondeur et celle des autres

Cela dit, un océan ne peut se concevoir sans la surface de l'eau, un volcan sans son cratère et ses larves ou un tremblement de terre sans des effets plus ou moins désastreux. Sous la superficialité de ces trois phénomènes se cachent le ventre de la mer, l'enfer du magma en fusion et les plaques tectoniques en dérive. L'étude de la surface, de la superficialité permet de mieux comprendre la profondeur des choses. Elle permet surtout de réfléchir sur celle de la société dans laquelle nous vivons et, au premier chef, sur l'individu dans ses comportements les plus banals qui s'avèrent dans les faits toujours très complexes.

La superficialité, c'est parfois une glace très mince sur un lac ou une rivière. C'est beau, brillant, attirant et dangereux. C'est parfois plutôt une glace très épaisse et qui s'épaissit à ce point qu'elle devient glauque comme le fond pollué du lit de la rivière. Cela s'applique non seulement aux choses, mais aussi aux idées, au langage et aux sentiments.

Ce qui semble aller de soi dans la nature : l'océan, le chien qui jappe, la lionne chassant la gazelle, trouve un intérêt décuplé quand il s'agit de la société et encore plus, de l'homme. Ainsi, quand celui-ci regarde quelqu'un avec intérêt, quand il rit ou pleure, il se peut que cela signifie qu'il est heureux, ou malheureux, mais il se peut aussi qu'il sourie de condescendance, qu'il rie d'avoir trop mal ou qu'il pleure pour atteindre un objectif très mesquin qui n'a rien à voir avec les larmes. À la différence des comportements animaux, ceux de l'homme sont beaucoup plus complexes et moins facilement décodables. Car l'homme est un menteur.

L'épaisseur de la surface

L'individu peut mentir, sciemment ou non, et c'est en cela que l'étude de sa superficialité devient intéressante et complexe. Parce qu'il est intelligent, il a peur de la réaction de ses semblables ou peur de lui-même. Une éducation accélérée a fait taire en lui sa profondeur animale et l'a conditionné à suivre les règles artificielles très strictes de sa communauté. Craignant de mal paraître, il multiplie les leurrex quand il s'adresse à son semblable, de façon le plus souvent inconsciente, et celui-ci en fait autant : le message ainsi envoyé et reçu est de ce fait enveloppé d'ambiguïté. Par exemple, il peut s'habiller pour cacher un défaut, dire le contraire de sa pensée, adoucir sa voix pour séduire, feindre la faiblesse. Et tout cela se fait dans la nuance, l'allusion, de sorte que le locuteur ne sait jamais dans quelle mesure son message a été décodé ou accepté de la manière qu'il le désire. Pas plus que son interlocuteur d'ailleurs qui ne cesse d'analyser le non-dit, les attitudes de l'autre et ses réactions les plus subtiles, dans un espoir inconscient mais bien réel et mutuel de séduction ou de domination.

Il y a des niveaux de superficialité et de profondeur

Comme la superficialité et la profondeur se pénètrent, se complètent et se complètent, il ne peut exister ni un objet, ni un animal et par extension pas même un comportement humain qui ne soit teinté de superficialité. Le discours, oral ou écrit, n'échappe pas à la règle. L'expression suivante « Sais-tu quelle heure il est ? » peut être comprise plus ou moins profondément selon la personne qui le dit, le ton qu'elle emprunte, la mimique qui accompagne l'énoncé et selon que le récepteur lui-même appartient à telle catégorie d'âge, d'emploi, etc., selon également l'endroit où cette phrase est dite et surtout selon l'heure où elle est prononcée : « Sais-tu quelle heure il

est?» dite à quatre heures du matin par un parent mort d'inquiétude et en colère contient une charge émotive plus profonde qu'une simple demande de renseignements concernant l'heure, au travail en fin d'après-midi.

Ce qui fait que deux personnes ne peuvent pas s'entendre peut aussi s'expliquer généralement par le fait que le discours de l'une n'est pas au même niveau de superficialité ou de profondeur que celui de l'autre. De la même façon, on trouve un film ennuyant parce qu'il est trop superficiel pour soi ou parce qu'il est trop profond et qu'on n'arrive pas à le comprendre. Ainsi ce qui paraît génial à un cinéphile peut sembler parfaitement ennuyant au spectateur qui ne comprend pas, par exemple, les allusions historiques, l'humour subtil ou les réminiscences philosophiques.

Il en est ainsi de la lecture ou de la compréhension de tout discours : on peut comprendre ou parler à un premier niveau, comme un débutant, à un niveau très superficiel, ce qu'on appelle habituellement le niveau *littéral*. Mais on peut comprendre un texte, une conversation à des niveaux bien plus profonds : à un deuxième niveau, on peut *interpréter* ce que l'autre dit ou écrit, inférer ce qu'il aurait pu dire, ce qu'il cache peut-être et, poursuivant sa descente en profondeur, à l'intérieur d'un troisième niveau *analyser* son discours dans son contexte, son attitude, le ton qu'il emploie, l'atmosphère dans laquelle tout cela se passe et, creusant de plus en plus profondément, recomposer le discours en en faisant une *synthèse* et, poussant la réflexion à son paroxysme, à un cinquième niveau *évaluer* le discours de l'autre, juger de son comportement et prendre les mesures qui s'imposent en réagissant par une action, en choisissant une application de l'ensemble des données étudiées.

Bien entendu, cela ne se passe pas de cette façon, du moins consciemment dans notre tête, avec des catégories bien définies, mais on peut dire que somme toute la personne qui a une bonne compréhension des choses et des gens obéit à des processus de pensée complexes qui dépassent largement le sens d'un mot. Cela se fait habituellement de façon globale, dans une sorte de compréhension intuitive de l'ensemble qui est une forme renvoyant à une signification. Il faut parfois chercher à travers les apparences du

langage l'intention cachée, car le sens véritable qu'il contient est habituellement beaucoup plus large que celui qu'une simple lecture de surface laisse deviner.

C'est ainsi qu'on ne peut comprendre une grande œuvre littéraire, à plus forte raison la Bible ou le Coran, en isolant des mots, des phrases ou des versets. La signification profonde du texte est au niveau des relations internes qui fondent l'essence de la pensée de l'auteur. Il faut, dans toute œuvre, retrouver l'unité du texte, sa totalité et se méfier du premier sens donné par la surface. C'est pour cela qu'on ne peut comprendre une œuvre qu'après l'avoir lue au complet et, quand il s'agit d'une grande œuvre, à plusieurs reprises et dans son contexte historique et linguistique.

N'étudier qu'un individu à la fois

Ces quelques réflexions sur la notion de surface des choses et des processus cognitifs impliqués trouvent leur application dans l'étude de la superficialité des autres comportements humains. Ainsi, on évitera de comparer des personnes entre elles et on n'étudiera qu'un comportement à la fois, car la comparaison avec d'autres gens dans l'addition de comportements exigerait une multiplication infinie de nuances, de mises en garde et de rattrapées échevelées. Si en plus de se demander où commence la superficialité du cheveu, on le compare à la surface de l'eau, on ne s'en sortira jamais. Il faut donc écrire et lire la superficialité d'un seul objet à la fois, d'une seule personne, par exemple son voisin! sinon les possibles se multiplieraient à l'infini: Où se termine la surface du lac? Où commence sa profondeur? Qu'est-ce qui constitue la surface de la mer pour un goéland, une morue, un bateau de pêche, un sous-marin?

Observer ses comportements avec sympathie

Ensuite, il faut s'attacher à observer un comportement comme la surface d'une profondeur cachée: si X agit ainsi, superficiellement, c'est que, dans son for intérieur, dans la profondeur de son conscient ou inconscient, il se passe quelque chose: peut-être pleure-t-il parce qu'il souffre, qu'il souffre physiquement, ou qu'il a de la peine, ou qu'il simule. Peut-être a-t-il crié parce qu'il a eu peur ou qu'il est en

colère ou les deux à la fois. Peut-être boit-il parce qu'il a soif, qu'il recherche des plaisirs, mais si c'était parce qu'il veut noyer sa peine? Peut-être peint-il parce qu'il cherche à briser l'isolement et l'ennui, ou pour se détacher de la routine et de la quotidienneté de la misère humaine ou pour créer une œuvre d'art unique à offrir à la contemplation de ses semblables. Ou peut-être est-ce tout simplement parce que ses enfants ont faim et qu'il doit gagner son pain comme tout le monde.

En tout cas, il faut voir, dans quelque attitude superficielle que ce soit, l'expression d'une pensée, de désirs ou de pulsions profondes. Une telle approche respectueuse invite à observer en douceur des actions qui, de prime abord, peuvent sembler fausses ou triviales.

La superficialité et le bonheur

La superficialité est l'expression de la profondeur

Superficialité et profondeur, loin de s'opposer, forment une unité, puisqu'elles procèdent l'une de l'autre. Non seulement la superficialité est l'expression de son monde intérieur, par exemple dans le domaine de la création, mais en plus elle le construit, ce monde, par la transmission du monde extérieur, en particulier celui du langage et des idées des autres.

On peut donc dire que la superficialité est non seulement l'expression de la profondeur, mais également son *impression*: elle imprime tout autant qu'elle exprime. Elle imprime des données venant de l'extérieur et exprime celles de la profondeur.

Il faut réhabiliter la superficialité

On a toujours attaché beaucoup d'importance à la profondeur et méprisé la superficialité. Un changement de perspective conduirait à des attitudes et à des conduites nouvelles. Si la superficialité est réhabilitée, qu'elle est perçue désormais non seulement comme un effet, mais également comme une cause (comme la profondeur), une bonne éducation consistera à former sa superficialité autant que sa profondeur.

Les gens heureux ou qui croient l'être sont identifiés habituellement aux grands penseurs, aux mystiques, aux psychologues, aux moines, à tous ceux qui enseignent le bonheur et qui, par conséquent, sont présumés le pratiquer. Or, il n'y a rien de moins sûr. Le bonheur est habituellement discret, et il se montre rarement en public, à moins que ce soit à l'occasion d'un mariage, d'une maternité ou d'une

reconnaissance publique. La majorité des gens heureux n'ont pas d'histoire, et si l'on prend la peine de regarder autour de soi, on verra que ce ne sont ni les longues études, ni les succès financiers, ni la renommée qui assurent le bonheur. Par ailleurs, beaucoup de gens heureux ne sont pas jugés tels, parce que l'on porte sur eux des jugements hâtifs, négatifs, ou que l'on projette sur eux son propre mal de vivre. Certaines personnes ne peuvent s'imaginer que celle qui rit ou qui suit la mode ou qui affiche une joie de vivre constante le fasse dans le bonheur véritable : parce qu'elles sont habituées à prêter des intentions négatives à tout le monde, elles en inventent pour justifier leur médiocrité.

... cultiver sa superficialité

Il n'existe malheureusement pas de recette du bonheur, non plus que de moyens sûrs de l'atteindre. En tout cas, celui-ci vient certainement autant de la culture de sa superficialité que de celle de sa profondeur, et l'une ne peut se faire sans l'autre. Quand, par exemple, un enfant apprend les règles de la politesse, il réfléchit aux raisons qui motivent la pratique de pareils rituels et quand il les applique, cela vient de son désir de participer harmonieusement à la vie de sa communauté. La superficialité conduit au bonheur, tout autant que la profondeur.

C'est dans un va-et-vient constant entre ces deux pôles d'une même réalité que tous les agissements humains se font et, s'il est commode de décortiquer, sur le plan intellectuel une réalité en ses composantes conceptuelles, on risque ce faisant de perdre de vue son essentielle unité. Il faut, par conséquent, cultiver sa superficialité, la parfaire, la polir pour, d'une part, la rendre digne de son monde intérieur (à condition qu'il soit beau) et, d'autre part, nourrir ce monde intérieur et le faire plus beau encore. Car autant la noblesse des idées et des sentiments déteignent sur la superficialité de quelqu'un, autant sa beauté extérieure, son sourire et surtout ses yeux embellissent son intérieur et le rendent si bon qu'il projette à son tour un sourire réembelli vers l'extérieur, comme s'il y avait une courroie de transmission à mouvement perpétuel reliant les deux mondes et assurant à l'un et à l'autre nourriture, ornements et idées nouvelles nécessaires à leur épanouissement réciproque.

Les deux superficialités

Quand on parle des comportements humains, on s'entend généralement pour dire qu'est superficielle la personne qui ne s'intéresse qu'à la futilité, à la mode et à ses accessoires, à de petites actions d'éclat, aux apparences, à la matière, à l'instant, à la fébrilité, au superflu, au luxe, à la frivolité, au tape-à-l'œil et à l'argent, bref à tout ce que perçoivent les sens, tandis qu'on associe à la profondeur qu'on pourrait aussi appeler sagesse, la réflexion, la permanence, la lenteur, l'essentiel, les choses de l'esprit, la substance, la spiritualité, enfin tout ce qui se trouve au-delà des sens et qui sont des aspirations universelles de ce qu'on appelle l'âme.

La superficialité, c'est encore l'exagération dans le maquillage, dans le parfum, dans la parole, la prétention dans le geste, une certaine forme de romantisme où la couleur et le drame grossissent démesurément l'événement, le kitsch...

Si l'on dit de quelqu'un qu'il est superficiel, il ne vient à l'idée de personne qu'on lui fait un compliment. C'est un reproche, une accusation plus ou moins grave selon les circonstances, et qui blesse. D'ailleurs il est rare qu'on ose le faire directement.

On entend souvent des réflexions de ce type: «Oui, c'est vrai, c'est un bel homme, plein de dynamisme. Dommage qu'il n'ait rien à dire ou qu'il dise tant de sottises. Il est tellement vaniteux!» «Quelle femme! Et compétente comme pas une, mais elle est si superficielle: au bout d'une heure, on ne veut plus la voir, elle ne parle que d'elle, ne vous écoute pas...»

C'est la partie la plus intelligente de l'homme qui est superficielle

Nous n'entendons jamais parler de la superficialité en bien. Or, quand on y réfléchit bien, il existe une foule de comportements dictés par elle et qui sont éminemment nobles. Car c'est la partie la plus intelligente de l'homme qui est superficielle. L'animal n'est pas superficiel, l'homme l'est. Et c'est cette superficialité qui, en définitive, le distingue le plus de l'animal.

La superficialité peut nuire, c'est certain, si c'est la peur qui la motive et qui empêche quelqu'un d'être soi. Dans ce cas, on craint de mal paraître, alors on porte des masques ou on joue des rôles tout à fait artificiels. Elle peut cependant être très utile pour vivre harmonieusement avec tout le monde, par exemple en suivant les codes de la politesse, et peut même être essentielle à son épanouissement, car, pour être heureux, on a besoin de s'amuser et de créer la beauté. Or s'amuser, c'est jouer à la surface des choses, et un objet d'art, quand on y pense bien, est un objet superficiel. Il prend en effet sa source dans les profondeurs du créateur et s'en va rejoindre celles du spectateur, mais, pour cela, il doit sortir à la surface pour devenir objet d'art. L'art est *artifice*.

Les sages aussi sont superficiels

Un autre élément important à prendre en compte lorsqu'on parle de la superficialité concerne les différences culturelles. Il y a des comportements typiquement superficiels qui font en quelque sorte consensus, quand la recherche du tape-à-l'œil, du clinquant et de l'éphémère va trop loin. Cependant, il faut d'abord se situer dans l'espace culturel : ainsi, la superficialité des Américains – qui sont les meilleurs en tout – a très peu à voir avec celle des Européens ou des Québécois. Encore moins avec celle des Africains ou des Asiatiques.

Mais on sait que la superficialité est présente partout dans le monde. On pourrait croire que les moines bouddhistes, par exemple, drapés dans leur ample robe orange, portent en définitive un uniforme et que, par conséquent, ils ne connaissent pas la frivolité du vêtement ; or, il n'en est rien : il y a tout un art à se draper de la

sorte, et chaque moine prend bien soin d'ajuster les plis de sa robe, faisant de celle-ci un vêtement original. La coquetterie a donc sa place chez les moines de Bangkok ou de Nagano, ce qui ne les empêche pas, mystiques, de vouer leur vie à la contemplation et à la méditation. Pas plus que les vêtements d'apparat du pape ne l'empêchent de tenir tête aux courants libertins des catholiques progressistes et de tenir un langage fondamentaliste!

S'il faut tenir compte de l'espace culturel, il faut également prendre en considération l'époque. Quand, au milieu du XIX^e siècle, sont apparus les Impressionnistes, en France, ce fut un tollé de protestations. On les accusa de tous les maux et surtout d'être très superficiels: comment osaient-ils peindre la nature et en pleine nature encore, s'arroger le droit de représenter les gens de leur temps? C'était affronter la tradition, oser vivre au présent. On voit que ce qui était superficiel à cette époque ne l'est plus. Aujourd'hui les Impressionnistes sont à la mode, et on a toutes les difficultés du monde à comprendre les réactions si négatives qu'ont suscitées leurs œuvres à cette époque.

Qu'est ce que la superficialité?

Le *Petit Larousse* 2006 ne reconnaît pas le mot «superficialité». Le *Petit Robert* 2006 le définit comme suit: Didact. Caractère superficiel. Le mot «superficiel», lui, est défini comme quelqu'un qui manque de profondeur. Or, il est relativement facile de démontrer que la superficialité – le mot est présent partout dans nos vies – ne peut être réduite à un manque et qu'elle accompagne toutes nos actions de façon plus ou moins positive et négative, en fonction du contexte dans lequel nous évoluons, de certaines périodes de notre vie ou même de la journée. La superficialité agit souvent comme un stimulus.

Par conséquent, elle n'est pas la face négative de la profondeur. Il existe une foule de comportements superficiels positifs, symbolisés par la mode, la création ou la convivialité, qui reflètent tout simplement une grande joie de vivre, alors que certains comportements très profonds sont négatifs, puisqu'ils font le malheur de la société et de l'individu, par exemple quand la haine ou l'esprit de vengeance conduisent à des disputes ou à la guerre.

La superficialité n'est pas une tare. C'est une vague déferlante, mais c'est aussi sa crête et son écume. Elle est une réalité de plus en plus vivante, vivifiante, pourrait-on ajouter, de plus en plus florissante depuis que les grandes idéologies et utopies du passé ont été remises en question et que les grandes religions se sont vues confrontées à l'avancée phénoménale de la science.

Le mot «superficialité» est sur toutes les lèvres, on le lit dans tous les textes, surtout les moins sérieux : toutes les revues de mode et de stars dénoncent avec force conviction ce mal du siècle tout en faisant une promotion dévergondée.

Comment alors définir ce phénomène ? Sans doute est-il préférable de le décrire, d'autant qu'à notre connaissance, aucun essai ne l'a fait jusqu'à présent.

La superficialité lourde et la superficialité légère

Qu'elle soit négative (c'est le sens qu'on lui donne habituellement) ou positive (c'est le sens que nous ajouterons à la définition), la superficialité se caractérise par la suprématie de la forme sur le fond, ou du contenant sur le contenu, ou de la quantité sur la qualité ou des détails sur l'ensemble.

Elle est négative – nous l'appellerons la superficialité *lourde* – si elle prend sa source dans la peur, risquant ainsi de nuire ou de faire du mal à l'individu ou à la société.

Elle est positive – nous l'appellerons la superficialité *légère* – si elle prend son origine dans la recherche des plaisirs et a pour conséquence de faire du bien à l'individu, à la société, ou mieux de les faire se dépasser et s'épanouir.

On constatera que plus la superficialité est *lourde*, plus le deuxième pôle de l'équation est faible : à la limite, il se peut que la forme, le contenant, la quantité et les détails soient à ce point dominants que la lourdeur devienne écrasante, même si l'autre pôle est toujours là, dans la profondeur de l'être. On constatera également que plus la superficialité est *légère*, moins il y a d'antagonisme entre les deux pôles qui se retrouvent même à forces égales dans le cas d'une création. Dans une parfaite symbiose.

Enfin, sur le plan de la fréquence, plus la superficialité est *lourde*, plus elle fait appel à plusieurs caractéristiques en même temps (par exemple quantité, contenant et accessoires), alors que plus la superficialité est *légère* et aérienne, plus elle a tendance à se limiter au développement de la forme et des détails de cette forme.

La superficialité lourde

Certains comportements superficiels, comme porter un masque, jouer un rôle, paraître ou faire semblant, peuvent nuire à un individu. Ils viennent le plus souvent de la crainte de perdre la face ou d'être rejeté. C'est ce qu'on pourrait appeler la superficialité négative ou *lourde*. On souffre de superficialité lourde quand on se ment inconsciemment à soi-même et c'est souvent, au fond, parce qu'on refuse d'être ce qu'on est, qu'on ne s'accepte pas tel qu'on est et parce qu'on a peur de soi et des autres.

Quantité/qualité

Voici quelques exemples de superficialité *lourde*: un employé a peur que son patron ou ses collègues ne reconnaissent pas l'efficacité de son travail: il fait alors en sorte de paraître extrêmement occupé et il multiplie les gestes d'éclat. Tel craint de ne pas être bien vu de ses voisins: il achète toutes sortes de choses – et en quantité – pour les épater. Un autre a peur qu'on reconnaisse ses origines modestes: il multiplie les leurres pour paraître d'un niveau social supérieur.

On voit dans ces exemples que la *quantité* est préférée à la qualité. On pourrait même dire qu'on préfère alors la quantité de vie à sa qualité.

Contenant/contenu

Les exemples suivants illustrent la prédominance du contenant sur le contenu. Au lendemain du 11 septembre 2001, les services secrets américains se sont rendu compte que leurs satellites d'espionnage et leurs superordinateurs avaient enregistré dans leur mémoire toutes les conversations des terroristes qui préparaient l'attaque du World Trade Center. On a alors été stupéfait d'apprendre que ce dispositif d'espionnage (le *contenant*), qui avait coûté des milliards

de dollars à mettre en place pour protéger l'Amérique n'avait servi à rien parce qu'on n'avait personne pour traduire les conversations enregistrées en arabe (le *contenu*). Dans cet exemple, la quantité également avait été préférée à la qualité de l'opération.

Angoissé à la pensée d'être mal jugé s'il ne change pas sa vieille voiture, un tel en achète une nouvelle et s'endette, au risque de nuire à sa famille. Problème de *contenant*.

Détails/accessoires

Une des conséquences de cet accent mis sur la quantité ou le contenant, c'est qu'on accorde plus d'importance aux *détails* et aux *accessoires* qu'au tout ou à l'ensemble. Or une accumulation de choses ne fait pas nécessairement la chose, pas plus qu'un tas de bois, de ciment et de briques ne fait une maison. Il faut encore la construire, en faire un tout. La superficialité consiste à centrer son attention sur des détails. Il arrive ainsi qu'on juge quelqu'un à partir d'une parole citée hors contexte, d'un tic nerveux ou de son achat d'une nouvelle voiture.

La superficialité légère

Si la superficialité lourde prend sa source dans la peur et s'exprime dans la souffrance et le mensonge, la superficialité légère, elle, est motivée par sa recherche des plaisirs et s'exprime le plus souvent dans des actions positives et valorisantes. Elle peut même devenir créatrice.

La superficialité légère est essentielle à l'équilibre. S'il fallait qu'on soit toujours sérieux et sage, on risquerait de devenir terriblement ennuyant. Parce qu'il est fondamentalement un être social, l'individu cherche à se faire léger et à s'amuser: sortir, rencontrer des amis, faire du sport, suivre la mode, soigner son apparence, goûter à la culture sont autant de loisirs et de distractions qui le rendent heureux.

Forme/fond

Par exemple, si on s'apprête à recevoir des invités et qu'on achète un gâteau, on le choisira peut-être en fonction de sa *forme*, de sa beauté

extérieure, sans négliger pour cela l'examen des ingrédients qui le composent, mais ce qu'on veut d'abord et avant tout, c'est éblouir ses invités. On achète des tomates de serre bien rouges, parfaitement rondes, au lieu de celles des champs moins bien moulées, avec des taches de roussueur, mais combien meilleures. La présentation dans les comptoirs d'épicerie obéit à la même règle: la coupe de la viande, sa forme, sa couleur rouge artificielle, tout est là pour séduire le consommateur, qui ne s'en plaint pas. Et dans les restaurants, il arrive parfois qu'on fasse une cuisine de montage spectaculaire, sans négliger pour autant la valeur nutritive des éléments.

Contenant/contenu

Le *contenant* peut également prendre beaucoup de place au détriment parfois du contenu. Le *best-seller* mis bien en évidence sur la table du salon illustre bien cet aspect, surtout quand on s'est contenté d'en lire un résumé dans la presse du samedi. Ou bien l'achat de la reproduction d'un grand maître en tenant compte un peu trop de la couleur de ses murs et de ses meubles. Un autre exemple: acheter une bouteille de vin en se laissant impressionner par la beauté de l'étiquette. Ou bien porter son choix sur un micro-ordinateur parce que le boîtier est noir, bleu ou or, obnubilé par l'apparence extérieure de l'objet, au détriment peut-être de sa puissance et de sa capacité de stockage. Le contenant est roi, la forme aussi. Or, même si le cinéma maison est une chose formidable, même si la numérisation et le son d'ambiance sont des plus performants, il n'en reste pas moins qu'un mauvais film (contenu) projeté dans le meilleur contenant qui soit demeure une œuvre sans valeur. Voilà autant de comportements superficiels légers, à condition qu'ils soient motivés par un désir sain de plaire à ses proches ou de jouir d'une vie qu'on trouve belle.

Quantité/qualité

La *quantité* aussi caractérise souvent la superficialité légère: une Commission d'enquête vient de remettre son rapport. Pour rendre compte de l'importance de son travail, les médias insistent sur le nombre de pages du volumineux rapport. Le *Queen Mary II* accoste

à Québec. Pour bien illustrer la taille de ce géant des mers à ses auditeurs, la radio les informe du nombre de rouleaux de papier de toilette utilisés chaque jour. Voilà de l'information de quantité.

Détails/ensemble

Les *détails et les accessoires*? À l'achat d'une automobile, le client en oublie presque le moteur et les pièces maîtresses pour porter son attention exclusivement sur les gadgets: vitres teintées, enjoliveurs de roues, vitres électriques, G.P.S., sièges chauffants, régulateur de vitesse, volant escamotable, supports à verres, des petits miroirs partout et surtout l'aileron arrière essentiel pour que la nouvelle Formule 1 colle sur la rue à 50 km/h. Après avoir payé son bolide trente ou quarante mille dollars, le pauvre homme négociera pendant deux heures le prix des tapis de quarante ou cinquante dollars.

Nombre de revues qu'on trouve en kiosque illustrent à souhait cette primauté du détail: les revues de stars et de mode en particulier. Superficialité légère de consommateurs avides de sensations nouvelles.

Souffrir ou jouir de sa superficialité

On constate, à la lecture de ces exemples, qu'un comportement léger peut devenir facilement lourd si la forme, au lieu d'accompagner le fond, et le contenant, au lieu d'accompagner le contenu, supplantent ceux-ci complètement. Alors le beau gâteau risque d'être mauvais, la viande avariée, le livre et le tableau ridicules, le micro-ordinateur obsolète. Il se peut aussi que cette superficialité soit si légère, si aérienne qu'elle bascule comme par miracle dans la création. C'est qu'alors le travail sur la forme a été à ce point réussi qu'il a donné naissance à une œuvre artistique d'un chef renommé, d'un relieur magicien du cuir ou d'un designer émérite.

C'est la motivation du geste qui détermine le type de superficialité. Si quelqu'un agit par peur de perdre la face ou de ne pas bien paraître, il souffre de superficialité lourde. Si c'est le désir de plaire qui le fait agir, il navigue dans les eaux de la superficialité légère. Il y a un monde de différence entre la personne qui décide d'acheter un vêtement parce qu'elle craint d'être rejetée si elle ne le

fait pas, parce qu'elle désire communiquer sa joie à son groupe d'amis ou parce qu'elle veut ajouter à son charme et conquérir un être aimé.

La superficialité légère et créatrice

Poussée un peu plus loin et portée à sa limite, la superficialité légère conduit l'être à se dépasser, à poser des actions de plus en plus orientées vers la recherche du beau et du bonheur.

Pour être heureux, on doit de temps à autre poser des gestes de création, c'est-à-dire des actions un peu excentriques: rendre sa vie et celle de ses proches attrayantes, déconnectées du quotidien ennuyant et créer la beauté chez soi et dans ce qu'on fait. Il s'agit alors d'une superficialité si légère qu'elle conduit à la création.

Évidemment, tout le monde rêve de vendre des tableaux, d'écrire un livre, de construire de beaux édifices, de tourner un film ou de sculpter une déesse grecque. Malheureusement, nos occupations nous en empêchent et il faut un minimum de talent. Mais on peut embellir sa vie en faisant de petites créations, adaptées à ses habiletés, en prenant exemple sur les grandes créations. On peut, en particulier, faire s'épanouir ses grandes capacités de séduction. Or celles-ci sont essentiellement une affaire de *formes*. Si l'amour est profond, les artifices de la séduction sont très superficiels.

On peut aussi, comme on le verra plus loin, réaliser dans la vie de tous les jours de petites créations et semer le bonheur autour de soi.

* * *

Sur le plan de la fréquence, on peut dire que la superficialité lourde fait surtout appel à la quantité, tandis que la superficialité légère donne surtout la primauté à la forme.

Par ailleurs, ces deux niveaux de superficialité sont inclusifs. Ils sont concomitants en chaque individu comme un tout, ce qui fait que l'un d'eux, à la faveur d'un événement quelconque provoqué par un changement de lieu, de temps, une rencontre, des motivations conscientes ou inconscientes, se met soudain en valeur et joue la vedette. De plus, on se sent plus ou moins superficiel à un moment ou l'autre de sa vie. On ne peut imaginer un homme ou une femme

Être superficiel, c'est aussi être profond

entièrement profond ou superficiel, pas plus qu'on ne peut imaginer le plaisir sans avoir connu la douleur ou à tout le moins la crainte d'en être privé, pas plus non plus et surtout qu'on peut créer quelque chose sans avoir connu l'angoisse de la mort et la recherche du plaisir.

Il nous arrive de souffrir de superficialité lourde, mais nous avons aussi le plaisir de vivre notre superficialité légère qui, lorsqu'elle débouche sur la création, devient la voie du bonheur tant chez l'individu que dans la société.

Bébé animal

On pourrait dire, en parodiant Jean-Jacques Rousseau, que l'homme naît naturellement profond et que c'est l'éducation qui le rend superficiel.

Un bébé à tête vide

À la naissance, bébé est un charmant petit animal. Il n'a rien dans la tête ou presque. «*Le fait certain, écrit H.J. Campbell, étayé par un nombre considérable de preuves, est que le nouveau-né est sans intelligence, sans âme, qu'il manque totalement de personnalité et de toute caractéristique mentale humaine. [...] Il y quelques années à peine, à l'Institut Technologique du Massachusetts, J. Altmann a pu démontrer que quelque 10% à 20% seulement de la totalité normale des cellules nerveuses existent dans le cortex cérébral à la naissance, les 80 à 90% restants apparaissant sous certaines conditions au cours de la petite enfance. [...] À sa naissance et pendant quelque temps après elle, il ne se passe guère plus de choses dans la tête de l'homme que dans celle d'un poisson*¹.»

Le bébé est donc un animal ou presque: ce sont ses instincts qui le mènent. En se nourrissant, en caressant l'épiderme de son corps, ses pieds, son sexe, l'enfant découvre son univers. Il agit alors comme tous les petits mammifères.

...mais avec un cortex très développé

À la différence de l'animal cependant, l'enfant naît avec un cerveau dont le cortex est beaucoup plus développé que celui des autres animaux et qui est prêt à faire le plein de cellules et de connexions entre elles. En outre, l'éducation du bébé est presque exclusivement

1. H.J. Campbell, *Principes de plaisir*, Stock, 1975, p. 279.

artificielle : au lieu, comme l'animal, de naître dans la nature et d'y vivre, il arrive au monde sous les réflecteurs d'une salle d'accouchement, de toute façon, dans une habitation artificielle. Il entend un langage strictement humain, peut-être des rires, exclusivement humains, etc. Rendu à la maison, autre milieu artificiel où il a été transporté en automobile, il n'entend et ne voit que des bruits et des choses manufacturées. Il écoute la radio, voit la télévision, regarde sauter la tranche de pain dans le grille-pain... Sa mère porte des vêtements, etc.

Le bébé, né animal, est donc forcé de devenir humain – et superficiel – tout de suite. D'où une conséquence évidente : c'est la partie la plus *humaine* de son cerveau, le néocortex, qui est le lieu de sa superficialité.

L'éducation consiste à superficialiser l'enfant

Le bébé animal devient très tôt un bébé superficiel, car on fait son éducation, on le *superficialise* en accéléré. L'enfant grandit en multipliant les expériences naturelles et animales (boire, manger, dormir) mais surtout en faisant l'apprentissage des multiples règles et interdits artificiels de l'homme.

La seule façon qu'il aura, plus tard, de retrouver sa profondeur perdue, consistera à redonner progressivement sa place à son côté animal, tout en contrôlant ses émotions et, en particulier, ses envies destructrices, et en développant sa pensée, autre prérogative de l'homme. Il aura appris à faire la synthèse harmonieuse de ses instincts et de sa raison, et à vivre parmi les hommes. Quand il aura prouvé qu'il fonctionne bien dans la société (ensemble de règles superficielles), qu'il est capable, comme les autres humains, de rire, de réfléchir, de parler et d'obéir aux lois, il sera libre, vers ses dix-huit ans, d'agir plus ou moins superficiellement, selon la place qu'il décidera d'occuper dans cette société et à l'intérieur de ses balises.

Être humain, c'est être superficiel

Être humain, c'est donc être superficiel. Les animaux ne le sont pas. L'éducation générale consiste, dans un premier temps, à apprendre à contrôler ses pulsions, à s'inhiber et, dans un deuxième temps, à

trouver le point d'équilibre entre l'homme et la bête. Et la bête, on aura beau nier son importance, exige qu'on la nourrisse au moins deux fois par jour, qu'on la laisse s'épancher de toutes sortes de façons, y compris sexuellement.

Comme l'enfant doit tout découvrir à la fois et qu'on le superficialise à toute vitesse, il n'est pas surprenant qu'il développe très rapidement sa superficialité. Il remplit rapidement son cortex de neurones superficiels. Il accepte avec d'autant plus de joie d'apprendre à être humain qu'il redoute déjà son côté animal réprimé par ses parents.

«Nous devrions nous réjouir du fait que le nouveau-né nous arrive avec une tête vide et toutes les possibilités de devenir un citoyen accompli²», nous dit H.J. Campbell. Si son éducation est réussie, il s'initiera progressivement aux règles de l'homme. Ses parents et l'école lui apprendront la socialisation qui implique le dressage, le refoulement, mais également la recherche des plaisirs et le bonheur de créer.

La répression de ses instincts ou pulsions va faire vivre à l'enfant sa superficialité lourde. Sa recherche des plaisirs et son désir de transcendance, sa superficialité légère et créatrice.

2. H.J. Campbell, *op. cit.*, p. 290.

Deuxième partie

La superficialité lourde

Celle qui prend sa source dans la peur de soi et des autres
et qui se manifeste par des comportements
plus ou moins mensongers et douloureux.

L'origine de la superficialité lourde

La superficialité lourde prend sa source dans l'angoisse et la peur. Elle se manifeste le plus souvent par le mensonge à soi et aux autres. On a peur de mal paraître, alors on porte un masque à moins qu'on choisisse de se réfugier dans des comportements infantiles. Parce qu'on craint d'être démasqué, de se faire détester, d'être rejeté, on joue un rôle, des rôles plus ou moins artificiels, et on fait tout son possible pour paraître mieux et plus que ce que l'on est.

En fait, on se sert de la superficialité comme d'une soupape pour évacuer son trop plein d'angoisse et elle constitue, dans certains cas, le meilleur rempart contre le désespoir.

La peur de soi et des autres

Cette peur, il faut la relier à celle de l'homme du Cro-Magnon. Celui-ci passait ses nuits, au fond de sa caverne, à guetter avec anxiété la venue des fauves, qui étaient tout près, blottis dans l'obscurité, prêts à passer à l'action aussitôt que la famille serait profondément endormie. Progressivement, au cours des siècles, l'homme a appris à dominer une partie de cet environnement hostile, les bêtes surtout, avec ses armes, mais il a gardé ses instincts belliqueux aussi bien que sa peur qui le suit toute sa vie.

Par ailleurs, l'homme demeure aussi vulnérable qu'autrefois quand se produisent des catastrophes naturelles comme un tremblement de terre, un typhon, un raz-de-marée ou l'éruption d'un volcan. Malgré les pas de géant réalisés grâce à la technologie, il ne peut encore prévoir avec certitude le temps qu'il fera demain, et plane toujours au-dessus de sa tête la menace d'épidémies, de guerres.

Comme il a vécu des millénaires avec les animaux, l'homme a conservé un grand nombre de ses réflexes primitifs, d'autant plus que les humains qui l'entourent sont des animaux, quelque raisonnables qu'ils soient. Même si la bête humaine a évolué au cours des siècles et que son cerveau s'est beaucoup développé, l'homme est d'abord un animal qui vit avec d'autres hommes, animaux prédateurs. Ses instincts sont toujours là et ne demandent qu'à être excités pour lui faire perdre la tête.

Que ce soit consciemment ou non, nous avons peur des gens qui nous entourent au travail, dans la rue ou à la maison, car ils constituent une menace potentielle. La vie en société nous épargne bien des maux et nous soustrait à la solitude physique. Elle implique cependant qu'on vive dans la promiscuité d'individus plus ou moins hostiles qui sont, comme nous, seuls devant la vie et la mort et qui doivent se débrouiller comme ils peuvent pour essayer de s'en sortir.

De tout temps, la bête humaine a tenté d'exorciser ses peurs, de les faire taire et de s'étourdir pour oublier un moment son angoisse. Ce sont toutes ces peurs causées par l'ignorance de ce que nous sommes et surtout de ce vers quoi nous allons et que nous transportons avec nous depuis notre naissance jusqu'à notre mort. Notre peur de vivre nous force à inventer toutes sortes de distractions. Nous cherchons à fuir notre peur, mais c'est impossible, parce que la peur est en nous.

C'est ainsi que nos actions les plus superficielles partent du plus profond de nous.

Pour calmer son angoisse, l'homme fait appel aux dieux, aux astrologues, aux tireuses de cartes...

Ces histoires d'homme des cavernes et de fauves, de croyance dans des dieux qui manifestaient dans des temps anciens leur puissance par l'illumination de la voûte céleste et leur colère par le bruit du tonnerre et des éclairs, trouvent leur résonance ici et maintenant. Comment expliquer sinon la frénésie de tant de personnes pour l'insolite, l'ésotérisme et les fabulations de toutes sortes? Certains attendent avec anxiété les extraterrestres. Des premiers ministres et des présidents consultent les astrologues avant de prendre de graves décisions. Des personnes vont se faire tirer la bonne aventure, se

faire lire dans les lignes de la main et nous sommes comme hypnotisés chaque fois qu'un titre de journal annonce le passage inopiné d'une soucoupe volante, avec photo à l'appui évidemment, un peu floue quand même, ou tout simplement la fin prochaine du monde. C'est peut-être que le paranormal est plus naturel et profond que le rationnel qui, lui, est une construction humaine, une éducation, une formation, un dressage.

La peur nourrit la superficialité lourde. Au lieu de conduire sa barque, on compte sur les autres, on essaie de prévoir le futur au lieu de vivre aujourd'hui pleinement. Comme Daniel Chabot le dit si bien: «À chaque fois qu'il vous arrive du bien ou du mal et que vous l'expliquez par la force de Dieu, d'Allah, de Bouddha ou de Krishna, que vous invoquez votre destin, votre karma, vos vies antérieures, les esprits bénéfiques ou maléfiques, la Lune, Saturne ou Vénus, un cristal de quartz ou un chat noir, c'est que vous refusez votre responsabilité¹.»

Nous avons peur de notre environnement, de la maladie et de la mort. Nous craignons surtout les animaux à peine raisonnables qui nous entourent, car nous savons de quel bois ils se chauffent, puisqu'ils sont faits de la même matière que nous. Sachant ce qui se passe dans notre propre tête, cela n'a rien de rassurant. Nous craignons à un haut degré nos semblables et, selon la stratégie que nous adoptons et qui est le plus souvent inconsciente, nous sourions bêtement sans arrêt comme des imbéciles ou nous adoptons le visage menaçant et bourru du primate que nous sommes. Dans les deux cas, c'est souvent la crainte de l'autre qui nous fait agir.

La peur conduit à poser des gestes superficiels lourds

La peur se manifeste de tellement de façons qu'il est impossible de les mentionner toutes. Chacune mériterait une analyse en profondeur, pour voir dans quelle mesure elle prend sa source dans l'enfance ou l'atavisme pour déboucher souvent sur la superficialité. On pourrait parler de la timidité, du bégaiement, du trac de l'enseignant devant une classe hostile. Ou de l'étudiant qui doit subir un

1. Daniel Chabot, *La Sagesse du plaisir*, Québec-Loisir, 1992, p. 63.

examen oral et qui ne sait pas par quel artifice de vêtement, de tenue ou de maquillage, il pourrait détourner l'attention de l'examineur pour masquer le vide du contenu de son exposé. On pourrait examiner comment ces peurs, qui prennent leur origine dans les profondeurs de l'être, se manifestent par des comportements superficiels lourds et douloureux.

La photophobie est un terme utilisé surtout en ophtalmologie. Il s'agit, selon Le *Petit Larousse*, de la phobie de la lumière. Nous pourrions peut-être utiliser ce terme pour désigner la phobie de se faire photographier, un sujet qui intéresse particulièrement la superficialité. La personne qui refuse de se faire filmer ou photographier refuse de paraître, car elle a peur de son image, elle a peur d'elle et surtout du jugement des autres.

Par ailleurs, si la peur de rencontrer l'autre vient souvent du fait qu'il constitue un danger potentiel, il se peut aussi que ce soit parce qu'on l'admire et qu'on l'aime, ou les deux à la fois et qu'on a peur de lui déplaire, de ne pas être à la hauteur de ses attentes. La relation parents-enfants est souvent de ce type. Dans ce cas, il semble bien que généralement la superficialité soit légère plutôt que lourde dans la mesure où cette « peur » constitue un stimulant positif qui pousse l'individu à poser des actions valorisantes dans l'intention de plaire à la personne aimée et à être gratifié en retour.

La superficialité a une drogue: la cocaïne

Enfin, cette angoisse existentielle de l'être humain peut être adoucie ou exacerbée par la consommation de tranquillisants, de boissons ou de drogues.

Tous ceux qui prennent de la drogue ou qui abusent de l'alcool ne le font pas pour fuir et la plupart recherchent le plaisir, qui est de l'ordre de la superficialité légère. Cependant beaucoup d'alcooliques et de drogués ne consomment plus pour le seul plaisir, mais par nécessité – ils sont en manque – ou pour fuir une réalité de laquelle ils ont décroché. Quand un alcoolique ou un drogué prend son verre ou son gramme pour fuir le monde ou oublier son drame existentiel, agit-il de façon superficielle? Quand il descend aux enfers, quand il souhaite mourir ainsi, de plaisir ou de peur, est-il si superficiel?

Certaines drogues sont naturelles et causent des réactions chimiques qui, elles-mêmes, sont naturelles. En définitive, tout est chimique. D'autres drogues sont synthétiques, mais les réactions qu'elles provoquent sont tout à fait naturelles : lorsque les neurones sont stimulés, qu'ils s'affolent au point de faire vivre la réalité avec une acuité que seule l'utilisation de drogues peut permettre, quand tous les sens sont plus performants, doit-on parler de superficialité ou de profondeur ?

* * *

Des drogues, comme le cannabis, calment ou provoquent des hallucinations, et rendent leur consommateur plus sensible à son monde intérieur. On pourrait les qualifier de drogues anti-superficielles. Tandis que la cocaïne, la drogue sociale par excellence, en stimulant les neurones, dominerait la bête, même si le corps devient alors très sensible, donnant la primauté au langage et à l'imagination.

L'alcool, lui, en endormant le cerveau, réveille l'animal, ce qui explique que nos fins de soirée sont souvent marquées par une élévation de la voix... L'alcool endort la superficialité ; la cocaïne la réveille. Si on mélange les deux, la seconde neutralise de façon générale l'effet du premier. En tout cas, elle tient tranquille l'animal. Le domine. C'est l'excitation des neurones portée à sa limite qui conduit l'individu à devenir sûr de lui, à se pavaner, heureux comme un dieu, jouant tous les rôles possibles, portant les masques ludiques les plus complexes. S'il le fait juste pour le plaisir de jouer avec les formes et les désirs, il agit de façon légère et il en jouit, mais si sa conduite est motivée par la peur de faire face à la réalité perçue comme trop dure ou envahissante, il souffre de superficialité lourde.

Ainsi pourrait-on dire que la cocaïne est la drogue de la superficialité. Avec elle, l'animal est réveillé, mais il est tenu en laisse. Il attend, fébrile, la permission de se déchaîner.

* * *

Être superficiel, c'est aussi être profond

Si on adopte un autre point de vue, on peut dire que les drogues en général, comme l'alcool, favorisent la superficialité, en permettant à leurs consommateurs d'oublier leurs problèmes, leurs angoisses et leurs peines. Bref, ce serait le masque par excellence, car celui qui le porte devient inconscient de ses problèmes.

Le paraître et la peur

« Mon honneur est entre vos mains », déclaraient à leur épouse les maris de l'ère victorienne. Ils voulaient dire que si elle était infidèle, tout le monde se moquerait d'eux. Ce qu'ils entendaient par « honneur », c'était leur « façade », leur amour-propre.

Nancy Friday, *Jalousie*.

Dans son roman *Le Chevalier inexistant*, Italo Calvino nous présente un fier chevalier plus grand, plus fort, plus brave et plus courtois que tous les autres chevaliers de la Table Ronde. Le bon vieux roi Charlemagne est devenu, avec l'âge et la sagesse, plus humain : il aime bien manger, bien boire et s'amuser et ce chevalier *parfait* lui plaît de moins en moins, à cause de sa froideur inhumaine. Un jour que ce preux chevalier l'irrite tout particulièrement, Charlemagne lui ordonne de lever la visière de son heaume (le *paraître*) et de montrer enfin son visage (l'*être*). Comme le chevalier ne répond pas, qu'il n'obéit pas, Charlemagne ordonne à un autre chevalier de lever la visière. On découvre alors avec stupeur que la grande armure blanche étincelante est vide¹.

La lecture de cette allégorie suggère deux déductions : la première, c'est que le faire semblant peut parfois prendre une telle importance qu'il semble occulter toute profondeur ; la seconde, que cela n'est qu'apparent, à moins qu'il s'agisse, comme dans le cas présent, d'une fiction. Dans la vie réelle, en effet, où l'on ne peut dissocier la superficialité de la profondeur, il serait impossible qu'un être complet (le preux chevalier) ne soit constitué que de sa seule apparence (ici, son armure, son vêtement).

1. Italo Calvino, *Le Chevalier inexistant*, Seuil, Points, 1995.

La superficialité a un verbe, c'est le verbe paraître

C'est parce que l'individu paraît, comparait, se manifeste parmi ses semblables qu'il agit plus ou moins superficiellement. Il le fait habituellement pour le plaisir d'entrer en communication avec eux, et il le fait avec d'autant plus de joie qu'il en retire beaucoup plus de bénéfices que de privations. Mais il arrive aussi que ce soit la peur des autres ou de lui-même qui le pousse à agir. Par exemple, il peut s'entourer de biens (peintures, livres, vêtements, maisons, voitures, bateaux) parce qu'il adore ces biens et qu'il veut les partager avec sa famille et ses amis – superficialité légère et très positive – mais il se peut aussi qu'il fasse cela parce que c'est la seule façon qu'il a trouvée de se valoriser, de se sortir artificiellement de l'angoisse de son manque de confiance en lui, ou pour masquer un complexe d'infériorité qu'il traîne depuis son enfance et qu'il tient bien caché au fond de lui.

C'est ce mal de vivre, un paraître lourd, qui fait l'objet de cette deuxième partie. D'abord chez l'individu: chapitres 9 à 13; puis dans la société: chapitres 14 à 22. La troisième partie suggérera une façon plus positive d'aborder le phénomène de la relation superficialité/profondeur. Elle se propose de faire l'éloge de la superficialité légère et créatrice.

La statue de Saddam Hussein

En 2003, au moment de l'entrée à Bagdad de l'armée américaine, la télévision présente une grande place dominée par une immense statue de bronze de Saddam Hussein. Un soldat américain perché en haut d'une grue passe un câble au cou de la statue, la grue s'active et le géant bascule dans la rue. Surprise: la statue est presque vide, les parties du corps n'étaient tenues en place que par de vulgaires morceaux de bois. Derrière la façade si imposante, se cachaient la minceur de la statue et la trivialité de son ossature.

À l'inverse, il arrive qu'on découvre des façades plutôt modestes qui cachent des trésors insoupçonnés, comme les grands temples religieux ou bien certains individus qui s'avèrent des gens pleins de bravoure ou de génie à l'occasion d'un événement fortuit ou accidentel.

Le plaisir de soigner son apparence

La vie en société nous oblige à soigner notre apparence et nos façons de nous comporter avec autrui. On ne peut pas faire tout ce qu'on a envie de faire, et une multitude de règles de conduite régissent notre vie. Plus nous vivons intensément avec les autres, plus nous devons tenir compte d'eux. Nous devons être propres, vêtus convenablement, soigner notre paraître. Dans une société de plus en plus réglementée, organisée et propre parfois à l'excès, on ne pardonne pas la malpropreté, le débraillé ou l'impolitesse : on lève le nez sur le pauvre parce qu'il est mal vêtu, on reproche à certains jeunes leur manque de savoir-vivre et, il faut l'avouer, on se bouche le nez en songeant aux itinérants.

Il y a un paraître nécessaire à l'harmonie entre les membres d'une famille. On vit dans la promiscuité, à deux, trois ou quatre personnes, et on doit partager des lieux communs tels que salle de bain, salle à manger, ou séjour. On s'échange quelques fauteuils, quelques téléviseurs, un ordinateur et beaucoup de jeux. On mange ensemble deux ou trois fois par jour. On ne peut donc agir comme si on était seul. Chacun doit faire en sorte de paraître sous son meilleur jour s'il veut plaire aux autres ou s'il ne veut pas être rejeté par sa famille. On se doit d'être gentil, de tenir une conduite respectueuse avec son père, sa mère, ses sœurs et ses frères. Cette nécessité de plaire à ses proches devient un jeu valorisant parce qu'il est récompensé de sourires, de chaleur et d'amour familial.

À l'école, au collège, à l'université ou au travail, les mêmes règles s'appliquent, mais avec beaucoup plus de rigueur. On vit avec des étrangers qu'on doit sinon séduire, du moins éviter de provoquer.

Le paraître est de même nécessaire à notre équilibre mental. Nous apprenons très tôt à nous rendre agréables par toutes sortes d'artifices de couleurs, de formes, de beaux mots. Nous aimons nous voir beau, nous le faire dire (le bébé se pâme d'aise en se laissant câliner), nous cherchons à plaire, à séduire, à conquérir. Nous avons en dedans de nous un enfant qui aime et qui veut être aimé. Et cela n'est pas de l'infantilisme. D'autant qu'il se présente parfois des situations tragiques qui nous forcent à faire semblant pour protéger notre être.

Paraître constitue donc très souvent un état de superficialité nécessaire. La plupart de ses manifestations appartiennent à ce que nous appelons la superficialité légère ou même à la superficialité créatrice. Pensons au maquillage, à la politesse, à la mode en général, à l'art, aux artifices de la séduction. Mais la superficialité lourde étant présente souvent aussi, certains gestes sont révélateurs de mensonges à soi et aux autres le plus souvent douloureux, la vanité et le snobisme en particulier.

Être soi ou paraître quelqu'un d'autre

On a l'habitude d'opposer *être* et *paraître* et pour cause. Alors que *être* se passe à l'intérieur de la personne, le *paraître* se situe à l'extérieur. Quand l'été et les vacances se pointent, on *est* bien ; quand on rentre au travail, le lundi matin, avec un gros mal de tête, on *paraît* heureux. Dans le premier cas, c'est tout l'*être* qui participe à son bonheur, et cette sensation est tellement grande qu'elle est indéfinissable ; dans le deuxième cas (on *paraît* heureux), on sent la fausseté et peut-être le mal de vivre.

Un individu qui a des comportements superficiels lourds est un être réduit. Plus on fait participer son être à quelque chose de grand, moins on risque d'être submergé par l'artificiel. Le problème vient du fait qu'on a tendance à se définir par autre chose que soi, par un détail, par exemple par son emploi : je suis infirmière, je suis un homme d'affaires. Certains se définissent par leurs croyances : je suis Témoin de Jéhovah, je suis féministe, je suis syndicaliste. D'autres emploient des formules plus réductrices encore : je suis Pro-Vie, je suis pacifiste.

Chez certains hommes, c'est la virilité qui se confond avec l'être. Dans ce cas, l'amante, parce qu'elle aime son compagnon pour des raisons bien plus profondes que lui ignore, le rassure, le cajole et renforce cette idée que sa virilité fait de lui un être exceptionnel. Si son amante cesse de le rassurer, ou s'il se rend compte que cette partie de lui (qu'il vit comme un tout) attire moins les femmes, qu'on l'ignore, il risque de se sentir perdu.

L'individu qui ne réussit pas à asseoir son identité, qui, à quarante ans, ne sait toujours pas qui il est, souffre de n'être jamais au bon endroit au bon moment. De ne pas être accepté, admiré. Chaque fois qu'il doit comparaître devant les autres, à l'occasion d'une réunion officielle ou même d'un simple souper entre amis ou pire, en famille, il se sent obligé, pour sauver la face qu'il risque de perdre à tout moment, de se faire discret sous peine de se retrouver au milieu d'un conflit qu'il a provoqué et dont il ne peut s'extirper.

Le paraître tue parfois

Une adolescente ne mange plus et maigrit à vue d'œil. Sa mère essaie par tous les moyens de la convaincre de manger. Peine perdue. Elle est une belle jeune fille, petite et bien proportionnée, mais elle s'est mise dans la tête qu'elle est grosse... Elle a pris l'habitude de feuilleter les revues de mode et de comparer ses seins et ses fesses aux beautés des vedettes à la mode. La belle ne mange plus et souffre d'anorexie. Elle est prête à souffrir tout ce qu'il faudra pour rejoindre les critères de beauté illustrés dans les magazines, car elle confond la beauté dans son essence avec la très superficielle image qu'on en donne dans les revues et à la télévision. Elle veut être aimée, remarquée, choisie.

Le paraître de la jeune fille, au fur et à mesure qu'elle maigrit, se désagrège: elle devient moins belle. C'est non seulement son corps qui est en voie de sécher, mais aussi son esprit manquant de plus en plus d'oxygène. L'anorexie est une peau de chagrin qui se ratatine et menace de la dévorer. Ce n'est qu'une question de temps. C'est ainsi que le paraître tue quelquefois.

À force de copier les autres, on en vient à ne plus être soi

Certains ont besoin d'un modèle qu'ils essaient de copier, d'autres d'un héros inaccessible mais porteur de leurs fantasmes. Ce sont des cas de dépendance très lourds. Il arrive aussi – et cela est plus courant – qu'on agisse par imitation. Il est vrai qu'on ne peut vivre longtemps avec quelqu'un sans l'imiter un peu. De la même façon, les attitudes, tics et manies ou manières de s'exprimer d'un ami ou d'une autorité qu'on admire ont de bonnes chances d'être reproduits

inconsciemment par soi. Il arrive aussi qu'un manque de confiance en soi conduise l'individu à se perdre dans le labyrinthe de ses modèles et de ses héros qu'il n'arrive pas à unifier et à contrôler. Cela donne une personnalité couper/coller. Les parties, qui viennent de l'extérieur, ne sont pas intégrées, encore moins assumées.

Des exemples de lourdeur

Telle femme ne s'aime pas. Elle ne s'est jamais aimée. Et pourtant elle est une femme moderne, active, qui soigne son corps – elle se rend au gymnase trois fois la semaine –, elle prend soin de son esprit par ses sorties, ses lectures, et de son cœur en fréquentant de nombreux amis.

Elle s'est fait refaire le nez, retoucher le visage, remonter les seins et passe sa vie à imiter les femmes qu'elle admire le plus : elle croise langoureusement les jambes, comme le fait la première ; elle flatte sa tasse de café, en étirant ses doigts pour les avoir longs comme ceux de la deuxième qui a de si belles mains ; elle parle comme la troisième, rit comme la quatrième et pleure comme la cinquième. Il ne lui reste rien d'elle. Ses yeux la trahissent parfois : « Je ne suis plus moi, semblent-ils dire. Je me suis perdue. Je ne suis plus rien. J'ai peur. Je suis devenue les autres... »

Cet homme aimerait se voir plus beau, avoir plus de cheveux, être plus jeune. Comme il n'est pas très grand, sa nature lui commande de faire de petits pas, mais il admire tant la grandeur physique de ses « rivaux » et déteste tellement sa petite taille qu'il allonge artificiellement le pas, il l'étire, ce qui rend sa démarche peu naturelle. De plus, au cours des ans, il a compensé sa petitesse physique en développant un rire énorme. Et quand il applaudit, à la fin d'un spectacle, on dirait un homme de cent kilos. Par ailleurs, tout cela ne l'empêche pas d'être quelqu'un de charmant et d'excellente compagnie.

* * *

On voit souvent l'inverse: des hommes grands, forts qui, parce qu'ils ont peur d'être enviés ou parce qu'on leur a trop répété dans leur enfance qu'il fallait qu'ils protègent les petits, ont de petites voix, font de petits pas et cachent leurs mains énormes comme pour s'excuser.

C'est le monde à l'envers: le petit veut être grand, le gros veut être petit. Par quel tour de force de la nature ne peut-on se contenter d'être ce que l'on est? Par exemple, les hommes chauves ont de belles têtes. On dit que Dieu a fait de belles têtes et qu'aux autres, il a donné des cheveux... Pourquoi alors dépensent-ils tant d'énergie et d'argent à vouloir se changer? Heureusement, ce ne sont pas toutes les belles têtes qui agissent ainsi.

Le besoin que ressent l'homme de projeter une image embellie de lui-même est tellement fort qu'il conduit autant la société que l'individu à des comportements absurdes. Par exemple, personne ne conteste que les grosses cylindrées sont tellement énergivores qu'elles contribuent pour une large part à la détérioration de l'environnement. Or, ce sont surtout de jeunes professionnels et de jeunes gens d'affaires, ceux qui devraient être les plus sensibles à la sauvegarde de leur avenir qui achètent ces grosses voitures. S'ils agissent de cette façon, c'est parce que ces grosses cylindrées sont, comme le répète une publicité d'une compagnie prestigieuse, les «témoins de votre réussite!». Il faut que tout le monde sache, en garant son véhicule utilitaire sport devant la façade de son immense maison, qu'on est un battant, même si pour cela on risque la santé de ses enfants. Mais de cela, on ne veut pas discuter, car y penser impliquerait un changement de comportement incompatible avec son besoin exacerbé de paraître.

Le paraître et la vanité

Contre la vanité, ne t'enfle pas :
la moindre piqûre te ferait crever.
Nietzsche

On connaît la fable de la grenouille qui voulait devenir aussi grosse que le bœuf. Elle se gonfla, se gonfla si bien qu'elle en creva. Si l'orgueilleux est imbu de sa personne, le vaniteux, lui, a tendance à étaler ses qualités. Il n'est pas toujours antipathique, car il est vulnérable, ni toujours drôle, même s'il se couvre souvent de ridicule. C'est un être souffrant.

La vanité est le côté superficiel de l'orgueilleux. Sa superficialité prend sa source dans sa peur de mal paraître. Il se veut beau et passe toute sa vie à pavaner sa personne, attendant à chaque instant qu'on le confirme dans son désir d'être reconnu et admiré.

Le pêcheur et le Génie

Bruno Bettelheim, dans *Psychanalyse des contes de fées*, raconte l'histoire que voici : un pauvre pêcheur jette quatre fois son filet à la mer. « La première fois, il ramène une carcasse d'âne ; la seconde, un panier plein de gravier et de fange. Sa troisième tentative n'est pas plus fructueuse : des pierres, des coquilles et des ordures. Au quatrième coup de filet, le pêcheur remonte un vase de cuivre jaune. Dès qu'il l'a ouvert, il s'en échappe un énorme nuage qui se matérialise sous la forme d'un Génie qui menace de le tuer malgré ses supplications. Le pêcheur doit son salut à une astuce : il défie le Génie en lui disant qu'il ne pourra jamais croire que, grand comme il est, il ait jamais pu tenir dans un récipient aussi petit ; il pousse ainsi le Génie à se réintroduire dans le vase pour prouver que c'est

possible. Le pêcheur s'empresse de recouvrir le vase, de le sceller et de le rejeter dans la mer¹.»

Dans d'autres contes rapportés et analysés par le même auteur, le héros, flattant astucieusement la vanité de l'homme méchant ou de l'horrible bête, défie son ennemi: «Tu n'es pas capable de te transformer en lapin..., ou en mouche...» Le vaniteux tombe dans le piège car, dans ces contes, il n'est pas très intelligent! C'est ainsi que le héros, malgré son infériorité apparente, réussit à le vaincre.

Le vaniteux s'exhibe comme un paon

Comme un paon, le vaniteux promène la parade de son élégance, ses beaux habits et son sourire conquérant. Ses cheveux impeccablement fixés, sa belle queue se gonfle en éventail multicolore. Cependant, il a, au fond du regard, une lueur d'inquiétude, surtout quand il constate qu'il n'a pas tout l'effet escompté sur son interlocuteur. Alors il tressaille et s'empresse de faire une foule de compliments en espérant que l'autre réagisse positivement et les lui rende promptement.

Habituellement, le vaniteux présente l'image de l'être heureux. Il sourit tout le temps. En cela, il est plutôt sympathique. Il irradie la joie et il est positif. C'est un charmeur qu'on aime bien et dont on dit simplement: «Dommage qu'il soit si vaniteux! Dommage qu'il soit si superficiel!»

* * *

Le vaniteux, lui, est convaincu qu'il est un être supérieur. Comme il a réussi dans un domaine (le travail, les affaires, les arts, la politique), il pense que les dieux l'ont choisi comme messager et qu'il est presque dieu lui-même. Il est convaincu qu'il connaîtrait le même succès s'il s'attaquait à toute autre tâche. Selon lui, il suffit à l'être supérieur (lui, sous-entendu) d'entreprendre quoi que ce soit pour connaître les plus grands succès.

Comme il présente l'image du parfait bonheur, le vaniteux provoque souvent l'envie. Voilà pourquoi il est obligé d'employer un

1. Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Robert Laffont, 1976, p. 42.

discours voilé de sous-entendus pour vanter ses mérites: il répète inlassablement comment, à partir de sa pauvre intelligence, il a réussi à faire de si grandes choses. Comment, malgré une compétition féroce, «inhumaine!» il a décroché telle promotion. Comment tout ce qu'il touche se transforme en or: toute écriture en publication, toute stratégie de vente en succès flamboyant. Comme il a été favorisé injustement par le hasard et la chance. Favorisé par les dieux.

Le problème du vaniteux est de taille: incapable d'attendre que les autres reconnaissent ses mérites, il les étale orgueilleusement. De plus, il est bavard.

Le vaniteux a tendance à la pédanterie. Prétentieux, il tient à ce que vous reconnaissiez la grande étendue de son savoir ou de son avoir. Que vous l'admiriez. S'il y a une personne qui a besoin d'un public fidèle occupé à lui envoyer une image embellie de sa beauté, comme le lac à Narcisse, c'est bien lui. Il n'hésite pas à faire tous les compromis, des bassesses s'il le faut, pour s'assurer d'être entouré de miroirs positifs. C'est ainsi que des hommes puissants offrent de grandes réceptions, de grands dîners à seule fin d'étaler leurs réalisations. Souvent les invités ne sont là que pour agrémenter la table du maître et reconnaître l'incommensurable grandeur de leur hôte. On comprend qu'ils se lassent vite de ce genre d'accueil ambigu sinon méprisant.

Tout le monde est plus ou moins vaniteux

Personne n'est à l'abri de la vanité et celle-ci se manifeste souvent dans la flatterie. Combien de fois ne flattons-nous pas la superficialité de nos proches pour nous attirer leurs faveurs ou pour les neutraliser, les rendre inoffensifs. Pensons au petit geste anodin et amusant de celui qui s'extasie devant la force «herculéenne» d'un ami déménageant le frigo, pendant que, lui, transporte des bibelots... Ou à l'habileté consommée de l'amante convainquant son homme un tout petit peu candide qu'il est un surhomme.

Tout le monde est plus ou moins vaniteux et c'est pour cette raison que la flatterie est si facile à exercer sur quelqu'un qu'on veut manipuler. Il suffit de reconnaître la beauté d'un vêtement ou la

pertinence d'une remarque ou de faire allusion à sa réussite pour mettre l'autre en confiance et le faire manger dans sa main.

Le vaniteux se double souvent d'un flatteur : à peine a-t-il fini de vous demander de vos nouvelles que le voilà lancé à se flatter lui-même, vous obligeant à devenir, pendant des heures, le confident involontaire d'interminables défoulements narcissiques.

La vanité est au cœur de la relation dominant/dominé

De façon générale, on peut dire que les dominés ont tendance à devenir les flatteurs de la vanité des dominants. Que les jeunes caressent habilement la petite faiblesse des adultes, surtout de leurs parents, pour s'attirer leurs faveurs et en retirer quelque avantage matériel. Que les pauvres flattent facilement les riches et jouent aux humbles. Que les étudiants n'hésitent pas à caresser la vanité de leurs professeurs : il faut voir le nombre de petits mots doux accompagnant le dernier examen du trimestre : « Monsieur, je n'oublierai jamais ce temps merveilleux passé en votre compagnie. » « Madame, je vous souhaite des vacances de rêve. Vous les méritez bien... » Que les travailleurs jouent à admirer leur patron. Que le disciple passe son temps à flatter son gourou (un gourou cesse d'être un gourou si ses disciples cessent de le flatter).

Si les louanges, les cajoleries des dominés (jeunes, pauvres, étudiants, travailleurs ou disciples) ne sont pas malhonnêtes, elles ne sont pas innocentes non plus. Dans la plupart des cas, elles sont utilisées comme stratégies pour contrer la domination du « vaniteux » qu'ils doivent affronter. De la même manière, les adultes, les riches, les professeurs, les patrons ou les gourous ne sont pas tous et pas nécessairement vaniteux, mais on peut affirmer qu'ils possèdent ce qu'il faut pour l'être, et surtout qu'ils sont souvent perçus comme tels, lorsqu'ils font étalage de leur infinie grandeur. Parfois, dans leur dos, on les ridiculise et on les méprise.

Les professionnels des services, même jeunes, détectent en un clin d'œil le client vaniteux. Celui-ci exige qu'on lui sourie, qu'on le cajole, qu'on se fende en quatre pour lui. Quand cela se produit, les « vendeurs » le comblent de bonheur, en multipliant les courbettes, mais en retenant leur fou rire ou leur rage. Que ce soit au restaurant,

à l'épicerie ou dans une boutique de mode, on sait aborder et servir «le petit monsieur» ou «la petite dame» qui exige un service servile. Au travail, on connaît les patrons ou les collègues avec lesquels on peut aller directement au but, et les autres, qu'on doit d'abord caresser, louer, cajoler bassement, avant d'aborder quelque propos que ce soit.

Le vaniteux est un Narcisse angoissé

Beaucoup de personnes présentent l'image de la vanité sans être le moins vaniteuses. Il s'agit de celles qui, parce qu'elles sont heureuses de vivre, sentent le besoin de le dire à tout le monde et utilisent à cette fin toutes les ressources disponibles de vêtements, de politesse, de maquillage ou de langage.

Le vaniteux, lui, est un être superficiel lourd qui s'intéresse en premier lieu et parfois exclusivement à sa personne. Il est un Narcisse inquiet, contemplant sa beauté dans le miroir qu'on lui tend. Malheur à celui qui, en état d'infériorité quelconque, en situation de faiblesse, lui tend un miroir le moins négatif. Par contre, le vaniteux ignore, à cause de sa superficialité, que son courtisan rêve de vengeance, et qu'il joue d'autant plus facilement le jeu du dominé qu'il considère son client petit et faible.

C'est ainsi que beaucoup de gens forts jouent aux faibles et que nombre de conquérants sont dépouillés de leurs plus beaux atours sans qu'ils s'en rendent compte, parce qu'ils sont aveuglés par leur suffisance.

Nu comme un ver, le vaniteux contemple le nombril de son propre univers.

Le paraître et les yeux des autres

Le narcissisme est une forme d'infantilisme qui répond à ce besoin plus ou moins superficiel de paraître : paraître plus grand, plus jeune, plus beau, plus instruit, plus féminine, plus viril. Nous cherchons constamment un miroir, c'est plus fort que nous. Et ce miroir, nous le trouvons surtout dans les yeux des autres.

Narcisse

Dans son prologue à *L'Alchimiste*, Paulo Coelho raconte l'histoire de Narcisse, qui passait son temps à contempler sa beauté dans le miroir d'un lac, et qui, à force de se pencher pour s'admirer, tomba et s'y noya. Et l'auteur relate par la suite comment Oscar Wilde a préféré terminer l'histoire : « Il disait qu'à la mort de Narcisse les Oréades, divinités des bois, étaient venues au bord de ce lac d'eau douce et l'avaient trouvé transformé en urne de larmes amères.

« Pourquoi pleures-tu ? demandèrent les Oréades.

– Je pleure pour Narcisse, répondit le lac.

– Voilà qui ne nous étonne guère, dirent-elles alors. Nous avons beau être toutes constamment à sa poursuite dans les bois, tu étais le seul à pouvoir contempler de près sa beauté.

– Narcisse était donc beau ? demanda le lac.

– Qui, mieux que toi, pouvait le savoir ? répliquèrent les Oréades, surprises. C'était bien sur tes rives, tout de même, qu'il se penchait chaque jour ! »

Le lac resta un moment sans rien dire. Puis :

– Je pleure pour Narcisse, mais je ne m'étais jamais aperçu que Narcisse était beau. Je pleure pour Narcisse parce que, chaque fois qu'il se penchait sur mes rives, je pouvais voir, au fond de ses yeux, le reflet de ma propre beauté¹.»

Comparaître devant les yeux des autres

Regarder dans les yeux d'un autre, c'est être heureux ou malheureux selon que l'image retournée par ce miroir est rassurante ou agressive. Il faut dire que nous n'avons pas le choix de passer par les yeux des autres, étant donné qu'il nous est impossible de nous voir agir. Ces yeux-là sont les témoins de nos actions qui, par leurs réactions, nous font comprendre dans quelle mesure tel geste est accepté ou non, est perçu beau ou laid, honnête ou malhonnête.

Nous ne pouvons voir qu'une partie de nous à la fois, et encore d'un point de vue très approximatif. Par exemple, nous voyons nos mains d'un point de vue diamétralement opposé à la vision normale des choses. Il faut que nous les avançons devant nous, et nous ne les voyons que de haut en bas et par en arrière ; personne d'autre ne voit nos mains de cette façon. Il en va de même des autres parties de notre corps. Pire, nos yeux étant situés en avant de notre tête, nous ne voyons pas ce qui reflète le plus notre être, notre essence, c'est-à-dire nos propres yeux ni notre visage.

L'objet miroir ment, pas les yeux des autres

Il est vrai qu'on peut toujours se regarder dans l'objet miroir, mais on sait comme ce regard est statique, égocentrique, et qu'il ne reflète en rien l'allure que nous avons quand nous sommes avec nos semblables et que nous tentons de leur plaire, de les séduire ou de les dominer. Devant un miroir, nous corrigeons instinctivement ce qui ne fait pas notre affaire. Surtout nous ne voyons plus, par la force de l'habitude, certains défauts que nous nions ou certaines beautés que nous ignorons. Nous nous composons une forme, une gueule. De plus il arrive que, certains jours, nous nous trouvions beaux, tandis que d'autres, nous osions à peine nous regarder. L'objet miroir nous aide, dans notre stricte intimité, à nous rassurer

1. Paulo Coelho, *L'Alchimiste*, J'ai lu, 1988, p. 9.

et à nous préparer par une toilette souvent très sophistiquée, à comparaître devant le vrai miroir que sont les yeux des autres. L'objet miroir, qui dit la vérité, nous le regardons en trichant et il devient faux. Seuls les miroirs des yeux des autres sont vrais.

Pour nous voir, il faut donc regarder les yeux des autres qui nous renseignent sur nos comportements. Nous devons comparaître devant le tribunal de nos semblables. C'est pour cela que nous nous obligeons à briller, à paraître heureux, dynamiques, beaux, à nous parer de nos plus beaux atours. Nous sommes tous des Narcisses qui veulent s'aimer en se regardant dans le miroir du lac des yeux de l'autre. Or, le lac se contemple lui aussi dans les yeux de Narcisse pour se rassurer, se trouver beau, ou bon, ou généreux. «Elle m'a dit que mon nouvel ensemble me va bien...» «Il m'a souri; c'est peut-être ma nouvelle coiffure...» «Elle me regarde avec un intérêt que je n'espérais plus; se pourrait-il qu'elle ait deviné les belles choses qui se passent depuis quelque temps dans ma tête?»

Pourtant certains yeux sont difficiles à lire

Ainsi, les autres servent de miroir pour que l'individu puisse se voir tel qu'il paraît réellement et ils se mirent dans le sien en espérant ne pas se trouver trop laids. Le problème de cet individu est double: d'une part, il doit faire face à la vérité du miroir et, d'autre part, il lui faut détecter à travers l'image qu'on lui renvoie ce qu'il y a d'imparfait dans le miroir lui-même. Comme, en effet, ce miroir a des préjugés, il juge d'après ce qu'il est, ce qu'il vit dans sa tête et le type de relation qu'il entretient avec son interlocuteur. S'agit-il d'une simple connaissance, d'un ami, d'un faux ami? d'un amour? Quelles sont ses croyances, ses préjugés, ses habitudes de vie, ses valeurs? Ce miroir est-il parfaitement clair ou un peu flou? rationnel ou émotif? flatteur ou agressif? généreux ou mesquin? franc ou hypocrite?

On doit par conséquent s'observer dans le miroir des autres et, en même temps, juger de la valeur de ce miroir. D'où un problème additionnel: comment être sûr que le jugement qu'on porte sur ce miroir ne soit pas teinté de ses propres préjugés, valeurs, idéologies, habitudes de vie? Et ce miroir cache-t-il l'envie, la jalousie, la haine, ou bien donne-t-il une image tout à fait correcte mais difficile à recevoir?

Voir dans les yeux de l'autre la chaleur de l'amour, la douceur de l'amitié ou la froideur glaciale de l'indifférence

Y a-t-il quelque chose de plus désolant que de rencontrer quelqu'un qui ne nous renvoie que des images négatives? Bien sûr, nous, nous savons qui nous sommes ou, en tout cas, nous sommes persuadés que nous seuls nous connaissons réellement.

Autant nous aimons et nous idéalisons les gens qui nous renvoient une belle image de nous (nos amis, nos amours), autant nous détestons ceux qui nous renvoient une image négative et qui sont souvent en compétition avec nous. Il arrive parfois que l'interlocuteur fasse semblant et qu'on le sente. Il ment avec les mots, avec certains gestes, certaines mimiques, avec des politesses futiles et artificielles, mais ses yeux, eux, ne mentent pas et révèlent la cruelle vérité. Ses yeux, ils disent à son insu: «Je ne crois pas un mot de ce que tu dis...» «Ce que tu dis ne m'intéresse d'aucune façon.» «Tu ne parais pas très bien, serais-tu dépressif?» «Oh! Comme je m'ennuie en ta présence!» «Je t'accuse...» La bouche peut bien mentir; les yeux en sont incapables.

Le pire, c'est quand le miroir devient trop clair, qu'il ne filtre plus rien: on rencontre quelqu'un qui a les mêmes défauts que soi, les mêmes points noirs qu'on essaie de faire disparaître depuis des années et qui s'acharnent à nous faire mal paraître. Ces défauts sont là, projetés devant soi. Cela se passe souvent dans la famille. L'image des deux vieux qui vivent ensemble et se chamaillent sans arrêt nous vient tout de suite à l'esprit. Les deux membres du vieux couple se singent tellement qu'ils s'accusent continuellement des mêmes choses et dans les mêmes mots.

Un jour, on rencontre quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps. «Je ne t'aurais pas reconnu», dit-il. Quelle baffa! Apprendre d'un autre qu'on pose mal, qu'on expose une mauvaise photo de soi.

Il est vrai que peu de personnes nous perçoivent tel que nous sommes vraiment. Tout le monde peut voir ce que nous semblons être, mais peu ont la capacité de percer à jour notre être. Dans une certaine mesure – et c'est dramatique – on est d'autant plus superficiel que le regard que les autres portent sur soi l'est.

Jouer des rôles

Ainsi, à l'aube même de sa jeunesse,
l'homme s'imprègne de phraséologie et de grimaces.
Gombrowicz, *Ferdydurke*

Nous sommes des fourmis. La société nous a confié une ou des tâches à remplir. Politicien, étudiant, journalier, médecin, enseignant, chômeur à l'occasion, parent, bâtisseur, artiste, bénéficiaire. Chacun a un rôle, des rôles bien définis à remplir, chacun doit transporter sa pierre pour construire ou réparer l'édifice social. Nous vivons en colonie, nous appartenons à une grande fourmilière.

Porter un masque

C'est à l'adolescence qu'on choisit habituellement le masque qu'on portera toute sa vie. À la fois élément de protection et de dissimulation, le masque est d'autant plus essentiel que tous les individus qui nous entourent en portent aussi. Devant les autres, toute sa vie, l'individu simule le bonheur et dissimule sa crainte, car il doit leur montrer qu'il est heureux de vivre avec eux, même lorsque ses états d'âme ne se prêtent pas à des effusions de joie. Ce n'est que lorsqu'il se retrouve seul qu'il peut enfin ôter son masque pour laisser respirer un peu son intimité. En société, il doit savoir lire les visages, interpréter les physionomies, décoder le langage des apparences que l'autre dissimule derrière un masque sans émotions ou plein d'effusions, impassible ou souriant, pour y lire l'amour, la peur, l'arrogance, l'angoisse ou le désarroi, en tenant compte du fait que mille émotions distinctes peuvent être traduites et filtrées par le même regard, la même moue désabusée.

On demandait un jour à la comédienne Isabelle Adjani à qui elle voudrait ressembler, si elle pouvait ressembler à quelqu'un d'autre. Ce à quoi elle répondit : «À moi-même..., plus souvent.»

Jouer un rôle, des rôles

Le rôle que l'on est appelé à jouer en société comporte certains risques. Par exemple, l'avocat doit défendre son client, même s'il le sait coupable. Il remplit son rôle d'avocat. De la même façon, le chef d'entreprise doit, s'il veut survivre, se battre contre ses compétiteurs et les écraser, le cas échéant. Et le politicien est contraint par toutes sortes de règles éthiques et stratégiques à mentir tous les jours, s'il veut atteindre ses objectifs non seulement légitimes, mais souvent louables¹.

C'est parce qu'ils utilisent la flatterie, en convainquant leurs commettants qu'ils sont «les meilleurs», que politiciens, enseignants et patrons connaissent le succès. Bref, tous les citoyens jouent des rôles dans la société. Tous portent des masques institutionnels.

Confondre les valeurs

Le rôle que nous devons tenir nous oblige à bien des compromis et on pourrait croire que ce rôle étant rempli, l'individu n'aurait qu'un désir : être soi. Mais nous sommes ce que nous sommes : des joueurs. En plus de remplir notre rôle, nous jouons des rôles. Nous sommes des acteurs de théâtre en perpétuelle représentation et nous simulons des états comme nous manipulons les êtres et les choses, en espérant être conformes à ce que la société attend de nous. C'est en cela que nous sommes superficiels. Superficialité légère, si cela se fait dans la joie de vivre dans sa communauté ; superficialité lourde, si le rôle n'est pas assumé mais toléré parce qu'imposé.

La quantité d'énergie brûlée à soutenir un rôle est considérable. Maintenir une image qu'on essaie par tous les moyens d'imposer exige des efforts si grands qu'il reste bien peu d'énergie pour être soi.

1. Au sujet de ces rôles confiés par la société par rapport à ceux «joués» par l'individu, voir Francesco Alberoni, *La Morale*, Plon, 1993, p. 26 et 27, et Alexandre Lowen, *La Peur de vivre*, ÉPI éditeur, 1983, p. 75 et suivantes.

Tous ces rôles combinés de domination, de séduction ou de victimisation ont tendance à amener l'individu à confondre les valeurs. Plus on joue de rôles, plus on risque de se prendre à son propre jeu et de ne plus s'assumer, de ne plus faire face à ses responsabilités. Les soldats, dans toutes les guerres, en font la preuve tous les jours ; non seulement les soldats, mais aussi toute la hiérarchie de l'armée : ils tuent, massacrent, torturent des innocents, parce que leur chef leur a commandé de le faire. Ils jouent leur rôle à la perfection. Il en est ainsi des terroristes, des disciples de certaines sectes, des membres de quelques religions ou des adeptes des grandes idéologies.

Existe-t-il une solution à ce problème ? En tout cas, si on doit jouer un ou des rôles dans la société, on doit le faire les yeux ouverts et être suffisamment sage pour reconnaître dans sa tête qu'à tel moment on ment, qu'à tel autre on fait le mal. Il faut être capable d'analyser ses comportements, d'objectiver sa conduite pour faire en sorte que ses rôles soient assumés, coordonnés et unifiés. On doit surtout éviter de transposer son rôle institutionnel dans sa vie privée.

Jouer le rôle de père idéal ou de mère victime

Il suffit de jeter un coup d'œil autour de nous pour voir comment nos proches, les meilleurs comme les pires, jouent des rôles.

Voici un jeune père divorcé. Aujourd'hui comme à chaque mois, il se retrouve au restaurant avec sa petite fille. Celle-ci s'ennuie à mourir dans ce restaurant haut de gamme où il n'y a que des adultes. Mais elle est tellement contente de revoir son papa qu'elle fait tout son possible pour lui être agréable. Quant à papa, il est si fier de sa fille, si fier de la sortir et de l'exhiber en public. Qu'elle est belle, la petite et comme il l'aime ! Aujourd'hui il va la gâter, bien ostensiblement. Une fois par mois... Il la couve d'attentions, lui fait choisir les meilleurs plats, l'oblige à boire une coupe de vin, juste un petit peu, comme les grands.

Demeurée seule à la maison, son ex-femme songe à l'égoïsme de l'homme et au beau rôle qu'il se donne afin de toujours paraître bon

et généreux alors que c'est elle qui sacrifie sa vie pour la petite. Tandis que lui joue au bon père, elle joue à la victime.

Jouer des quantités de rôles, jouer, jouer...

On joue au père généreux, à la bonne mère de famille qui donne sa vie misérable pour ses enfants. On joue à la vamp, au séducteur. On joue au juge: «Venez me voir, je suis un sage, et je suis de bon conseil.» On joue au roi: voyez marcher nos chefs d'État ou de grandes entreprises. Comme ils ont le corps droit, la tête haute, le regard hautain et condescendant!

* * *

On joue au pauvre et on se plaint, espérant attirer ainsi la sympathie des riches et leurs sous. On joue au riche en s'endettant pour paraître puissant, pour montrer à son voisin qu'on a mieux réussi que lui et parce qu'on a oublié que le gazon est toujours plus vert dans le champ du voisin.

On joue à l'intellectuel en achetant des livres qu'on ne lira jamais et qu'on traîne à la plage ou au café, question de bien paraître. On joue à avoir beaucoup de cheveux en se vissant une casquette sur la tête ou en se laissant pousser une longue barbe. On joue au petit génie de la classe et on passe ses nuits à travailler désespérément pour arriver le premier. On joue au bénévole pour tromper son ennui.

On joue au doux, on joue au dur. On jouait à l'homme rose, on joue à l'androgyné. Elle joue à la poupée, il joue au macho.

On joue parfois au clown, inconsciemment. Et le rire du clown résonne sinistrement.

Jouer le rôle de snob

Le vrai snob est celui qui craint d'avouer qu'il s'ennuie
quand il s'ennuie et qu'il s'amuse quand il s'amuse.

Paul Valéry

La modestie va bien aux grands hommes, c'est n'être rien et
d'être quand même modeste qui est difficile.

Jules Renard

Comme nous sommes tous superficiels, nous sommes tous snobs. Nous sommes toutefois convaincus de l'être moins que les autres. Si nous croyons ne pas l'être du tout, nous faisons face à un problème de superficialité lourde.

Le *Petit Larousse* définit le snobisme comme une «Admiration pour tout ce qui est en vogue dans les milieux tenus pour distingués.» Le mot serait une contraction de *sine obolo* (sans le sou) ou de *sine nobilitate* (sans noblesse). Pour une définition mieux adaptée, il suffit d'observer nos propres comportements vis-à-vis des gens que nous considérons inférieurs. C'est cela, le snobisme. C'est aussi l'expression caricaturale de son besoin de paraître plus que d'être.

Nous ne voyons pas notre propre snobisme, car nous ne nous voyons pas agir. Nous croyons que toutes nos feintes pour paraître donnent une certaine image de nous, alors que c'en est une toute autre que nous projetons. Nous trouverons toujours quelqu'un de plus pauvre ou de plus petit que nous, d'un autre âge, d'un autre sexe ou d'une autre race, qui deviendra l'objet de notre snobisme.

Nous voyons parfois du snobisme où il n'y en a pas

Non seulement sommes-nous snobs, mais nos complexes d'infériorité nous font voir du mépris dans les yeux des autres quand il n'y en a peut-être pas. Tous ceux qui sont hiérarchiquement plus

hauts que nous nous inspirent un respect ou une envie qui teinte notre vision des choses et notre jugement. Souvent, nous jugeons snobs les gens que nous admirons le plus ou qui nous en imposent : le patient trouve son médecin snob ; l'élève, son professeur ; le journaliste, le professionnel ; l'homme d'affaires, l'artiste ; le serveur, son client ; le travailleur, son patron.

Il arrive aussi que, croisant une personne connue qui ne nous salue pas, l'on croie qu'elle est hautaine, alors que c'est sa grande timidité qui la fait agir ainsi. Peut-être est-elle myope comme une taupe !

Quand on entre en contact avec ces gens qui nous impressionnent particulièrement, par exemple un ministre, un chef d'entreprise ou un grand créateur, on est souvent surpris de constater que cette personne est simple et charmante. On s'empresse de raconter sa rencontre à ses amis, car on a l'impression d'avoir été en communion parfaite avec cette personne qu'on tient pour supérieure. Beaucoup parlent pendant des années d'une main célèbre qu'ils ont serrée. Avec le temps, ils s'imaginent qu'ils ont eu une discussion passionnante avec cette personne, même qu'ils ont été de grands amis. Ils essaient, instinctivement, de se hisser à un niveau supérieur, en s'agrippant à quelqu'un de cette classe¹.

Le snobisme : un besoin exacerbé de paraître

Le snobisme est présent partout. Il nous poursuit, nous joue des tours. Si nous souffrons parfois de certains complexes d'infériorité, il arrive aussi que nous nous sentions supérieurs. Si nous examinons nos comportements et nos paroles, nous serions surpris de constater que nous agissons en snob plusieurs fois par jour, ne serait-ce que par les attitudes que nous adoptons vis-à-vis de nos concitoyens. Cela est particulièrement vrai au travail, où la hiérarchisation maintient les chefs en place. Il y a les dominants et il y a les dominés. Si vous voulez être bien considéré, dans plusieurs milieux, vous devez avoir l'air dominant. C'est la loi pour obtenir les gratifications du pouvoir et de l'argent. Vous devez jouer un rôle : paraître fort.

1. À ce sujet, voir Pierre Daninos, *Snobissimo*, C.L.F., Hachette, 1964, p. 87.

Cela explique pourquoi il arrive que certains battants se conduisent comme des chimpanzés : ils se gonflent la poitrine, soufflent majestueusement et jettent paresseusement un regard pontifical autour d'eux, comme si la terre entière avait les yeux fixés sur eux.

Le snobisme est une manifestation exacerbée du besoin de paraître. Ce serait le désir plus ou moins conscient de vouloir sortir de son milieu. Quand on a connu une enfance modeste ou pauvre et qu'on est parvenu, à force d'études ou de travail, à gravir des échelons sociaux, à sortir de son milieu, on est tenté de le renier. C'est ainsi que de nouveaux citadins lèvent le nez sur la campagne, que des professionnels ou des intellectuels regardent de haut les cols bleus, et que de nouveaux riches ne visitent leur ancien milieu que pour bien exhiber leur nouveau statut social.

Ceux qui quittent leur milieu par dépit changent d'environnement sans pour autant changer de nature. Voilà pourquoi ils n'arrivent pas à s'y intégrer parfaitement. Ils n'ont ni le schéma intellectuel ni le niveau culturel de leur nouveau milieu.

Quelques exemples de snobisme chez l'individu

Tel homme est né et a vécu son enfance dans un milieu culturellement pauvre où l'on parlait avec un accent régional très marqué. Même s'il a fait de longues études – il enseigne à l'université – et qu'il parle une langue châtiée, il n'a jamais réussi à se débarrasser tout à fait de cet accent qui le démasque trop souvent. Au-dessus de la porte de son bureau, on peut lire, bien en vue : « Bien parler, c'est se respecter. » Il tolère de moins en moins d'erreurs de langage. Il s'indigne facilement. Pour bien des étudiants, il est snob.

Le soir, à la maison, le père examine le devoir de son fils. Comme il n'est pas très instruit et qu'il a de plus en plus de difficulté à comprendre les travaux scolaires de son enfant, il cherche à détecter quelque faute d'orthographe, car pour lui, écrire se résume à l'application de règles orthographiques. En mettant le doigt sur *la faute*, il a l'impression de reprendre un peu de son autorité intellectuelle perdue. « Oh ! Qu'est-ce que je vois là ? Incroyable ! On ne leur montre plus à écrire, ces pauvres enfants... Encore une génération sacrifiée ! Dans notre temps... »

Les nouveaux instruits se comportent souvent comme s'ils l'avaient toujours été. Ils s'indignent devant l'ignorance, truffent leur langage de mots recherchés et s'entourent de livres, de journaux et de disques «intellectuels». Et ils ne regardent jamais la télévision, disent-ils. Même si on a relégué le téléviseur au fond de la maison, on conserve encore une pièce décorée d'un meuble qu'on appelle pompeusement «bibliothèque» et qui contient une chaîne stéréo, un téléviseur, beaucoup de bibelots et quelques vieux livres achetés en solde au marché aux puces. On achète un livre ou deux par année pour les mettre bien en vue sur la table du salon et on se procure le *Times* ou *L'Express* chaque fois qu'on invite quelqu'un à la maison.

Le nouveau riche fait souvent, lui également, preuve de snobisme. Il sent le besoin d'en mettre plein la vue. La façon qu'il a trouvée pour être enfin reconnu dans la société, c'est de dépenser de l'argent, bien ostensiblement, d'en dépenser beaucoup. Il est contraint, jour après jour, de faire la preuve de sa richesse et de consommer toujours plus. Toujours plus que l'autre.

Jouer à l'aristocrate, au petit bourgeois

Le snobisme étant un fait de culture, il diffère d'un continent à l'autre. On peut dire, par exemple, qu'en Amérique, le snobisme a peu à voir avec le snobisme européen. À cause de leur jeunesse, les États américains et canadiens n'ont pas vraiment connu la noblesse ou l'aristocratie. C'étaient à l'origine des sociétés structurées sur le mode égalitaire. Sauf sur le plan financier, tous les citoyens sont égaux devant la loi, du moins officiellement et légalement, et personne ne peut invoquer son statut privilégié ou sa lignée pour en imposer aux autres.

Dès lors, les riches américains sont souvent incapables, comme ceux de chez nous, de supporter le poids de leur nouveau pouvoir. Ils achètent des quantités d'objets de fort mauvais goût. Elvis Presley n'a jamais été capable de manger autre chose que du *fast-food* et nombre de châteaux français importés aux États-Unis sont des chefs-d'œuvre d'architecture vides. Leurs propriétaires n'arrivent pas à habiter ces merveilles et les laissent aux bons soins de leurs serviteurs. Eux habitent une maison moins somptueuse d'un ou deux millions de dollars en bas de la montagne, donnant sur le golf...

Le golf! Voilà un sport dont les origines remontent à l'aristocratie la plus pure et qui, par ses multiples règles d'éthique, exige du joueur une conduite irréprochable où l'honneur et la déférence jouent un rôle central. C'est ainsi que monsieur tout le monde doit en tout temps se comporter en gentleman sur le terrain, ce qui n'est pas toujours facile quand, par exemple, il frappe deux coups de suite hors limite ou qu'il prend trois coups pour sortir d'une fosse de sable. Alors son port aristocratique l'abandonne, il redevient tout à fait lui-même et utilise les mots pour le dire...

Les institutions scolaires fournissent certains exemples de snobisme pur. Les étudiants des écoles privées ne se comportent pas, de façon générale, comme ceux des écoles publiques: on s'habille mieux, on parle mieux, on administre mieux, on étudie mieux et, surtout, on se comporte mieux. Tout cela sans prétention aucune.

Le snobisme marque la carte des villes et des villages. On demeure en haut ou en bas de la ville. Au centre ou en banlieue. À l'est ou à l'ouest. On habite tel ou tel quartier. Et si un jour il arrive que l'un parte du bas et «monte en haut», c'est qu'il est *arrivé*. Et alors les envieux l'appellent «l'arriviste».

Des exemples de snobisme de société

Tous les pays du monde se prennent pour le centre du monde. La raison en est peut-être que, comme l'individu, un pays ne prend pas suffisamment le temps de se regarder dans le miroir des yeux des autres pays du monde. Il y apprendrait sans doute une foule de choses qu'il se refuse à voir. Peut-être verrait-il qu'il est grand, superficiel et puritain; ou raffiné et vaniteux; ou génial et grossier; ou paradisiaque et sauvage; ou confortable, sécurisant mais si ennuyant. Peut-être le miroir de la communauté internationale ne lui renverrait-il aucune image.

Les pays sont comme les individus: les plus grands, les dominants sont hautains, arrogants tandis que les plus faibles sont susceptibles et frileux. On l'a bien vu quand G.W. Bush a préféré, après son élection de 2000, effectuer sa première visite officielle au Mexique plutôt qu'au Canada, comme le voulait la tradition. Ce fut un concert de lamentations au pays de la souris.

Lorsque notre premier ministre s'en va recevoir la Légion d'honneur à Paris, on y accorde une importance exagérée, ignorant que ce même jour, le président de la République française a aggravé son arthrite à force d'accrocher des médailles au cou allongé de cinq ou dix chefs d'État de la francophonie... Le premier ministre se rend-il aux États-Unis pour «mettre les pendules à l'heure» au sujet du bois d'œuvre? Le voyage «historique» fait les manchettes de tous les médias canadiens pendant deux jours. À tous les bulletins de nouvelles, nous voyons notre héros en train de faire la leçon aux Américains. Nous sommes fiers de notre chef: il a osé parler au Géant. Ce que nous ignorons, c'est que pas un mot de ces beaux discours ne sera entendu ou lu aux États-Unis. Ce sont nos journalistes, qui accompagnent à grands frais notre grand comédien, qui nous envoient ces beaux reportages.

Le premier ministre revient au pays avec ses journalistes et tout le monde est content. On a donné un bon spectacle dans un décor exotique et la population n'y a vu que du feu. Quant aux Américains, ils ignorent tout à fait que ce 22 mai, les premiers ministres du Gabon, de la Mauritanie, de la Thaïlande, de Madagascar, du Canada, du Vatican, du Liechtenstein et bien d'autres ont défilé à la Maison Blanche.

Les vendeurs flattent l'ego du consommateur

Dans les magasins, les vendeurs, qui s'appellent maintenant des conseillers, nous reçoivent dans leur boutique et nous arrachent littéralement des mains un vêtement que nous venons de prendre, en nous disant, avec un trémolo dans la voix: «Non, Madame, cela n'est pas pour vous. Vous avez trop de classe pour porter «ça»! Nous avons quelque chose de bien mieux... et pas beaucoup plus cher.» «Ah! Monsieur, on voit tout de suite que vous n'êtes pas du monde ordinaire... Avec ce que je vais vous montrer, vous n'aurez pas l'air de tout le monde... Vous appartenez au monde des battants, ça se voit tout de suite.»

Comment peut-on écouter de telles flatteries sans sourire? On joue avec notre côté vaniteux, snob et nous sommes si peu habitués à être reconnus, flattés de la sorte que nous voulons faire durer le plaisir. Alors nous courons consommer.

N'est pas snob qui veut... Il faut un port du menton...

Il y a des milieux plus riches en snobisme que d'autres et tout le monde n'a pas la classe nécessaire. N'est pas snob qui veut ; cela exige un port du menton particulier, un charmant petit pincement des lèvres, un rire si distingué qu'il ne s'échappe jamais vraiment. Vous ouvrez la bouche en prenant bien soin de recouvrir vos dents de vos lèvres – il ne faut pas qu'on voie vos dents, ça ne fait pas distingué – et là vous faites : « Hon ! Hon ! Hon ! » Pas plus de trois. Ensuite, vous refermez soigneusement la bouche. Vous pouvez aussi sourire : c'est plus facile et plus correct. Paraît-il que Jésus n'a jamais ri. La Vierge non plus.

C'est le monde culturel qui fournit les plus beaux spécimens d'affectation. Certains analystes ou critiques d'art sont tout simplement crevants, même ceux qui couvrent la télévision ou le cinéma, des arts soi-disant mineurs. Quant aux spécialistes de l'opéra, de la musique classique, de l'architecture médiévale...

À la télévision, il ne se passe pas une semaine sans qu'une vedette ne se plaigne amèrement de son sort. Elle ne comprend pas que son émission soit menacée de disparaître. Alors elle se rend à une chaîne concurrente dénoncer ses méchants patrons. Les plus drôles sont les humoristes : aussitôt qu'ils ont fait un ou deux millions de dollars avec leurs pitreries, ils renient le personnage clownesque qui les a enrichis et exigent que le public les prenne désormais au sérieux.

Le snobisme littéraire

C'est dans le domaine du livre et de la littérature qu'on trouve les exemples de snobisme les plus savoureux. Combien d'écrivains ou d'apprentis écrivains affirment sans rire qu'ils méprisent les grands tirages. Certains écrivains refusent de faire quelque concession que ce soit sous prétexte qu'ils sont authentiques. S'ils ne sont pas publiés, disent-ils, c'est qu'on ne les comprend pas. Combien d'entre eux écoutent les conseils de leurs amis avec le sourire condescendant de celui qui sait. Comme il est difficile de rester modeste quand ses manuscrits sont refusés !

Beaucoup de lecteurs, eux aussi, sont snobs. Certains, à les entendre, ont tout lu, tout vu, mais refusent, sous toutes sortes de prétextes, de parler d'une œuvre en particulier. Certains s'imaginent avoir lu un livre quand ils en connaissent le titre, avoir lu une œuvre entière quand ils connaissent le nom de l'auteur. Qui n'a pas lu Victor Hugo? Ou visionné un film inspiré de l'un de ses romans? Ou assisté à un spectacle inspiré par le scénario du film inspiré par le roman? Ou vu un dessin animé inspiré par... «*Les trois Mousquetaires*? Bien sûr que je connais... Victor Hugo! C'est pas son meilleur, mais c'est pas mal.»

Chez les snobs, il est de bon ton de lever le nez sur certains auteurs, surtout s'ils sont très goûtés des jeunes. On parle alors avec mépris de paralittérature. De la même façon, on méprise la bande dessinée ou le dessin animé et on rejette péremptoirement tout film qui a le double défaut d'être américain et de plaire aux jeunes.

Évidemment, si on ose parler des auteurs contemporains, on ne parle que des Grands, de ceux qui sont sûrs et dont on a lu un bon résumé dans un journal ou une revue, ou mieux, parce qu'on a vu ces auteurs à la télévision et qu'ils ont parlé de leur enfance malheureuse ou de leurs aventures avec leurs maîtresses. Le plus important, dans ces milieux pseudo-intellectuels, ce n'est pas de vivre les joies de la culture et de la partager, mais c'est de l'étaler, de la montrer, d'en ingurgiter la plus grande quantité possible. Il ne faut pas se faire prendre à ne pas avoir lu le dernier roman à la mode, à ne pas avoir assisté à la première de telle pièce de théâtre ou à ne pas avoir visité telle exposition. Le snob doit être à la hauteur. Mais il arrive parfois que sa grande enseigne annonce un tout petit magasin...

La superficialité et la société

Étudier la superficialité de l'être humain, c'est étudier la permanence. L'homme, en effet, a toujours voulu protéger son apparence. Il s'est toujours comporté de façon plus ou moins lourde ou légère par rapport à son degré d'angoisse ou de joie de vivre. Il se comporte de telle ou telle façon, il exprime son monde intérieur, s'exprime, cherchant à impressionner les autres. Ce faisant, il imprime une image de lui qui n'est pas tout à fait lui mais qui est lui quand même.

Un long fleuve tranquille...

Une étude diachronique de sa superficialité montrerait sans doute que, fondamentalement, son rapport profondeur/superficialité n'a guère changé au cours des âges, sauf en quelques rares périodes d'euphorie collective entre deux guerres, par exemple, quand dans un grand soupir de soulagement, les survivants ne veulent plus penser qu'à la joie d'avoir survécu à la catastrophe. Les hommes ont toujours plus ou moins craint leurs semblables, joué des rôles, porté des masques, fait semblant. Il y a eu de tout temps des vaniteux et des snobs.

Soudain, une grande vague déferlante

Jusqu'à tout récemment, la profondeur occupait plus de place chez l'individu qu'elle ne le fait actuellement. Elle était une valeur incontournable que personne n'aurait osé remettre en cause. C'est l'explosion de cette vague de superficialité qu'il ne peut contrôler, provenant de la société rapprochée mais aussi planétaire, qui est en train de changer pour lui la façon de percevoir le monde et de s'y mouvoir. Il doit s'adapter à un nouvel environnement.

Il ne vit plus dans la lenteur, mais dans la fébrilité du moment. Le travail est devenu technique et exigeant. L'essor des technologies et des communications transforment ses rapports à l'autre, les distractions se multiplient : tout concorde à changer profondément l'être humain qui sera dans le futur plus superficiel que profond, parce que la société dans laquelle il vit est mue par des forces de moins en moins nobles, éthiques, religieuses et morales et qu'elle oblige l'individu à accélérer la cadence, à vivre des aventures éphémères et à se transformer en un consommateur docile. Une société vendeuse de pragmatisme, orientée vers l'action et les résultats à court terme, et qui promet à l'individu qui accepte de jouer son jeu l'accession à ses rêves les plus fous.

S'adapter à une société nouvelle ou se noyer

L'individu appartient donc à une société nouvelle qui, tout en lui faisant miroiter l'illusion d'être autonome dans un monde où, dit-elle, l'individualisme est roi, l'entoure, le maternelle et le gouverne dans la direction de l'acquisition des biens matériels, de la Fête perpétuelle et de ses plaisirs. Alors qu'il se croit autonome et branché, le consommateur des années 2000 se conforme plus ou moins consciemment avec joie ou dans le dégoût, aux diktats du consumérisme capitaliste.

Cette société a une telle emprise sur la personne que sa profondeur est aujourd'hui menacée – son esprit critique et son pouvoir de réflexion au premier chef – par la vague de folie et de plaisirs qui s'abat sur lui et en fait un jouet parmi tant d'autres. L'homme «superficialisé» par son environnement s'appartient de moins en moins. Pour les uns, il participe de ce fait au bonheur de vivre dans le confort et la richesse, pour d'autres, il appartient désormais à un monde de brutalité et de pollution.

Pour comprendre les agissements de plus en plus superficiels de l'individu, il est primordial de réfléchir sur les transformations profondes de la société, car il vit dans une fourmilière et ne peut pas, de toute façon, vivre en vase clos. Or le monde a changé. Le terrien est en mutation rapide, car il cherche à comprendre et à rattraper un environnement qu'il a de la peine à décoder.

Illustrations

Ainsi, le monde du travail, de plus en plus nerveux, dirigé par la rentabilité à tout prix, conditionne le travailleur jusque dans sa vie privée. Les parents et les enseignants éduquent leurs enfants en fonction des nouveaux besoins d'une industrie dont la première préoccupation est la rentabilité et l'économie est devenue la valeur suprême supportée par le dieu dollar américain.

Instruit, diverti et agressé par l'omniprésence de la télévision dans son quotidien, bombardé de propagande, d'information et de désinformation, se rendant compte soudain que l'État, sur lequel il comptait tant, l'État Providence, est en train de se vider de son contenu pour être remplacé par les recettes de l'économie de marché, l'homme du XXI^e siècle réfléchit de moins en moins quand il ne refuse pas toute réflexion, pour plonger avec plus ou moins de bonheur dans l'action enivrante d'une nouvelle quête du Graal.

Comment pourrait-il en être autrement quand on songe qu'on lui promet le paradis sur terre, qu'un feu d'artifice de richesses éclate tout autour de lui et que, branché sur son téléviseur cinq heures par jour, il se fait répéter des milliers de fois par semaine que lui aussi pourra éventuellement goûter aux fruits défendus. Le paradis, dans les grandes religions, ne réfère-t-il pas au confort, à la beauté, au plaisir sensuel, à la possession de l'or et des vierges? Qu'était donc le paradis terrestre? Certains affirment que l'enfer que nous traversons actuellement nous mènera peut-être au paradis de la même façon que le chaos conduit souvent à l'unité.

En tout cas, le vocabulaire des vertus et des vices en prend pour son rhume depuis que sont apparus dans le paysage serein d'un Québec ensommeillé, les mots nouveaux, recouvrant de nouvelles idées, de *loser*, de *has been* ou de *battant*. «C'est quoi, madame, la modestie?», dit à l'éducatrice l'enfant nouveau.

Le travail fébrile

Le monde du travail est souvent un monde superficiel, puisqu'il repose essentiellement sur l'accumulation de biens, sur la quantité d'objets et de services produits. Parce que nos responsabilités nous l'imposent, nous passons notre temps à courir, et nos occupations remplissent tellement nos journées et nous distraient tant que nous vieillissons sans prendre le temps de vivre.

Une valorisation excessive du travail s'accompagne d'une dévalorisation croissante du travailleur

À mesure que, dans les années 1990, l'économie se mondialisait, les travailleurs constataient, avec consternation, qu'ils n'étaient pas aussi essentiels que par le passé et que, s'ils ne multipliaient pas les concessions, l'entreprise pouvait très bien se passer d'eux et aller faire affaires ailleurs, en particulier dans les pays du Sud ou en Asie où la main-d'œuvre est bon marché. Ils ont appris qu'ailleurs, par exemple au Japon, les travailleurs donnaient pour ainsi dire leur vie à leur employeur. Le nombre incalculable de faillites ont provoqué des congédiements en masse, contribuant à affaiblir les syndicats. Depuis, le travailleur vit dans l'insécurité et doit accroître les efforts pour devenir plus productif.

On a vu depuis que le modèle japonais avait ses limites et que le travail devait tendre à s'intégrer à la vie globale de l'individu, ne constituer qu'une partie de ses occupations et ne pas en devenir l'ultime objet, son unique raison d'être. Le travailleur sent de plus en plus le besoin de réserver une plus grande partie de son temps et de ses énergies pour son être, c'est-à-dire pour l'amour, l'amitié, les relations sociales, la culture, la joie de faire des choses gratuitement, seulement pour le plaisir de les faire, comme bricoler, danser, flâner dans les bois, aller à la mer ou se rendre voir un bon film.

Or, on vit actuellement une période de valorisation excessive du travail et d'une dévalorisation croissante du travailleur.

Dans un monde si effervescent, centré sur la seule consommation, un monde dominé par la compétition, on demande au travailleur d'être dynamique, efficace et de consacrer la plus grande et la meilleure partie de sa vie à faire semblant. À l'école, on dresse l'enfant pour qu'il devienne la copie conforme de ce travailleur frénétique fabriqué de toutes pièces pour l'entreprise, pour qu'il devienne un citoyen correct et superficiel.

Des travailleurs se transforment en maquereaux frétilants

Le maquereau est un homme qui s'occupe de prostituées et qui les occupe. Mais c'est aussi un poisson. Quand on se promène le long de la mer, au milieu de l'été, on voit soudain l'eau se mettre à bouillonner : c'est un banc de maquereaux qui s'approche du quai où de patients pêcheurs attendent ce don du ciel depuis quelques jours. L'eau bouillonne parce que les maquereaux nagent en surface. On dit que ce poisson meurt s'il cesse de nager et de frétiler ainsi. Est-ce une légende ? En tout cas, l'image est saisissante et nous plonge littéralement dans la profondeur aquatique de la superficialité.

Cette image nous fait penser à des maquereaux de notre entourage. Nous en avons tous. De la deuxième catégorie, cela s'entend. Ce sont des travailleurs hyperactifs qui semblent poussés par une frénésie incontrôlable et qui déplacent de l'air plus qu'ils n'agissent vraiment. Beaucoup d'entre eux, entraînés par la propagande de l'efficacité, simulent cette hyperactivité, en bousculant leurs collègues de travail, au nom de la sempiternelle productivité. On en arrive à confondre la pose d'une puce dans un ordinateur avec celle d'un soluté.

Ces maquereaux et ces maquerelles sont toujours très pressés. Même s'ils travaillent à temps partiel, quelques heures par semaine, ils ont des agendas de premier ministre : « Oui, peut-être que je pourrais prendre dix minutes pour un café..., mais vois-tu ? J'ai pas tellement de temps. Non, j'y pense, j'ai un rendez-vous à quinze heures... On se rappelle, hein ? ». Ils sont toujours attendus, ils vous assomment d'histoires abracadabrantes, courent au lieu de marcher,

se collent à l'oreille un téléphone cellulaire, consultent nerveusement leur montre, manifestent leur impatience chaque fois que le monde refuse d'être à leurs pieds, trépignent chez le dentiste, à la quincaillerie, chez la coiffeuse, à la boulangerie, à l'épicerie. Les maquereaux klaxonnent sans arrêt et ils ne regardent jamais personne à moins d'y être obligés, car ils sont des acteurs permanents qui se donnent en spectacle. «Regardez-moi, crie le maquereau en frétilant, je suis là! Je suis vivant!»

Ils vous retiennent au téléphone, vous racontent les mille et une aventures qu'ils ont vécues au cours de la journée et quand, enfin essoufflés, ils vous demandent: «Et toi, qu'as-tu fait aujourd'hui?», vous avez le temps de dire trois mots qu'ils vous coupent la parole et raccrochent en catastrophe.

Devant vous les maquereaux ont l'œil brillant, ils sont frémisants et frénétiques jusqu'à ce que vous preniez la parole. Alors leurs yeux se vident de toute expression comme ceux d'un maquereau mort depuis trois jours: ils ne sont plus là, à moins que, fin psychologue, vous parliez d'eux. Alors ils reprennent vie...

Les affairistes perdent la tête

Le fait d'être hyperactifs, de multiplier les actions, les fêtes, les plaisirs stimulés par l'alcool et les drogues, les tous extrêmes est bien souvent un symptôme d'ennui. Comme on est de plus en plus dépendant de tout cela, on exige sans cesse des nouveautés et on ne s'accroche à aucune d'elles parce qu'une autre apparaît aussitôt qui, par ses promesses de bonheur jamais satisfaites, retient l'attention pour un instant et efface la précédente.

Les sens deviennent fatigués, saturés, sclérosés, durcis: on goûte l'apéro au lieu du repas, on vit de désirs au lieu de plaisirs, d'éclairage cru au lieu de l'ombre du mystère. Si on dit si souvent qu'on s'amuse, c'est qu'on ne s'amuse plus du tout. Mais on continue à courir.

Roland Jaccard, citant Freud, rapporte le passage de *Roland furieux* (*Orlando Furioso*), de l'Arioste «où l'on voit un géant, qui

vient d'avoir la tête coupée au milieu de la bataille, continuer à se battre, trop occupé pour se rendre compte de ce qui lui arrive¹».

C'est la peur qui pousse à agir ainsi

Pour les maquereaux, faire, c'est le bonheur. Plus on fait de choses, n'importe quoi, plus on existe. Déplacer de l'air, c'est leur mission. Ils nous font danser, nous étourdissent. Pour eux, le bonheur est une affaire de quantité. Ils frétilent à la surface des choses et des gens, parce que leur instinct leur dit que s'ils cessent de nager, ne serait-ce qu'un instant, ils risquent de mourir. «Je suis toujours étonné, dit Claude Paquette, de constater les énergies dépensées par certaines personnes pour jouer au caméléon» et ailleurs: «À discuter de cette situation avec des centaines de personnes depuis quelques années, j'en viens presque à la conclusion que l'agitation est une stratégie pour éviter d'avoir le temps de regarder les vrais problèmes en face².»

Certaines personnes ont trois résidences, quatre voitures, leur avion privé, bien des amours et passent d'un objet à l'autre dans le plus terrible ennui. Ils ont un problème de quantité. La qualité de vie ne suit pas. La quantité vient de l'extérieur, la qualité de l'intérieur, et celle-ci ne s'achète malheureusement pas.

Souvent on fait tout pour éviter de voir la réalité. On esquivé. On redoute la confrontation, on la refuse. Par exemple, lorsqu'une amante essaie de parler à son amant, d'engager un dialogue, il arrive parfois que celui-ci, au lieu de l'écouter, d'être réceptif et de chercher à s'améliorer, la quitte en catastrophe, prétextant un rendez-vous important. Ou bien il se met à rationaliser, à se contorsionner l'esprit pour essayer de se justifier. Pire encore, il lui arrive de décréter que, puisqu'il a agi ainsi, c'est que c'est bien.

On redoute le repos, le calme du silence. Nombre de personnes vivant seules craignent de dormir dans la noirceur et ne peuvent endurer le supplice du silence. Elles refusent de s'écouter: surtout ne pas entendre ce cœur qui bat, il pourrait s'arrêter. Terrorisées par leur propre monde physique intérieur, elles se maternent avec une veilleuse électrique et un poste de radio ouvert en permanence.

1. Roland Jaccard, *Freud*, P.U.F., 2001, p. 170.

2. Claude Paquette, *L'Effet Caméléon*, p. 167 et p. 266.

* * *

Plus on est fébrile, plus la course qui a débuté si tôt le matin devant son miroir, qui s'est poursuivie par le voyage au travail via la garderie et qui s'est accélérée tout le long du jour dans les dédales des relations plus ou moins harmonieuses et chaotiques, plus cette course est fébrile, plus le temps passe vite et plus malheureusement l'individu court après sa mort sans vivre sa vie, car il ne peut apprécier ce qui n'est qu'instant fugitif et éclair de sensation.

Le maquereau frétille à la surface des gens et des choses et se tue à poursuivre le clinquant et le brillant jusqu'à ce qu'il rencontre le leurre final.

L'éducation pragmatique

Que le gouvernement du Québec sente le besoin de faire de la publicité à la télévision pour inciter les parents à s'occuper de leurs enfants en dit long sur la place qu'occupe l'éducation dans la vie trépidante de ce temps.

C'est déjà un miracle que l'école réussisse à intéresser encore suffisamment les jeunes pour qu'ils la défendent avec passion quand ils la sentent attaquée, par exemple lors d'un arrêt de travail de leurs enseignants. Quand on songe qu'une enseignante a devant elle un enfant roi, qu'elle doit souffrir la comparaison avec l'efficacité de la télévision, d'Internet et de tous les autres gadgets accessibles à l'extérieur de l'école, on se dit qu'il n'y a pas que du dressage à l'école, mais sûrement une bonne dose de profondeur humaine qui transcende les techniques les plus sophistiquées.

Traditionnellement, la tâche de confectionner les programmes d'études était confiée aux philosophes, aux sociologues et aux pédagogues. Ce sont eux qui faisaient le point et qui tentaient de relancer le système, à peu près tous les dix ans, en espérant participer à la création d'une société meilleure. Or la pensée est de moins en moins à la mode : on est pressé, on n'a plus de temps à perdre, il faut rattraper les autres, obéir à Wall Street, au Fonds monétaire international (FMI), à l'Organisation mondiale du commerce (OMC), à la Banque mondiale (BM)... Bref, on a retourné les philosophes chez eux et l'on a fait appel aux spécialistes de la science la moins exacte et la plus en demande depuis vingt ans : l'économie. Il faut dire que le développement accéléré de la haute technologie et de l'économie en général a créé une grande quantité d'emplois nouveaux pour lesquels il est devenu nécessaire de préparer une main-d'œuvre qualifiée.

La nouvelle école

La nouvelle mode consiste à rendre l'école conforme au marché du travail. Certains pensent même qu'on a assez perdu de temps à étudier des « choses inutiles » comme les arts, la formation de la personne ou la philosophie, et qu'il est temps de passer aux choses sérieuses. En fait, ce sont désormais les grands patrons de l'industrie qui dictent plus ou moins les programmes d'études. Comme on vit une économie de l'offre et de la demande, l'école n'a qu'à s'adapter à l'industrie et à lui fournir les matériaux humains dont elle a besoin pour fonctionner, quitte à sacrifier quelques matières qui n'ont plus la cote.

Il est vrai que l'école continue sa mission de socialisation et de « superficialisation ». Elle met en place les conditions pour que l'enfant puisse se faire des amis et entretenir des relations dans un microcosme relativement complexe et qui est à l'image de la société dans son ensemble. Or, ce faisant, l'étudiant devient vite plus ou moins prisonnier des conventions et des opinions à la mode, des clichés, stéréotypes et préjugés, perdant du même coup son innocence, sa spontanéité qui était l'expression sans écran et sans filtre de sa profondeur première.

Jusqu'à tout récemment, ce dressage à la vie en société, cette « superficialisation », était accompagné par un ensemble de moyens mis à la disposition de l'élève qui lui permettaient de se protéger contre cet enrôlement, en développant un esprit critique fort. Les programmes fournissaient en quelque sorte l'antidote du mal qu'ils inoculaient.

Cela a changé. Même si le développement de l'esprit critique apparaît toujours dans les programmes, il semble que, dans les faits, l'élève soit de moins en moins invité à le faire et que l'accent soit mis maintenant sur la fabrication d'un bon citoyen adapté au marché du travail, un citoyen conforme, qui « pense positivement » plutôt que de l'inviter à remettre en question patron ou travail ou idéologie.

De toute façon, l'élève du secondaire, en transposant à l'école les désirs et les besoins de la société dans son ensemble, n'aime pas particulièrement qu'on l'oblige à réfléchir ou à débattre de grandes

questions idéologiques. Ce qu'il veut, c'est un diplôme et de bonnes notes. Des quantités de bonnes notes. Et il proteste facilement quand on cherche à le faire réfléchir en profondeur sur son action.

L'évolution des conseils étudiants au secondaire

L'évolution qu'ont connue au secondaire les conseils étudiants au cours des trente dernières années fournit un exemple intéressant de la progression de la superficialité dans nos maisons d'enseignement et sans doute aussi dans nos sociétés.

Alors que dans les années 1970, les conseils étudiants s'intéressaient aux règlements de l'école, à la défense des droits de leurs pairs ainsi qu'à la promotion d'idées progressistes, et que les cours se transformaient souvent en débats de fond passionnants, les années 1980 ont vu cet état d'esprit s'estomper graduellement pour faire place à des revendications beaucoup plus superficielles: on se plaignait plutôt des conditions matérielles déficientes, allant des ratés de l'air climatisé à la mauvaise qualité de papier hygiénique. À l'intérieur des cours, quelques individus marginaux identifiés habituellement aux punks et aux skins défendaient assez adroitement encore leurs idées, de gauche pour les uns, de droite pour les autres.

Mais dans les années 1990, les enseignants se sont rendu compte que les modes vestimentaires les plus typées ne supportaient plus aucune trace d'idéologie. On portait de grandes culottes pour attirer l'attention ou pour marquer une certaine marginalité, on crachait par terre pour les mêmes raisons et aujourd'hui, profitant du laisser-faire des parents, on montre son nombril pour obéir docilement aux impératifs de la mode. Quand arrive enfin la fin du mois de mai, les grands de 5^e secondaire n'ont dans la tête que leur «bal des finissants», tandis que les plus jeunes se contentent le plus souvent, à l'occasion de leur fête annuelle de printemps, d'essayer de battre un record Guinness pas trop fatigant, par exemple en réalisant le plus grand costume de bain du monde pour en prendre une photo qui immortalisera leur cuvée.

* * *

Cette évolution est remarquable. On pourrait croire que la description précédente constitue une caricature. Il n'en est rien.

L'élève du secondaire de notre époque doit-il envier ses prédécesseurs? En tout cas, il est différent: plus individualiste, moins contestataire, à moins qu'on touche à ses notes, plus performant, plus pointilleux et plus près des critères d'excellence exigés par l'industrie et ceux qui la représentent. Plus près de lui-même, moins des autres, suivant en cela l'individualisation croissante de la vie en général et l'éloignant de l'idée de partage et de solidarité.

L'évolution du mot « absurde »

Dans ce contexte, il est intéressant d'analyser le glissement de sens du mot *absurde* qui s'est produit chez les étudiants au cours de la même période. Dans les années 1970, quand un jeune parlait d'absurde, il faisait référence à Camus, Sartre, Kafka et les autres. Dans les années 1980, il s'était mis à utiliser ce terme quand il ne comprenait pas très bien de quoi on parlait. Dans la décennie suivante, il l'employait quand le discours manquait de sérieux et qu'il voulait, en somme, excuser son peu de contenu. Et aujourd'hui, absurde, ça veut tout simplement dire comique, un comique, faut-il le dire, qui n'est pas toujours drôle.

Une éducation superficielle lourde

Qu'est-ce qu'une éducation superficielle lourde, sinon une éducation à courte vue, centrée sur les besoins extérieurs de l'enfant plutôt que sur l'épanouissement de son être et de son monde intérieur? Une sage éducation repose sur des valeurs fondamentales, des valeurs globales: c'est celle qui apprend à l'enfant à s'ouvrir au monde, à recevoir l'étranger; c'est celle qui enseigne la générosité, la justice, l'interrogation permanente et la soif de la culture.

Une éducation superficielle repose sur la quantité des notions apprises plutôt que sur l'acquisition d'une méthode de travail, laquelle est du domaine de la qualité. Elle s'appuie sur la forme et non sur le fond: ainsi, quand l'élève consacre la plus grande partie de son temps pour la préparation d'une épreuve orale, à bien se tenir, à ne pas se dandiner, à ne pas mettre les mains dans ses

poches, plutôt que de s'assurer que le discours qu'il va livrer soit de qualité, parce qu'il a peur de perdre la face, il perd de vue l'essentiel, le discours. Ou, quand la direction de l'école, parce qu'elle craint qu'une responsabilisation accrue des jeunes mette en péril son pouvoir, encourage le conseil étudiant à s'occuper de balivernes pour avoir la paix et contrôler l'école à sa guise. Par exemple, on incite les jeunes à organiser des fêtes, à faire des pancartes, des levées de fonds, au lieu de les inviter à s'engager dans l'organisation pédagogique de leur milieu : participer aux décisions concernant les règlements de l'école, leur application, l'évaluation des programmes et du personnel.

Un bel exemple de superficialité lourde, c'est quand on s'extasie devant la présentation impeccable – couleur – d'un travail fait avec *Word* (contenant) et qu'on passe sous silence le vide total des idées (contenu), parce qu'on craint de déplaire à l'élève.

La malbouffe et l'école

L'arrivée en douce de la publicité massive dans les écoles illustre bien le fait que la superficialité prend de plus en plus de place à l'école au détriment de la profondeur d'une éducation plus humaniste. Nombre d'établissements ont accepté des contrats d'exclusivité avec de grandes marques de boissons gazeuses. Ces entreprises paient de gros montants pour s'installer et mettre en place leurs produits plus ou moins nuisibles.

Devant un tollé de protestations au Québec, ces empires de la restauration ont fait un repli stratégique en se retirant des écoles primaires. Mais personne n'est dupe. La machine capitaliste ne s'arrête jamais et son efficacité est redoutable. Verra-t-on bientôt les professeurs se présenter habillés par Gap? Avec un Pepsi à la main? Faire la promotion de Subway? En tout cas, ce n'est pas la malbouffe qui manque. Aussitôt qu'une école secondaire responsable décide de se prendre en main et de servir aux enfants des repas sains et équilibrés, les restaurants de *fast-food* encerclent l'école, comme des hyènes salivant le sel, le sucre et la graisse.

L'économie au cœur de la superficialité

L'économie, la science la plus méprisée il y a vingt ans, a depuis détrôné la politique qui pourtant avait été portée par la démocratie à un très haut niveau d'humanisme. Sous l'influence constante et grandissante des États-Unis, nous assistons maintenant chez nous à un début de retour en force du libéralisme du XIX^e siècle, au libéralisme originel fait d'individualisme et de capitalisme sauvage.

Désormais, l'économie domine la politique

Nous voilà arrivés à une domination totale de l'économie (le pouvoir de l'argent et des gens d'affaires dont la préoccupation est le profit et qui ne se gênent plus pour dire que les affaires et le commerce n'ont rien à voir avec la moralité) sur le politique (le pouvoir de gens démocratiquement élus pour représenter toutes les couches de la société et dont la fonction sociale de répartir la richesse est battue en brèche).

La démocratie, qui était depuis les Grecs le gouvernement du peuple par le peuple, se définit de plus en plus comme le gouvernement du peuple par l'économie et la finance, encadrées par un État faible qui se vide de plus en plus de son contenu.

On assiste donc à un changement de cap de première importance dans la société occidentale, à un glissement plus ou moins rapide selon les convictions politiques de chacun des pays qui la composent. D'un pays centré sur le partage assuré par la social-démocratie, on se dirige vers un pays où le riche de naissance et le pauvre de naissance seront dits sur le même pied et où chacun se battra pour son développement ou sa survie.

D'une société politique forte, englobante, régulatrice de l'économie et de l'ordre dont les fondements reposent sur la philosophie et la morale, on se dirige vers l'éclatement de cet État Providence en une multitude de petites sociétés qui devraient hypothétiquement remplir les mêmes fonctions. Ces nouvelles sociétés seront probablement, en fin de parcours, les villes et les familles (aussi bien dire les clans).

Pour bien comprendre la place centrale que joue l'économie aujourd'hui, il faut voir comment elle se définit par rapport à la superficialité. Si on reconnaît qu'elle est devenue la première valeur, il est important de prendre conscience que cette nouvelle façon de vivre en argent sonnante est, tant dans sa nature que dans son fonctionnement, très superficielle.

L'économie est une affaire de contenants, de quantités, de formes et de détails

On a vu quelles étaient les principales causes du déferlement de la vague de superficialité dans la société. Parmi elles, il y a l'américanisation en général et le développement accéléré de l'économie en particulier. On peut dire que ce développement accompagne la vague comme son ombre, puisque l'économie se définit par l'accent mis sur la quantité, les contenants, les formes et les détails, que ce soit lors de la production des biens, de leur distribution ou de leur consommation.

En économie, plus on s'éloigne de l'extraction de la matière première et plus on met l'accent sur la transformation, plus le contenu est évacué au profit du contenant. Celui-là est relativement univoque : c'est de la bauxite, du fer, de la potasse, du bois, du coton et du poisson. Il n'y a qu'au moment de l'extraction de la matière première que l'accent est mis sur le contenu. Aussitôt qu'on quitte ce champ, que débute par exemple la fabrication de lingots d'aluminium, lesquels seront transformés en pièces quelconques, on entre dans l'ordre des contenants.

Plus on s'éloigne du contenu, plus la matière, concentrée, devient payante. Plus on transforme un contenu, plus se multiplient les transactions, les boîtes et les paquets, plus les quantités et les

contenants s'emballent et produisent la richesse économique. Et ce sont ordinairement les derniers maillons de la chaîne, ceux qui manipulent davantage les quantités qui font les plus grands bénéficiaires.

Mais l'économie pousse encore beaucoup plus loin sa participation à la superficialité quand la spéculation s'en mêle, car alors le contenu devient virtuel et l'enrichissement se fait par le travail sur des contenants purs, des contenants vides qui sont des structures et des chiffres, que ce soit sur le plan de l'immobilier, des monnaies, de l'or ou de la bourse.

L'industrie creuse des trous et les remplit de rebuts

Tout le poids de l'économie capitaliste repose donc sur l'exploitation en surface des ressources naturelles qu'elle transforme en produits artificiels. Celles-là, pas toujours renouvelables, disparaissent pour faire place à des objets qui eux sont jetables. L'économie soustrait et additionne : elle soustrait des contenus à la terre et additionne en fabriquant des quantités de contenants et de formes qui retourneront ensuite remplir les trous laissés par son passage, en les contaminant plus ou moins.

On voit comment l'économie, qui joue un rôle capital dans nos sociétés et qui régit une bonne partie de nos activités quotidiennes, participe grandement à la « superficialisation » de notre époque et à sa pollution.

Le consommateur achète un contenant, une marque

La consommation, elle aussi, participe au jeu des contenants et des quantités. Quand un consommateur s'adresse à l'industrie parce qu'il lui manque quelque chose, il se rend dans une grande surface, une épicerie ou un centre commercial, et choisit le lieu de son négoce en tenant compte de la beauté du magasin, de son enseigne, des espaces de stationnement, et bien entendu des prix, toutes choses reliées au contenant. Le consommateur choisit donc un contenant où il pourra trouver le contenu désiré, par exemple du savon à lessive.

Rendu sur place, il fait son choix entre dix marques de savon, en se basant davantage sur la forme de l'objet, son emballage, ses couleurs et sa disposition sur le présentoir que sur la composition du savon lui-même. Si, au point de départ, le consommateur achète un contenu, dans les faits ce qu'il achète le plus souvent, c'est l'apparence de la chose et son symbole. Il achète un contenant qui a été préparé avec un soin infini pour le séduire, une boîte dont la seule vue lui cause un plaisir et qui le rassure sur son contenu.

L'automobiliste qui se présente à une station d'essence n'agit pas autrement. Toutes les stations étant alimentées par la même raffinerie, c'est un contenant qu'il choisit de visiter pour des raisons qui relèvent de la psychologie des comportements.

Le consommateur achète une marque, une couleur, un leurre et il arrive que ce soit au détriment du contenu et de la qualité du produit. Voilà pourquoi les associations de consommateurs veillent à ce que la composition du vêtement, du véhicule ou de l'aliment soit connue de l'acheteur et dénoncent à l'occasion l'inadéquation entre l'apparence et le produit lui-même.

Des entreprises fusionnent leurs contenants

Qu'importe qu'il soit vide ou plein, c'est le contenant qui fait foi de tout en économie. Les fusions d'entreprises se multiplient comme autant de contenants qui, en s'agglutinant, forment de plus gros contenants encore, permettant de s'attaquer aux structures et de dégraisser l'ensemble, de mettre à pied les travailleurs (qui sont de l'ordre du contenu). Les contenants sont la cible privilégiée, les contenus sont présumés suivre le courant. Et le chef d'entreprise le plus respecté aujourd'hui, celui dont les médias font la promotion et que par conséquent le peuple admire, c'est l'homme fort, celui qui congédie le plus de travailleurs pour que remonte le titre boursier ou qu'augmentent les profits de l'entreprise.

La convergence repose sur la multiplication des contenants

Si on étudiait le phénomène de la convergence, la nouvelle coqueluche de l'économie, on verrait qu'elle participe aux mêmes caractéristiques en les faisant ressortir encore davantage.

La convergence est essentiellement une affaire de fabrication ou d'achat de contenants avec l'espérance ou la conviction que le contenu va suivre : on fabrique de grandes quantités de téléphones portables, d'ordinateurs, de fibres optiques ou de câbles coaxiaux en espérant trouver des acheteurs qui mettront du contenu dedans. Ou bien on achète un contenant concurrent et on en profite pour rationaliser les effectifs, qui sont de l'ordre du contenu : on agrandit le contenant et on coupe sur le contenu pour faire plus de profits. Ou bien on se crée un contenu nouveau, comme a fait Quebecor, un contenu beau, simple et accessible à tous, un groupe de jeunes gens prêts à tout pour paraître, et on diffuse ce contenu unique dans une foule de contenants : télévision, journaux, revues, radio, Internet, pour que le consommateur soit à ce point envahi par ce monde qu'il accroche et achète le produit. Une grande quantité de boîtes très performantes et un seul petit contenu de jolies beautés clonées dans toutes les boîtes à la fois.

La bulle s'enfla si bien qu'elle creva

On ne peut parler d'économie sans songer aux déboires de la bourse en 2003. Allan Greenspan, le président de la Banque centrale des États-Unis, le répétait depuis des mois sans qu'on l'écoute vraiment : la bulle technologique était devenue tellement grosse qu'elle finirait par crever. C'est ce qui s'est produit et qui a causé des ennuis à bien des retraités qui ont dû retourner sur le marché du travail.

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant à ce sujet, c'est de voir que la bulle, un contenant virtuel, était presque vide de tout contenu et que, par conséquent, quand l'économie a des ratés, il se peut que ce soit à ce niveau qu'on doive regarder. Si cela s'avérait juste, cela signifierait que quand le contenu va, l'économie va, et que, par contre, quand elle oublie ou néglige le contenu, il arrive ce

qui est arrivé à Time Warner, Vivendi ou Nortel, qui se sont retrouvés avec des millions de contenants sur les bras et pas d'acheteurs.

Cependant, il n'y eut pas que des échecs. Outre le succès de Quebecor, la convergence a permis à nombre de chanteurs et de chanteuses de donner une nouvelle vie à leurs vieilles chansons en les rééditant sur des CD; le cinéma en a fait autant avec ses films en DVD de sorte qu'un même contenu, répété dans des contenants différents, réussit à aller chercher un public nouveau. Tout cela, favorisé par une industrie intelligente qui s'acharne à rendre obsolètes le plus de contenants possibles, pour obliger le consommateur à jeter ses vieilles choses pour en acheter de nouvelles, plus belles, plus performantes, lui donnant l'illusion de dominer son environnement.

* * *

Quels que soient les aspects de l'économie qu'on considère, ils sont reliés à la superficialité, non seulement dans ce rapport contenant/contenu, mais aussi dans celui, plus évident encore, de quantité/qualité. On vit dans un monde de changements perpétuels, où l'éphémère et l'obsolète priment, où le virtuel des échanges de richesse accompagne les mises à pied des travailleurs au Nord et leur recrutement au Sud et à l'Est.

Le contenu est là, toujours, mais il est caché par un contenant qui est la marque de l'économie. Nous vivons dans une société où la valeur économique fait foi de tout, un monde de plus en plus matérialiste et superficiel.

La télévision légère et racolleuse

Si la télévision constitue une fenêtre incomparable sur le monde et un moyen de divertissement dont on pourrait difficilement se passer, elle prône en même temps des valeurs réductrices parce que mercantiles, en s'appuyant essentiellement sur la vente de la publicité qui n'a d'autre raison d'être que le profit qui, lui, ignore la morale.

La télévision étant un contenant dont le contenu est d'abord et avant tout centré sur la publicité, il s'ensuit que l'information, la fiction et la culture en général deviennent accessoires. C'est donc la publicité qui conditionne les choix éditoriaux et la programmation des réseaux, car elle signifie pour l'entreprise d'énormes rentrées d'argent, tandis que le reste signifie des dépenses abyssales. C'est un médium si puissant qu'il entre dans la tête du téléspectateur ce qu'il veut bien y mettre, que ce soit la couleur de sa prochaine chemise ou sa participation active et soi-disant volontaire à la mondialisation de la pensée américaine.

Une télévision éclatée et de plus en plus américaine

L'éclatement de la télédiffusion en des centaines de réseaux spécialisés permet désormais aux téléspectateurs de dicter leurs besoins, alors que, par le passé, c'étaient les grandes chaînes généralistes qui leur imposaient le contenu. La fragmentation a eu comme résultat l'abandon par celles-ci de grands programmes d'éducation politique et culturelle qui avaient fondé leur vocation première. Il y a de plus en plus de place à la télévision pour les variétés, le sport, la mode, les *actor's studios*, la télé-réalité, les *talk-shows* et de moins en moins d'émissions consacrées à la politique, à la religion, au théâtre, au livre, à la danse, à la musique classique ou à des entrevues qui suscitent de profondes réflexions. Quelques chaînes spécialisées

excluent la publicité, mais elles sont l'exception et ne sont pas nécessairement accessibles à tous.

De plus, la télévision américaine disponible ici déteint de plus en plus sur la nôtre : innombrables comédies, émissions de violence, télé-réalité et films jetables. Le fait de passer quatre ou cinq heures devant son téléviseur chaque jour conditionne sa pensée et sa conduite, surtout si l'on écoute toujours la même chaîne ou le même type d'émissions. Il n'est guère surprenant de voir tant de gens, en particulier des personnes âgées, avoir peur de leurs semblables, quand on prend en compte leur consommation télévisuelle : à force de s'abreuver d'émissions de faits divers violents où braquages, détrossages, viols et meurtres se succèdent sans arrêt, on en vient à confondre fiction et réalité et on craint de sortir.

Un téléspectateur zombie

Les télédiffuseurs ont de plus en plus de difficulté à vendre aux commanditaires comme aux usagers des émissions jugées de qualité sur le plan culturel : un téléthéâtre ne fait pas le poids avec une télé-réalité, les cotes d'écoute le prouvent toutes les semaines. Si vous êtes télédiffuseur et que vous voulez rejoindre le « vrai monde » et lui faire avaler vos couleuvres, évitez de lui présenter les meilleurs films de répertoire sans annonce publicitaire : le zombie intellectuel qui est en train de naître chez nous est incapable de se concentrer plus de trois minutes sur quelque problème que ce soit. Présentez-lui plutôt un film MacDo dont la cote est faible, très coloré et très lumineux, une histoire banale (par exemple des voitures qui explosent ou quelque mélodrame très larmoyant), entrecoupé de plusieurs publicités, car la « pub », comme tout le monde le sait, est devenue un art devant lequel tout bon chrétien doit s'incliner avec le plus grand respect s'il veut mériter le paradis. Et puis, les « pubs » permettent de se dégourdir les jambes ou encore de faire autre chose...

Des émissions d'échanges vides d'idées

Dans des émissions de lignes ouvertes ou dans certains *talk-shows*, si jamais un invité a l'air de vouloir dire quelque chose d'intelligent qui dépasse les quinze secondes, l'animateur se renfrogne, fronce

les sourcils, se racle la gorge, gronde, gesticule et lui coupe la parole, car la vedette n'accepte pas qu'on prenne sa place, d'autant qu'elle voit sans doute l'audiomètre donner des signes d'inquiétude. Dans ces émissions souvent très populaires, le spectaculaire prend toute la place et les idées sont plutôt clairsemées et frileuses. Ce qui plaît, c'est la phrase « pub » courte, claire, simpliste. On hait tout ce qui est remise en question à moins que cela porte sur des pures insignifiances; on rejette tout ce qui est dérangeant, toute tentative de recherche de vérité, et surtout toute pensée un tant soit peu gauchisante qui risquerait de remettre en question la douceuse quiétude de l'indifférence.

On est contre la guerre, la pollution et G.W. Bush; on est pour la paix, le protocole de Kyoto, la protection du territoire, des forêts, des lacs et des rivières. On est contre l'injustice, pour l'honnêteté. S'il survient une discussion passionnée, c'est qu'elle porte sur le choix d'une couleur, d'un parfum ou du meilleur endroit où aller manger une pizza.

Des émissions de qualité quittent les ondes

D'excellentes émissions disparaissent soudain de l'horaire parce que les commanditaires se retirent ou encore pire, faute de combattants: il est tellement plus simple pour un auteur, un politicien ou quiconque de se présenter à une émission de variétés où l'on est sûr d'être promu, encouragé, vénéré parfois, et où la cote d'écoute et la légèreté des questions assurent la visibilité recherchée. Dans ce contexte, même les philosophes sont obligés d'avoir recours aux raccourcis s'ils veulent être invités à participer à un spectacle de plus en plus orienté vers la drôlerie et le cynisme dans une atmosphère plus ou moins saine.

Désormais incapable d'analyse, la refusant parce qu'elle exige un effort incompatible avec sa recherche de petits plaisirs immédiats, le téléspectateur boulimique se fond dans l'anonymat du troupeau. Il suit le troupeau, il bêle avec lui, il se laisse conduire docilement par le maître sans se rendre compte qu'il en est l'esclave soumis, car il est inconscient de sa misère. Pendant que le maître réfléchit et peaufine ses stratégies, l'esclave s'abêtit.

C'est l'éclatement de la pensée en des milliers de slogans publicitaires, fausses informations, désinformations provenant de toutes les directions, mélanges de fiction/réalité qui façonnent la pensée générale du citoyen de demain. Comme il est devenu de mauvais goût d'oser dire quelque chose le moins déviant de la pensée grégaire, bien des gens se recroquevillent sur eux-mêmes et s'ensommeillent.

Une télévision numérique d'une efficacité étourdissante

La télévision en remet. La venue du numérique est une fois encore en train de révolutionner le petit écran. La technique supplante le contenu, étourdit par son efficacité. Voilà le téléspectateur exposé simultanément à deux, trois ou quatre bandes horizontales d'annonces, de nouvelles, de météo, avec dans le coin droit le logo de la chaîne, dans le coin gauche une autre «pub»... Étant donné que le principal problème de la chaîne est de retenir son oie, grâce au numérique, elle peut enfin la gaver. Chose surprenante et qui illustre la capacité de l'homme à s'adapter à des situations nouvelles, le téléspectateur insatiable en redemande.

On assiste à des événements cocasses. Par exemple, il arrive souvent que la star de l'information coupe tout à coup une conférence de presse d'un premier ministre ou d'un président au moment le plus palpitant pour apparaître en gros plan en studio et faire un résumé de ce qui vient d'être dit. Pendant ce temps, vous pouvez continuer à regarder l'objet de votre intérêt dans un mignon petit rectangle mais sans l'entendre et pendant que la star-journaliste-animateur occupe les trois-quarts de l'écran et reste sourd à vos appels, totalement insensible à votre désir d'assister à cette conférence que vous attendiez depuis si longtemps.

L'évolution qu'a connue la couverture journalistique du discours politique est remarquable: alors qu'il y a vingt ans, un politicien pouvait s'en donner à cœur joie et se laisser aller à de grandes envolées théâtrales et de quelques citations latines, aujourd'hui il sait que de l'entrevue qu'il accorde à la presse, il ne restera au bulletin de nouvelles des grands réseaux les plus sérieux qu'environ sept secondes. D'où l'importance pour lui de cultiver l'art des

phrases brèves, accrocheuses, des phrases chocs, presque des « pubs », s'il veut qu'on le sélectionne. Le contenant détermine en grande partie dans ce cas le contenu. Le politicien est ainsi forcé par la machine de l'information de traiter superficiellement les questions les plus profondes.

* * *

En 2004, les réseaux d'information continue ont télédiffusé la comparution tant attendue de Condoleezza Rice devant le comité du Sénat enquêtant sur le déclenchement de la guerre en Irak. Seulement voilà : pendant l'assermentation solennelle qui ouvrait la comparution attendue depuis des semaines, et publicisée *ad nauseam*, les commentateurs et analystes, qui n'arrivaient pas à laisser leur place à la conseillère du président, n'en finissaient plus de répéter comme c'était important, cette comparution. Et tout au long de celle-ci, M^{me} Rice n'eut droit qu'à un quart de l'écran pendant que deux bandes d'information défilaient en haut de l'écran, deux en bas, dans deux sens différents, les logos de la SRC et de RDI, celui de l'émission en cours, et que la plus grande partie de l'écran était occupée par le défilement en boucle d'un combattant en Irak avec un lance-roquettes qui était filmé par une caméra à l'épaule nerveuse et sans doute très angoissée.

Une télévision de feux d'artifice

La technique au service du contenu ? La prolifération des images, le mouvement, la dissipation des informations, tout concourt à faire écran et à empêcher une compréhension normale du spectacle censé être présenté. On fait d'une émission très sérieuse un feu d'artifice parce qu'on a peur que son abruti de téléspectateur ne quitte la chaîne pour un monde meilleur.

Aux Jeux olympiques d'Athènes, pendant que l'annonceur maison présentait en français chaque pays qui entrait dans le stade, les présentateurs en studio se sentaient obligés de le faire aussi, mais à contretemps et dans le désordre, étourdissant le téléspectateur de statistiques et de détails comme si le seul fait d'assister à ce défilé grandiose n'était pas suffisant et qu'il fallait qu'on le harcèle continuellement, qu'on lui dise où regarder et comment comprendre.

Qu'on le distraie d'un spectacle d'une telle qualité. C'est comme si on refusait au téléspectateur le droit tout simplement d'assister au spectacle auquel on l'a convié et qu'il n'y avait plus de place pour sa pensée et sa participation active.

Mais, au fait, le téléspectateur désire-t-il ce silence? Rien n'est moins sûr, car il est désormais conditionné à la vitesse générale de son temps, au bruit, à l'éclair, et la lenteur comme le silence l'ennuient. L'arme à la main, il s'empresse de jeter dans l'oubli tout ce qui n'accroche pas son désir de l'instant.

Le *star-system*, bien appuyé maintenant par une technique remarquable, fait tout, semble-t-il, pour infantiliser le téléspectateur. Il ne faut surtout pas le laisser penser par lui-même, mais le faire manger à la petite cuiller.

C'est ainsi que la télévision a de plus en plus tendance, même dans le domaine de l'information, à se faire petite et à obliger l'immensité de la planète à passer toujours dans l'entonnoir du studio de production. Si les écrans s'agrandissent et prennent de plus en plus de place dans nos maisons, ce n'est pas toujours pour ouvrir une fenêtre sur le monde, mais pour permettre au téléspectateur boulimique de voir plus grand des pacotilles et des détails scabreux.

Une télévision qui fournit amis et amours à profusion

Grâce à la télévision, on peut aujourd'hui vivre chaque jour, par procuration et chez soi, à peu près n'importe quelle situation qui, hier, était inimaginable, un tel privilège n'étant alors réservé qu'aux seuls lecteurs. Aujourd'hui n'importe qui, même le plus intellectuellement paresseux, peut vivre avec son idole une croisière de rêve, compter un but dans un filet désert ou embrasser l'objet libidineux de ses fantasmes, tout cela par personne interposée.

Comment une société comme la nôtre a bien pu, en moins de vingt ans, développer un pareil réseau de vedettes nouvelles, créer une telle panoplie de modèles et de héros, cela reste un mystère. En tout cas, cela prouve que la démocratisation de l'éducation n'a pas eu nécessairement pour effet de rendre autonome et assumé le citoyen moyen. Ce qui est certain aussi, c'est qu'il cultive désormais l'amour

du petit écran et des vedettes de tous genres, qu'il veut se divertir et qu'il exige plus que jamais des distractions nouvelles et en quantité.

Il faut dire que la télévision est le lieu par excellence de la créativité actuellement et qu'elle supplante même à ce chapitre le cinéma, laissant loin derrière ses concurrents culturels traditionnels.

Le « télé-spectateur », par définition, ne sort pas. Bien enfoncé dans son fauteuil, il attend du petit écran devenu grand qu'il le nourrisse de millions de distractions nouvelles qu'il analyse, évalue et contrôle à sa guise. Ce n'est pas un mince paradoxe que, sollicité à ce point par la multiplicité des choix, il s'attache à une ou deux chaînes, le plus souvent généralistes, et tombe amoureux des vedettes de la comédie, de la chanson ou de son feuilleton télévisé favori.

Avec ses vedettes, il se sent en famille. Il entre en telle symbiose avec elles qu'il vit une peine, une maladie ou la mort d'un artiste comme une catastrophe personnelle.

Bien des téléspectateurs trouvent dans la fréquentation quotidienne et fidèle de la télévision un exutoire à leurs besoins d'aimer et d'être aimés. Cette grande famille de stars bien souvent remplace le clan familial traditionnel ou accompagne une nouvelle vie de famille élargie.

L'information et la désinformation

Il n'est pas rare de voir aujourd'hui des politiciens faire en campagne électorale des promesses qu'ils savent qu'ils ne tiendront jamais. Cela fait partie d'une culture du mensonge en Occident qui rétrécit chaque jour davantage la valeur du mot démocratie.

Se développe une culture généralisée du mensonge

De la même façon, le citoyen moyen accepte sans sourciller et sans dénoncer de grossiers mensonges parce qu'il se sent impuissant devant les arguments absurdes de l'industrie polluante qui assure qu'elle est propre et pure comme l'enfant sortant du berceau. Pendant que les pétrolières jurent sur la tête de leurs maisons mères qu'il n'y a pas de collusion entre elles, l'automobiliste rage à la pompe. Si les prix du pétrole s'affolent, des spécialistes de la question s'emparent comme par magie des ondes pour faire comprendre au citoyen ignare que les pauvres raffineurs n'y peuvent rien, que c'est la guerre qui est responsable, ou une tempête, ou le risque qu'il y en ait une, alors que les magnats de l'industrie pétrolière font fortune, que les spéculateurs s'enrichissent et que les titres boursiers n'en finissent plus de monter : le malheur des uns fait le bonheur des autres ; les mensonges des uns font le malheur des autres.

Pendant ce temps, de grandes sociétés très honorables publient de faux rapports, des chefs d'entreprise (et de plus en plus de fonctionnaires qui copient les méthodes de l'entreprise privée) s'attribuent des primes de performance ridicules, au mépris d'un travailleur éberlué qui assiste, assommé, à ce déferlement d'arrogance.

Ce qu'il y a de troublant dans ces faits, c'est que les médias dont la mission est ou devrait être de propager la vérité et de dénoncer le mensonge, d'être les garants et les chiens de garde de la démocratie, se font souvent les complices de ces mensonges par leur silence. Pire, il leur arrive aussi de transmettre dans la population des informations qu'ils savent erronées mais qui sont de nature à favoriser le développement de l'idéologie néolibérale : la fin justifierait les moyens.

Il n'est pas surprenant, dans ce contexte, qu'on assiste actuellement à une brisure du lien de confiance entre les médias et le grand public. Celui-ci doute de plus en plus de la qualité de la nouvelle qu'il reçoit et encore plus des analyses qu'on lui présente. Cela se reflète souvent dans les sondages.

Les médias sont concentrés dans quelques mains

La concentration des médias qu'on appréhendait avec tant de crainte il y a vingt ans est une réalité aujourd'hui avec laquelle nous devons compter, et ceux-là mêmes qui la dénonçaient hier en font la promotion aujourd'hui. Quelques richissimes propriétaires dictent désormais les contenus de leur propagande, et les journalistes ont appris à naviguer dans les eaux troubles de la volonté du rédacteur en chef ou d'un chef de pupitre. Alors, moitié par paresse, moitié par complicité et, surtout, pour ne pas risquer de perdre son emploi, le journaliste évite de dénoncer telle ou telle malversation, d'autant qu'une pareille action pourrait avoir un effet boomerang chez les lecteurs apathiques que nous sommes devenus.

Comme les journalistes vérifient de moins en moins leurs sources d'information, puisqu'ils empruntent souvent leurs nouvelles à des concurrents ou à de grandes agences de presse, il arrive que, sous le couvert de l'information, on mène tambour battant des promotions commerciales, par exemple quand on répète à qui mieux mieux, pendant la période précédant la fête de Noël, que le citoyen canadien dépense en moyenne en cadeau à cette occasion 700 \$ ou 800 \$ et que, cette année, il a l'intention de dépenser beaucoup plus.

La propagande a repris du galon

Nous sommes submergés de propagande et de mensonges comme à l'époque des Hitler, Mussolini ou Franco, avec une nuance près: cela se fait de façon démocratique. Il suffit de matraquer le peuple de quelques idées simples, répétitives, bruyantes, et de lui promettre le paradis sur terre. Ce qu'il y a de nouveau aussi, c'est que les faiseurs de propagande d'aujourd'hui détiennent des moyens de communication bien plus considérables et beaucoup plus sophistiqués pour atteindre leurs objectifs. Les médias écrits et électroniques sont concentrés dans les mains de quelques individus qui imposent leur idéologie à la masse passive des consommateurs qu'ils gavent de nourriture culturelle pas nécessairement bonne pour sa santé intellectuelle. Et cela se fait le plus souvent au moyen de la télévision qui tient le citoyen bien attaché chez lui, docile comme un agneau ne demandant qu'à être guidé et nourri.

Les médias, comme des hyperactifs, sont prêts à se lancer dans toutes les directions, pourvu que ce soit spectaculaire et payant. Au Québec, les grands quotidiens sont d'autant plus longs à lire qu'ils sont minces et qu'ils contiennent des idées. Peu sont libres, et ce n'est pas peu dire. Heureusement qu'il y a Internet et les médias alternatifs!

La propagande se fait de plus en plus tapageuse

Comme les journalistes, animateurs ou journalistes-animateurs (on ne sait plus très bien ce qu'ils sont, à cause de la concentration de la presse et des conséquences dramatiques que cela entraîne sur leur emploi et leur liberté de pensée) veulent de moins en moins s'engager ou ne le peuvent pas, ils se limitent aujourd'hui à donner la parole à ceux qui la demandent, ce qui a pour conséquence de permettre aux groupes de pression de tous ordres d'utiliser à leur guise le micro de l'information pour lancer des campagnes de désinformation tapageuse, sachant fort bien que ce qui importe pour gagner la bataille, c'est d'avoir plusieurs interventions, de répéter un slogan qui doit être court, net et percutant et, enfin, de monopoliser le temps d'antenne. Si l'adversaire ne réussit pas à équilibrer le tout en dénonçant autant de fois la chose, c'est gagné. Et une des règles fondamentales de cette

manipulation de l'opinion publique, c'est de ne jamais répondre aux objections de l'adversaire, même si elles semblent sur le moment avoir un impact sur la population, mais plutôt de continuer à marteler ses slogans, à garder son plan de match, car, c'est bien connu dans ce milieu, le peuple ne pense pas mais il sent, il sent surtout le dominant, lui, le ruminant.

Les négociations dans le système public fournissent parfois des exemples qui donnent des frissons, tant du côté patronal que syndical. Mais la meilleure illustration, et de loin, est sans doute celle de la préparation de la guerre en Irak et le conditionnement des esprits par l'équipe du président Bush. Plus une information s'appuie sur des stratégies (contenant) plutôt que sur des objectifs (contenu), plus elle devient suspecte... et efficace.

L'information se fait légère, affriolante

La mode est aux détails, aux faits divers. Plus rien n'est présenté dans sa nudité ou sa profondeur : tout est transformé en spectacle, même les événements les plus dramatiques. On montre de plus en plus de sang, mais on le fait par séquences rapides, en vidéo-clips étourdissants, comme si c'était de la fiction. L'information est « montée » comme un film de fiction : il y a progression dans l'action, il y a des personnages héroïques, le drame éclate et, à la fin... La guerre en Irak nous a fait voir des chars d'assaut et des avions furtifs brillants de richesse comme dans les bons films américains et des marines superbes dans leurs uniformes de sable. Mais la réalité du désastre humanitaire que le peuple irakien, éberlué, a vécu sans comprendre ce qui lui arrivait, nous a été si peu présentée que notre sympathie pour sa misère se limite à un soupir d'impuissance. Combien y a-t-il eu de civils tués en Irak ? Combien d'enfants ? On n'en sait rien. Combien souffriront dans leur chair et dans leur âme toute leur vie durant, nul ne le sait.

Et l'information se fait légère. Les premières pages des grands quotidiens fascinent par la beauté de leurs photos en couleurs et les faits divers occupent de plus en plus la une, accrocheurs et fascinants d'intimité, de sorte que les derniers journaux à sensation consacrés au monde interlope sont obligés de fermer leurs portes.

Les grands quotidiens, ceux-là mêmes qui les ont condamnés à la réprobation universelle pendant quarante ans au nom de la morale, s'emparent de leur place laissée vacante et font leur une avec des photos de criminels ou de stars. Les journaux et revues disparaissent s'ils ne se font pas une toilette glacée de couleurs accrocheuses. La forme, le contenant. Tout désormais est dans la forme. Qu'importe le fond, le contenu. Ce n'est pas ça qui fait vendre, mais la texture du papier du magazine, sa couleur et son design. Le contenu lui-même doit être enveloppé pour paraître: la beauté du corps jeune est offerte en pâture au voyeurisme d'autant plus florissant qu'on s'éloigne de la réalité et de la nature.

Les publicitaires dictent leurs exigences et leurs interdits

Certains quotidiens finlandais consacrent entièrement leur première page à la publicité. Dans les chaînes d'information continue, la vision répétée mille fois par jour en boucle d'une séquence dramatique est une sorte de propagande de la violence, du bizarre, de l'hétéroclite et fait souvent oublier l'essentiel. C'est un marine, à Bagdad, qui défonce une porte d'un violent coup de pied, c'est une foule qui défile quelque part en Orient, devant la dépouille mortelle de Yasser Arafat au milieu de gens apparemment hystériques pendant que deux ou trois bandes annonces se superposent à l'écran et clignotent avec frénésie. Soudain, apparaît, on ne sait d'où, un immense drapeau du Canada. Est-il réel ou virtuel? En tout cas, il est sûrement commandité.

La télévision, en allégeant sa programmation, transforme ses émissions d'information en séances de divertissement. Des émissions prestigieuses, consacrées auparavant à la rencontre d'écrivains, de grands politiciens, de penseurs de notre temps, servent désormais à interviewer un joueur professionnel qui prend sa retraite à trente ans, une psychopathe jeune et belle portant un masque de victime, ou un bandit, jeune et beau, qui vient de flouer des milliers de petits épargnants et qui, lui aussi, joue au pur. De grandes émissions d'information semblent souffrir du syndrome de *Tout le monde en parle*: désormais tout ce qui est d'actualité mérite qu'on lui donne la parole. La morale et le bon goût n'ont plus rien à voir avec les choix qui président à la présentation de telle ou telle personnalité. Les valeurs

changent... Ou peut-être serait-il plus juste de dire que les valeurs disparaissent.

Une nouvelle efface l'autre

L'information est jetable. Elle est souvent truquée. Elle est feuilleton, chiffrée, parcellisée, obsolète. Si par malheur une nouvelle d'hier s'avère fausse, on ne prend même plus la peine de s'excuser ou même d'en faire mention, à moins d'y être obligé. Une nouvelle efface l'autre, l'information « surimpressionne ».

Lors d'une campagne électorale, à la suite du traditionnel débat des chefs, on fait de plus en plus appel, que ce soit à la radio ou à la télévision, lors d'une émission de variétés ou d'information sérieuse, à des spécialistes en communication plutôt qu'à des politologues pour en faire l'analyse, ou encore à des chroniqueurs politiques sérieux qui se transforment soudain en esthéticiens du quotidien. Avait-il une belle coupe de cheveux? Regardait-il trop la caméra ou pas assez? Souriait-il ou avait-il l'air crispé? Était-il ennuyeux parce qu'il faisait des phrases trop longues, ou bien sympathique parce qu'il parlait avec des mots de tous les jours? Sa cravate convenait-elle? À ce moment précis, il a cligné des yeux: cela signifie que... On ramène tout à l'apparence, au tape-à-l'œil, à l'effet potentiel sur un électorat plus ou moins stupide. On fait de l'analyse de pacotilles, on fait la promotion de la pensée-recette, de la non-pensée. On fait d'un débat un combat, une guerre où il faut un gagnant et un perdant, parce que la foule dans la fosse aux lions veut voir du sang et assister à une mise à mort. Qu'importe le moyen. Elle n'assistera au spectacle dans son entier que s'il est un combat où les coups portés sont bas et décisifs.

On méprise de plus en plus la profondeur

On ne se cache plus pour faire la promotion de la superficialité. Les médias américains n'ont pas cessé de répéter pendant toute la course à la présidence en 2004 que John Kerry faisait trop campagne sur le contenu et ne mettait pas suffisamment d'accent sur le paraître. On vantait chez Bush sa façon intimiste de s'adresser au monde (le vrai monde, sans doute), son émotion, sa façon claire de

présenter les faits, sa supposée simplicité. C'était la perception générale qu'avaient les médias aux États-Unis de l'élection de leur président, d'un président qui décide dans quel pays il va demain porter la guerre. Des réseaux de télévision comme FOX, propriété d'un multimillionnaire républicain, multiplient les émissions de désinformation sous prétexte qu'ils sont patriotes. Heureusement que de grands journaux américains continuent de travailler de façon plus objective à l'information du monde. Mais l'Américain moyen ne lit pas ou si peu.

L'information devient émotion

L'homme est avide de profondeur et la peur du précipice le porte à s'approcher de la falaise, à se faire peur. Voyeur, rien ne lui plaît plus, en son for intérieur, que le spectacle de la souffrance, le sang des autres et au premier chef peut-être la guerre. Il n'est qu'à voir le nombre de films de guerre qui déferlent sur nos écrans pour comprendre la fascination qu'exercent les conflits armés sur l'agressivité humaine et ses fantasmes guerriers. Les médias le savent et en mettent plein la vue: ils traitent superficiellement un sujet comme la guerre, la transformant en spectacle flamboyant de richesse et d'acier. Cela est payant dans la vie politique, dans la vie en société. En outre, cela fait vendre de la publicité.

On a besoin d'émotions fortes (c'est notre nature profonde qui le commande), mais comme on est incapable d'assumer personnellement l'aventure, on le fait par procuration et on se rabat sur de frêles émotions qui déferlent sur nos écrans et dans nos magazines comme autant de petites fictions à frissons.

L'État éclaté

Pendant des centaines d'années, en Occident, le pouvoir religieux, en particulier chrétien, a exercé une si forte emprise sur la société qu'il en est arrivé à contrôler en grande partie le pouvoir politique : les plus grands rois se faisaient conseiller par des cardinaux. Les croisades, l'Inquisition et, plus près de nous, la collusion entre l'Église et l'État au Québec, dans les années 1950, en constituent des cas exemplaires.

Progressivement, le pouvoir politique s'est défait de son encombrant complice et s'est emparé, seul, des rennes du pouvoir.

Avec l'arrivée du pouvoir économique (libéralisation des échanges, mondialisation et création d'entités financières de plus en plus despotes et tentaculaires), le pouvoir politique s'est affaibli à un tel point qu'il est menacé de disparaître, du moins dans l'état dans lequel il a évolué jusqu'à maintenant. Désormais, le pouvoir économique accompagne comme son ombre le pouvoir politique et lui dicte ses quatre volontés.

En résumé, le politique, qui a chassé le religieux, est menacé d'être expulsé à son tour par l'économique. La question qui se pose est de savoir si cette nouvelle gouvernance va durer longtemps ou si elle va être à son tour remplacée par une autre, le pouvoir environnemental par exemple, ou si, s'inspirant de ce qui se passe actuellement aux États-Unis, la religion empreinte d'une morale austère ne fera pas un retour en force.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Pour l'heure, devant l'envahissement impérialiste de l'économie, le pouvoir politique doit réagir : il s'adapte, il se fait caméléon et cherche, en copiant idéologie et méthodes nouvelles du monde des affaires, à sauver ce qui reste de son pouvoir d'antan.

L'époque des grands politiciens est-elle révolue?

Nombreux sont les politiciens actuels qui font carrière en politique et nombreux aussi ceux qui sont envoyés en politique pour représenter de grands ensembles. Il y a de moins en moins de gens qui sacrifient leur vie pour le bien du peuple et de plus en plus d'arrivistes qui vont là parce qu'on ne peut pas tous faire carrière au hockey ou à *Star Académie*! Certains se servent de ce tremplin politique pour accorder des faveurs, pendant quatre ou huit ans, espérant qu'elles leur seront rendues d'une manière ou d'une autre.

À ce sujet, il serait intéressant de voir quel type de leaders politiques la terre porte présentement comparativement aux années antérieures où la superficialité tenait beaucoup moins de place et où, par conséquent, le bien commun était une valeur fondamentale. Qui remplace aujourd'hui Gandhi, Nehru, John Kennedy, le général De Gaulle, Pierre Elliot Trudeau, Martin Luther King, Salvador Allende, Winston Churchill, René Lévesque, François Mitterrand, Yitzhak Rabin, Yasser Arafat? Ou bien Khomeiny? Ou bien Lénine, Hitler? Napoléon, Mussolini? Mao? Il n'y a qu'un seul Castro.

Les leaders actuels sont sans doute beaucoup plus superficiels, pour le meilleur et pour le pire.

L'époque des grands politiciens est peut-être révolue. Les futurs dirigeants seront davantage des administrateurs que des sauveurs. Au fur et à mesure que s'intensifie une économie déjà prospère, le citoyen moyen s'intéresse moins à la politique et plus à son porte-monnaie et à la consommation. Il cesse de chercher un messie pour le guider et lui assurer sa subsistance; il n'en a plus besoin. De plus, le recul de la religion qui accompagne toujours la progression des sciences et de la prospérité, se répercute sur le choix qui est fait de ses dirigeants. Ceux-ci perdent leur caractère sacré, messianique, pour devenir de simples technocrates à qui l'élite demande – c'est elle, l'élite qui met dans la tête du peuple ce qu'elle veut bien y mettre – d'assurer prioritairement la paix et l'ordre de la communauté. Ainsi, la politique a perdu de son prestige, de sorte que les hommes et les femmes les plus ambitieux se tournent de plus en plus vers le monde de la finance et de la grande industrie, devenues les nouveaux lieux du pouvoir et de la domination.

Le mot démocratie change de sens

Il faut dire que la démocratie que nous vivons s'éloigne de sa conception originelle. On est revenu au cours des dernières années au gouvernement du peuple par la bourgeoisie, comme au XIX^e siècle. Comme on assiste à la formation d'une nouvelle ploutocratie, on peut prévoir dans un proche avenir le retour des rois et roitelets, qui portent maintenant les titres de banquiers, de financiers, de médias ou mieux encore de puissances occultes à numéros. Plus on parcellise la société, plus on la superficialise et plus on tend à revenir au passé avec ses royaumes, ses duchés et ses seigneuries. L'accent qu'on met à présent sur les villes, les corporations et les grandes familles bourgeoises qui tendent à fonder une nouvelle aristocratie, incite à penser que l'évolution présente se fait à rebours de l'histoire. Le pays perd de son importance au profit du capital et des grandes familles. Un grand nombre de propriétés très luxueuses s'élèvent un peu partout, gardées et défendues par de véritables petites armées privées. Ce qu'on voyait autrefois surtout dans le Sud est en train d'envahir certains paysages du Nord : des propriétés protégées par de hautes clôtures et des tessons de bouteilles. La seule différence de ce qui se profile à l'horizon par rapport au passé réside dans le fait que l'armée et la police encadreront de plus en plus ces mini-cités, les pays et les grands ensembles pour en assurer la cohésion et les revenus. L'élite doit s'assurer que la plèbe continue, par les impôts, d'alimenter sa soif insatiable de richesses.

Le copinage entre l'économie de marché et la concentration des médias amenuise la démocratie, qui tend de plus en plus à se résumer au droit pour le citoyen d'aller aux urnes. Or, même ce droit perd de sa force, car les nouveaux dirigeants ne se sentent pas vraiment imputables devant leurs commettants.

L'État perd de son importance

Au lieu de constituer un ensemble, un tout, une unité, la société politique sera bientôt plurielle. La quantité sera préférée à la qualité et le contenant de l'État politique sera presque vide. De toute façon, cela est déjà commencé, au nom d'une idéologie tout aussi logique et réfléchie que d'autres : redonner au citoyen sa pleine liberté d'action

et le décharger des tracasseries et du contrôle tous azimuts de l'État. À force de se faire répéter sur tous les tons depuis dix ans que nous n'aurons plus les moyens, comme société sociale-démocrate, de soutenir notre système de santé, nous commençons au Québec à envisager un partage public-privé. De plus en plus ébranlés dans leur recherche de justice sociale, les hauts-fonctionnaires se préparent déjà à appliquer demain les plans secrets des rois du néolibéralisme et de leurs techniciens économistes.

Un exemple frappant s'il en est un: la Cour suprême du Canada vient de débouter le gouvernement du Québec dans sa volonté de garder le plein contrôle sur son système de santé. Le gouvernement devra faire une place au secteur privé.

* * *

Après avoir connu au XX^e siècle, un accroissement important du nombre de pays, à cause de la décolonisation (on est passé, à l'Organisation des Nations Unies (ONU), depuis 1945, de 51 à 191 pays), il se peut fort bien qu'au XXI^e siècle, après la fusion des grandes entreprises, on assiste à celle des pays qui deviendraient de grands ensembles rattachés à leur continent. Cela se fait déjà par l'abandon progressif de la souveraineté nationale au profit de regroupements comme l'Union européenne (UE), l'Aléna, le Mercosur ou le G20. Il n'est pas inimaginable de penser que dans vingt ou trente ans, deux blocs de trois ou quatre milliards d'individus se feront face. Il restera alors bien peu de place pour l'expression nationaliste de ses besoins personnels.

La mondialisation tend à nous faire penser à l'échelle planétaire et à faire disparaître la notion de pays dans son acception traditionnelle. La politique locale perd de son intérêt et est remplacée par les puissantes forces du capital qui font et défont les gouvernements, les traînant en cour s'il le faut, et leur dictant leurs quatre volontés. Dans ce contexte, il ne reste plus au citoyen que de se raccrocher à sa famille, à son clan, à sa profession et à tenter par tous les moyens de réussir, en particulier commercialement.

D'un côté, une liberté plus grande pour l'individu intelligent, entreprenant et chanceux (on ne choisit pas ses parents), le battant;

de l'autre, un asservissement de plus en plus grand pour le faible, l'infirmes, le malchanceux, le monoparental, le psychiatrisé, la victime.

Place à la sécurité: à la police et à l'armée

Ainsi, a-t-on commencé à vider l'État de son contenu. Suivant en cela de loin les États-Unis, on s'apprête à privatiser tous les secteurs non essentiels à la protection de l'individu et de ses biens. Voilà pourquoi on attache autant d'importance maintenant à la police, aux services secrets, à l'armée et qu'on cherche à vendre au Québec les partenariats public-privé (PPP). Alors qu'ici on en est encore aux premiers balbutiements (on parle de partenariat public-privé pour la construction d'autoroutes, pour les services de buanderie et de cafétéria dans les hôpitaux), aux États-Unis, ce sont le plus souvent les villes qui administrent l'aide sociale et s'occupent des soins de santé. Cela explique peut-être en partie pourquoi le premier ministre du Canada flirte avec les grandes villes et leur lance des milliards. Aux États-Unis, mieux ou pire, même les forces de l'ordre font de plus en plus appel au privé: les corps de police privés se multiplient, des prisons sont privatisées et des groupes de mercenaires de plus en plus nombreux font à travers le monde le sale boulot que l'armée «impériale» américaine serait mal vue d'accomplir.

D'où l'importance qu'on accorde désormais à la famille, c'est-à-dire au clan et à la religion, gardienne de la morale fondamentale. Une morale le plus souvent dure, sévère et plus portée sur la justice que sur la compassion. D'où découlent également les deux priorités du gouvernement G.W. Bush: la guerre et les baisses d'impôt.

Au Québec, si le pouvoir livre une guerre, c'en est une bien douce: la guerre aux syndicats. Quant aux baisses d'impôt, on peut parier qu'elles seront un jour au rendez-vous, quelles que soient les récriminations des groupes de pression.

La violence urbaine, c'est pour bientôt

Notre société, en s'américanisant, devient de plus en plus superficielle. On a déjà fait nôtres les valeurs de l'Amérique: l'argent, le spectaculaire, le culte des stars, la démesure de la richesse comme

de la pauvreté ainsi que la pornographie. La violence suivra bientôt. Notre société politique tend à perdre le sens des valeurs sur lesquelles elle était fondée. Qui aurait pu imaginer il y a trente ans que la valeur suprême de la plupart de nos concitoyens serait l'argent? Qu'il y aurait des machines à sous à tous les coins de rue? Que l'État ferait énergiquement la promotion des loteries et de la boisson?

L'État veut qu'on achète la loto et qu'on boive

On peut s'interroger sur la publicité de Loto-Québec dont le thème principal depuis quelques années déjà est de faire dire oui au consommateur chaque fois qu'on le harcèle dans les dépanneurs ou les épiceries et qui laisse entendre à mots à peine couverts que dire non à l'offre d'un billet de loterie ferait de lui un mauvais citoyen. Comment dire non à la Société des alcools du Québec (SAQ) qui fait une promotion tous azimuts de la consommation de boissons alcooliques: dépliants publicitaires dans les boîtes postales, promotions du temps des Fêtes, de Pâques, de l'été, du gérant, nouvelles sporadiques dans les grands quotidiens annonçant des résultats d'études «scientifiques» confirmant les bienfaits de la consommation d'alcool, grands soldes des entrepôts de la SAQ où l'on vend pour presque rien de grands formats de spiritueux pour encourager évidemment les consommateurs à boire davantage, et, enfin, participation très active des meilleurs œnologues (toujours sous le prétexte d'informer) aux émissions de radio et de télévision, dans les journaux, les magazines et Internet, sur les bons vins dont la consommation de plus en plus importante devrait permettre bientôt aux Québécois de développer une nouvelle fierté et de se prendre enfin en main?

De plus, avec l'arrivée des nouveaux bourgeons et des petits oiseaux au printemps, sont apparus, à la porte des grands magasins d'alimentation, des agents promotionnels vêtus du tablier de la SAQ et offrant à une clientèle éberluée des «gratteux».

Il y a aussi ces mises en garde aux moins de 18 ans que la vertueuse société d'État inclut dans ses messages depuis que quelques citoyens exacerbés ont commencé à dénoncer cette façon de traiter

le consommateur en imbécile: ces messages informent insidieusement les adolescents qu'ils vont devoir attendre patiemment l'âge magique et adulte de dix-huit ans pour avoir enfin le droit et le bonheur eux aussi de s'intoxiquer...

* * *

Si ces techniques de vente et leurs effets ne touchaient que la chose immédiate (le billet de loto ou la bouteille de vin, de bière ou de scotch), ce serait un moindre mal, mais cela participe d'un lavage de cerveau bien plus global. Ces techniques poussées à la limite de l'acceptable dans une société dite scolarisée et informée créent une nouvelle façon de penser chez l'individu qui tend, malgré le fait qu'il soit mieux informé que jamais, à agir de plus en plus à la façon d'un illettré. Il n'a plus d'esprit critique. À force d'accepter l'inacceptable, – de se taire ou de dire non merci! – à force de s'entendre dire et de finir par y croire que tout est bon, qu'il n'y a rien de mauvais en soi, que ça fait partie du système et qu'après tout on vit dans un confort envié par cinq milliards et demi d'individus, à force d'être tolérant ou plutôt de faire semblant de l'être, on en vient à ne plus rien écouter et à ne vivre que dans sa tête et dans un environnement personnel qui se rétrécit d'autant plus rapidement que la globalisation progresse.

Le plus gros mange le plus petit

Retour au libéralisme, c'est-à-dire à l'affaiblissement de l'État, à sa réduction maximale pour laisser toute la place à l'individu et à l'entreprise privée. Retour inévitable aussi à la loi de la jungle où le plus gros mange le plus petit. Dans ce contexte, on ne conservera de l'État que les pouvoirs essentiels à la sauvegarde de l'ordre et des biens des possédants: la police, l'armée, les affaires extérieures. On laissera au marché libre du capitalisme le soin d'assurer le bonheur de tous, par l'application de la théorie du ruissellement selon laquelle plus les riches seront riches, plus ils auront tendance à faire bénéficier leurs concitoyens de leurs richesses.

Ce sont ces changements qui s'annoncent ici et en Europe et qui se feront logiquement bientôt, à moins que les États-Unis cessent d'être le modèle unique auquel toute la planète actuellement se rallie

même si elle le fait parfois en grimaçant. Ce qui est peu probable car, à l'heure où son armée se bat en Irak pour des raisons nébuleuses, où la sécurité du territoire est devenue la priorité en ce pays entraînant la multiplication des contrôles et des tracas policiers, le monde de la finance lui, abandonné à lui-même, se porte très bien.

Le lien de confiance entre l'État et les jeunes est brisé

Les jeunes s'intéressent de moins en moins à la politique et se prévalent de moins en moins de leur droit de vote. C'est que les malheureux n'ont pas connu l'époque où primait le bien commun. Par conséquent, ils n'en ont pas la nostalgie. Et ils ne sont pas dupes : ils perçoivent, du moins de façon intuitive, que l'État ne leur appartient d'aucune façon, puisqu'il suscite une somme d'agressivité chez leurs parents.

Le lien de confiance avec l'État est brisé. Les générations X et Y sentent bien que les discours politiques plus ou moins creux des *baby boomers* qui alimentent les campagnes électorales font davantage appel à une culture de l'image qu'à un discours de contenu. Pour séduire un électorat avide de sensations, on multiplie les leurres, on fait du bruit, on fait un battage médiatique qui s'apparente davantage à un lavage de cerveau qu'à une information honnête. Et cela choque les jeunes, eux qui aspirent avec une telle honnêteté à la vérité, à la justice et au partage.

Les jeunes, voyant ce qui se passe autour d'eux et entendant ce qui s'y dit, tournent le dos à la politique. Ce n'est pas surprenant quand on considère que la démocratie nouvelle se résume dans beaucoup de pays, et des plus vertueux, à tenir des élections périodiques de plus en plus guidées par le mensonge de la propagande, quand elles ne se tiennent pas sous l'enseigne de la fraude la plus notoire.

Reconnaissant que la baisse spectaculaire du pourcentage de votes aux élections risque de vider encore plus de son contenu la démocratie, les dirigeants politiques actuels sont inquiets. Des politologues sonnent l'alarme. Pour régler ce problème si grave pour notre avenir, certains ont proposé récemment d'abaisser l'âge du

Être superficiel, c'est aussi être profond

vote. Comme si on pouvait régler un problème d'une pareille envergure par une mesure si ténue. Retrouver l'unité perdue en utilisant un accessoire, un détail...

Le refus de la réflexion

Si l'école se «superficialise», que les programmes se déshumanisent, il en va de même de la société dans son ensemble avec, en toile de fond, un refus presque généralisé de la réflexion. Seuls quelques individus, de plus en plus rares et solitaires, souvent marginalisés, réussissent à ignorer le chant des sirènes enchantées du néolibéralisme et continuent de prêcher dans le désert.

Désormais la pensée est secondaire; l'action prime

Aujourd'hui, c'est l'action qui compte. La pensée est secondaire et doit déboucher rapidement sur celle-là ou en faire la promotion, sinon elle devient suspecte. De plus, si quelqu'un ose exprimer une opinion contraire à la pensée commune ou déviant un tant soit peu des on-dit, on remet en question l'appartenance à son groupe, voire même son patriotisme. Tel journaliste se voit retirer un dossier qu'il menait de main de maître, tel politologue ou économiste n'arrive plus à intéresser personne (il est ostracisé parce qu'il défend des idées de la gauche). Le phénomène s'amplifie: ainsi un individu se voit regarder comme un pauvre type s'il ose remettre en question un comportement stéréotypé ou grégaire de sa communauté rapprochée.

«Que fais-tu?» a remplacé depuis quelques décennies «Qui es-tu?». Ébranlé dans nos convictions, on se dit qu'il doit bien y avoir un moyen d'équilibrer la pensée et l'action. Mais alors, il faudrait que les penseurs de ce temps se remettent à penser, qu'ils parlent haut et fort et qu'ils acceptent de mépriser la richesse de l'invasion barbare.

Or, nos penseurs ou ce qui en reste sont vite récupérés par le système néolibéral qui est d'une efficacité redoutable, système qui les endort avec une poignée de dollars pour donner une conférence ici ou participer à une recherche là. Pourtant les intellectuels sont

plus que jamais nécessaires. Au moment où cette vague de superficialité renverse tout sur son passage, refuse les leçons de l'histoire et fait craindre le pire quant aux valeurs fondamentales d'amour, d'amitié, de justice, de partage, de compassion, il faut que les intellectuels s'élèvent sinon comme des remparts – qui risqueraient de se faire briser par cette vague de superficialité irrésistible – du moins comme des phares dans la tempête. Des témoins du passé qui emprunteraient les stratégies du présent pour tracer des lignes de force logiques et crédibles pour l'avenir.

Il faut à la société des hommes et des femmes qui restent au-dessus de la mêlée et qui, en prenant une distance à l'égard du présent, sachent lire les événements avec du recul et autrement que tout le monde le fait.

Les livres de recettes ou d'images se vendent comme des petits pains chauds

Le thème du Salon du livre de Montréal était en 2004 : *Gastronomie et art de vivre*. Dans les faits, le Salon avait vu juste en sacralisant une fois pour toutes les livres de recettes de tous ordres qui assurent la richesse de bien des éditeurs et dont peu ne peuvent se passer.

Si les livres de recettes sont si populaires, c'est parce qu'ils sont des guides pratiques, qu'on n'achète pas dans un but de lecture intégrale, mais qui agissent comme objet de consultation en vue d'une réalisation quelconque. Des livres de recettes de cuisine, des guides des vins, de l'automobile, de l'ordinateur, des médicaments, etc. Ces livres, que les progrès du design et des techniques de reproduction rendent de plus en plus attrayants, ont l'avantage, en plus d'être conçus pour l'action, d'être relativement bon marché, parce qu'ils ont des tirages élevés. Mais ce ne sont pas des livres de lecture.

Les livres de recettes connaissent tellement de succès qu'ils déteignent de plus en plus sur une catégorie de livres qui ont des prétentions plus intellectuelles, mais qui cherchent à rejoindre un lecteur un peu paresseux et pour qui il faut qu'un livre soit clair, simple et pas trop long à lire. C'est ainsi que nombre d'auteurs, en s'inspirant de l'esprit des livres de recettes, réussissent à vendre leur production qui sans cela serait perçue comme trop aride et serait

ignorée. Ils couvrent tous les domaines et ont en commun d'utiliser des questionnaires, des listes, habituellement chiffrées, des résumés, enfin tout ce qui peut ramasser des idées et les rendre facilement accessibles. Ce sont des livres de pédagogie, de psychologie, de sociologie, d'économie...

Beaucoup font la promotion du détail, de l'accessoire

Si ces façons d'écrire trouvent leur pleine justification dans un monde où l'action domine, où le travail prend presque toute la place et parce qu'elles sont dirigées vers l'action plus ou moins immédiate, d'autres, en revanche, sont plus discutables. Ce sont tous ces textes, tous ces écrits recettes de magazines, de grands quotidiens et aussi de livres qui ne peuvent plus rien faire paraître sans que ce soit chiffré, en colonnes ou en résumé, le tout entouré de couleurs et d'illustrations tapageuses. Ceux-ci font la promotion de la facilité : il faut bien cuire le contenu et sortir la petite cuiller pour le servir à un lecteur de plus en plus paresseux et télévisuel. Ces livres ont en commun de promettre de donner des réponses claires et simples aux problèmes les plus complexes.

Certains auteurs n'hésitent pas à présenter des faits des plus douteux comme des certitudes. Ce sont habituellement une série de petits détails qu'on grossit pour les rendre significatifs. Par exemple, on apprend qu'on doit placer ses invités, à table, dans tel ordre ; les distribuer autrement créerait des rivalités qui risqueraient de briser la rencontre. Si un participant, pour se donner une position plus confortable, a le malheur de tourner son corps vers l'extérieur du groupe, c'est la catastrophe. Et on donne une liste habituellement longue et chiffrée de gestes, d'attitudes et de comportements qui permet au lecteur de se reconnaître dans ces situations, de reconnaître les autres aussi ; un lecteur qui se promet désormais d'appliquer des règles si simples et si logiques. Ce sont des écrits qui n'ont guère plus de valeur que la lecture de son horoscope et qui recrutent pourtant une grande quantité de lecteurs peu enclins à l'analyse personnelle.

Dans certains milieux où la surface est reine, on ne juge plus que sous l'angle des détails, et on est devenu incapable de percevoir

l'unité d'un individu et sa valeur globale. Surtout on donne des significations le plus souvent ridicules à des comportements si simples qu'ils ne demandent pas de traduction. Incapable de faire des choix personnels, on en vient à tout catégoriser selon des lois d'autant plus dangereuses qu'elles sont réduites à de petits détails insignifiants.

On achète de plus en plus de livres faciles à lire

Outre ce traitement plus ou moins pernicieux qu'on fait subir à la réflexion, s'en ajoute un autre aussi étrange: de plus en plus, la promotion du livre se fait autour de son accessibilité et de sa minceur. On entend de plus en plus souvent à la radio: «Je vous l'assure, c'est un livre facile à lire et ça se lit en un rien de temps. Seulement 175 pages..., et c'est écrit gros!» Voilà une façon de promouvoir un livre tout en déconseillant la lecture. Quant à la télévision, le livre? «Non, parler de livre, il n'y a plus personne que ça intéresse.»

On vend de plus en plus de livres au Québec, mais on lit sans doute de moins en moins. La prospérité économique aidant et un grand nombre de retraités relativement fortunés s'intéressant à la chose, on aime bien acheter un livre de temps à autre, surtout s'il n'est pas compliqué, pour soi, et ça s'offre bien en cadeau. Heureusement qu'il reste les étudiants, quelques enseignants et beaucoup de lecteurs, surtout des lectrices, qui n'ont pas peur des livres à contenu, sans fards, sans illustrations, faits de lettres, de mots, de phrases, de paragraphes, de parties, de chapitres... Des livres tout nus, les plus beaux!

On multiplie les fins de semaine–recettes

Le livre de recettes faisant des petits, des sessions de fin de semaine se multiplient qui assurent à leurs participants un succès immédiat dans leurs contacts d'affaires (parce qu'on leur a appris durant deux longues journées à laisser parler l'autre en faisant semblant d'être intéressé), ou qui résoudra enfin une fois pour toutes leurs problèmes conjugaux. On y apprend en effet les dix façons de se présenter en retard, de présenter douze fleurs, les dix clés du bonheur, les cent

une variations de la méthode du missionnaire et les dix choses à ne pas faire avec son amant quand il est de mauvaise humeur.

Pourtant la pensée n'aime pas le tape-à-l'œil

La pensée n'aime pas le bruit, le tape-à-l'œil, la précipitation et les résumés. Elle a besoin du calme, de la lenteur, de la méditation. La pensée telle qu'on la pratique trop souvent ne veut plus rien dire. On a des opinions sur tout mais sans argumentaire pour les défendre. On est bruyant, on se croit autorisé à dire n'importe quoi sous prétexte d'ouverture d'esprit ou de la relativité des idées, on se croit très personnel alors que le plus souvent la parole ne devient que la traduction passive, le bêlement abruti inspiré par une « pub » subliminale de bière ou une désinformation quelconque.

Ce qui est pire encore, c'est que la multiplication des revues en kiosque, des faits divers dans les journaux, des émissions légères à la télévision, y compris des téléromans axés sur le quotidien fait que le consommateur type aujourd'hui refuse le dialogue parce qu'il est convaincu qu'il n'a rien à apprendre de plus que ce qu'il apprend par ce moyen.

Pendant ce temps, le pouvoir, lui, ne dort pas. Il lui faut parfois des mois, des années pour entrer sournoisement dans la tête de tout un peuple une idée subversive que celui-ci redoute et refuse, mais cela reste le secret bien gardé de la domination de la propagande. Le pouvoir veille et prépare soigneusement dans l'ombre sa prochaine grande manipulation.

Refuser de penser, c'est se livrer pieds et poings liés aux mains de la propagande et des dominants

Réfléchir aujourd'hui, pour beaucoup de citoyens, c'est se demander si cet accessoire va mieux avec du rouge ou du vert. Pour le reste, les grandes questions politiques, économiques, religieuses ou sociales, on laisse cela aux mains des spécialistes. Et gare à celui ou celle qui ose soulever ces questions ennuyantes et provoquantes dans des réunions de famille!

Le refus de penser conduit aussi à la simplification et au mani-chéisme. Tout est bien ou mal. Nous sommes les bons et ils sont les méchants. Nous avons raison, donc ils ont tort. Nous avons tous les droits, de quoi se plaignent-ils? Nous sommes ouverts à toutes les religions, à toutes les cultures, mais... *God bless America.*

Tout au long de la campagne électorale à la présidence américaine, on a reproché à John Kerry d'être trop sérieux, trop compliqué. Comme on reprochait à P.-E. Trudeau d'être trop intelligent, à Jacques Parizeau d'être trop honnête et à Bernard Landry de trop bien parler.

C'est que, pour la personne qui refuse la pensée et la réflexion objective, les nuances du discours de l'autre sont perçues comme des hésitations, de la faiblesse, du doute. L'irréfléchi, en écoutant quel-qu'un penser, le trouve mou. Englué dans le béton de son ignorance, il n'écoute pas ce qu'on lui dit – c'est trop compliqué – et il exige des solutions simples dites dans un vocabulaire limité et avec des exem-ples tirés de sa petite vie. Machiavel et Hitler savaient parler à ces gens-là. Bush aussi qui, sans être le monstre nazi et qui sans doute n'a jamais lu Machiavel (son vice-président lui en a sans doute fait un résumé), a pourtant fait montre d'un grand talent pour réussir à répéter sans rire des milliers de fois qu'il y avait des armes de destruction massive en Irak, que Sadam Hussein était responsable de l'attentat au World Trade Center et que, de toute façon, Sadam Hussein n'avait pas prouvé qu'il n'avait pas d'armes de destruction massive et que donc...

Des leaders qui n'hésitent pas à recourir au mensonge

La propagande repose sur un principe simple et malhonnête : il suffit de répéter autant de fois qu'il le faut un mensonge pour que celui-ci devienne pour le peuple une vérité. C'est une question d'endurance, sans plus.

Et que dire de Colin Powel qui devant le Conseil de sécurité des Nations Unies a employé toutes les techniques de la rhétorique (statistiques, photos, audio, citations, même un petit échantillon de poudre de perlimpinpin) pour prouver qu'il y avait des armes de destruction massive : un beau grand discours creux, vide de toute crédibilité. Une forme vide, sans fond ; un contenant sans contenu où la profusion des détails masquait la réalité.

On a de plus en plus peur de la pensée complexe. On exige des gouvernants qu'ils trouvent des réponses simples à de graves problèmes et certains de ceux-ci s'y prêtent facilement. Et soi-même on a des solutions simples, faciles, claires et percutantes: «Si j'étais ministre de la Santé, il n'y aurait pas de problème dans les salles d'urgence parce que, moi, les Régies régionales de la santé, je les ferais sauter.» Et les idées se faisant rares, se multiplient les abus de langage où les mots «terrorisme», «prise d'otage» et «pointe de l'iceberg» employés à toutes les sauces perdent de plus en plus de leur valeur. Cela est encouragé par la radio ou la télévision où la formule brève, accrocheuse et souvent démagogique fait foi de credo pour une multitude d'auditeurs assoiffés de scandales.

Terroristes irakiens et *boys* américains se ressemblent

Beaucoup n'ont pas de pensée personnelle; leur pensée, c'est l'opinion des autres, des mots à la mode, des phrases entendues mille fois vides de sens. On dirait qu'aucune idée ne vient vraiment d'eux.

Comme on ne lit pas et qu'on nourrit son cerveau de banalités stéréotypées, on juge tout à l'aulne de son expérience personnelle. On répète des clichés, des mots à la mode, les mots que le pouvoir économique-politico-médiatique suggère, de sorte qu'on méprise les pauvres, les faibles (même ceux-ci le font, car ils ont trop peur d'être identifiés à eux). On peste contre un suicidaire qui menace de sauter d'un pont, on traite des pires insultes et on condamne sans procès les enfants palestiniens ou irakiens qui, bourrés d'explosifs, vont s'immoler pour venger leur famille, ou pour assurer un minimum de bien-être matériel à leur père et mère, qui recevront une prime en argent. Ce sont des gens démoniaques, sanguinaires et cruels, dit-on, des bandits sans foi ni loi. Finie la discussion! Pourtant, il n'y a pas si longtemps, l'Église catholique répétait à ses fidèles que le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Et si c'était vrai?

Terroristes palestiniens ou irakiens et *boys* américains ont en commun d'être jeunes, beaux, purs, idéalistes. Confiants dans les têtes grises et convaincus de défendre une juste cause, ils acceptent tous de donner leur vie. Par amour de leur famille et de leur pays.

Il faut dire que la profondeur orientale fait peur à l'Occident. L'austérité de l'Islam, par exemple, a de quoi ébranler notre quête insatiable de matérialisme. Quand on voit les conditions dans lesquelles ces peuples vivent, quand on les voit prier cinq fois par jour, dans des mosquées dépouillées de richesses, s'abstenir de toute boisson alcoolisée, faire le ramadan, mourir pour leur famille ou la patrie ou par haine de l'envahisseur, refuser les primes de millions de dollars contre une trahison d'un des leurs, il y a de quoi s'inquiéter. Surtout quand on sait que pour eux, nous sommes les infidèles, les croisés et que nous aurons notre juste châtement. Il n'y a pas de doute, les Islamistes radicaux manquent de superficialité.

À l'austère profondeur islamiste, on oppose de plus en plus aux États-Unis un discours politique visant à neutraliser ce qu'on n'arrive pas à dominer : un discours sévère, de plus en plus religieux et condamnant sans appel des droits qu'on pensait acquis définitivement touchant les femmes, les homosexuels ou les minorités. Et cela, au nom du Dieu le plus puissant. C'est comme si, pris en flagrant délit de superficialité, la société américaine sentait la nécessité de rattraper la profondeur de l'ennemi, de redevenir morale, puritaine et fondamentaliste.

À l'horizon, un gros nuage noir s'avance...

On ne peut ignorer qu'au-dessus de notre Occident ensoleillé, plane un gros nuage sombre, avec parfois des vents violents, accompagnant la grande vague de superficialité.

Car le monde occidental, il est tout petit. Il ne représente guère plus qu'un milliard d'individus regroupés surtout en Amérique du Nord et en Europe. C'est un monde riche, capitaliste, plus ou moins égoïste et narcissique, qui domine le reste de la planète.

En face de ce petit monde, il y a cinq milliards et demi d'individus, nos frères, pauvres ou très pauvres, qui assistent, devant leur petit écran s'ils en possèdent un, à la présentation de plaisirs dont ils sont privés par leur destin ; cinq milliards et demi d'individus qui nous regardent, perplexes...

Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que les 140 pays réunis à l'ONU, en septembre 2005, à l'occasion de son soixantième anniversaire, n'aient pas réussi à s'entendre sur une définition à donner au mot «terrorisme».

Prendre l'apéro et fêter notre chance d'être du bon côté?

Au lieu de rechercher la vérité, de s'interroger et d'écouter l'autre, on est tenté parfois de se centrer sur son univers et d'y rester. D'oublier les autres qui risquent de nous rendre coupables de nous sentir si bien. C'est tellement rassurant de s'imaginer dans ses fantasmes que le monde tourne autour de soi et qu'on détient la vérité. On a horreur de tout argument qui remettrait en cause la banalité de sa vie et on refuse de la regarder en face. Quand on trébuche sur un cadavre, on se convainc avec ses lunettes roses que c'est quelqu'un qui dort. On s'émeut devant le spectacle d'une baleine échouée ou d'un frêle oiseau englué de pétrole, mais on reste de marbre devant les milliers et les milliers d'animaux qu'on tue chaque jour, tout près de nous, dans la cachette et le silence tragique des abattoirs, et dont la chair encore frémissante nous est offerte dans les présentoirs des boucheries. Et, plein de bonheur, on prend son apéro en plongeant vivant un homard dans l'eau bouillante!

«Think positive» est désormais bien intégré

Nous sommes collectivement beaucoup plus développés intellectuellement que l'espèce humaine ne l'a été de toute son histoire, et plus superficiels aussi, moins près de nos sources profondes d'interrogations existentielles. Nous n'avons plus ni le temps ni le désir de réfléchir: c'est comme si le matérialisme capitaliste nous avait apporté toutes les réponses et qu'il suffisait aujourd'hui de meubler nos pensées de futilités, de petites inquiétudes factuelles, de préoccupations ne dépassant pas l'utilitaire pour être heureux.

Comme la société d'abondance met à notre disposition sexe, alcool, drogues, pharmacologie, télévision, cinéma de pacotilles, *fast-food* et une foule de distractions tournées vers l'action, il suffit de se laisser porter par la vague pour flotter dans un petit bonheur factice mais confortable, de ne pas s'arrêter, surtout d'éviter le

silence, de faire n'importe quoi mais de faire quelque chose pour éviter de penser à des choses négatives.

«Think positive» est désormais bien intégré, bien digéré. C'est comme si on nous avait transplanté une puce, les plus vieux il y a dix ou vingt ans, les plus jeunes à leur naissance. Ceux qui n'ont pas encore été opérés – il reste quelques irréductibles qui ont les yeux ouverts et qui se méfient encore du bien qu'on veut leur faire – le seront bientôt. Le système a atteint sa vitesse de croisière et *Big Brother* a atteint sa maturité.

Les vertus et les vices à la mode

On ne sait toujours pas avec exactitude qui procède de l'un ou de l'autre, mais il est certain que langage et pensée sont indissolublement liés et que l'étude du vocabulaire d'une époque révèle son degré d'avancement en arts, en sciences ou en philosophie et, surtout, les valeurs qu'elle soutient.

Quand les valeurs changent, le vocabulaire change

Quand les valeurs changent, elles entraînent avec elles une modification du langage. Il suffit de lire des textes d'une autre époque pour constater à la fois le grand nombre de mots qui sont disparus des dictionnaires et la profusion de mots nouveaux issus des nouvelles réalités.

Ainsi le vocabulaire de la courtoisie du Moyen Âge où la pucelle se pâmait d'amour en offrant son hymen est un peu suranné ou, plus près de nous, celui du paysan des années 1940 qui, après avoir trait les vaches, ne devait pas oublier d'éteindre son fanal et surtout d'enlever les entraves à Blanchette, n'a plus la même raison d'être.

Il faut dire que, depuis les années 1980, avec l'arrivée massive de la vague déferlante venant du sud, le vocabulaire des valeurs traditionnelles, en particulier celui des vertus et des vices a subi un dur coup. La superficialité – surtout américaine – n'a que faire de toute une série de «vertus» et de «vices» qui, selon elle, avilissent l'individu en le soumettant à la mièvrerie plutôt que de le faire participer à l'*American dream*.

Les vertus à proscrire : modestie, honnêteté, douceur...

Ainsi il n'y a que les *has been* pour parler de modestie. Quant au mot humilité, on ne le tolère que dans les églises vides, les gens humbles ayant ordinairement raison de l'être. La modestie a remplacé l'humilité, mais être modeste, c'est manquer de caractère, d'envergure, c'est être né pour un petit pain, c'est être un *loser*.

L'honnêteté a encore sa place dans la vie privée mais pas en affaires, en tout cas pas dans le sens qu'on l'emploie habituellement. On a le droit de prendre tous les moyens pour écraser la compétition ou pour frauder la chose «nauséabonde» qu'on appelle l'impôt. Seulement, cela doit se faire dans la dignité : on peut faire à peu près n'importe quoi pour réussir en affaires et, s'il le faut, manger sa mère dans un court-bouillon, il ne faut pas hésiter, elle comprendra. Tous les moyens sont bons à condition qu'on ne se fasse pas prendre à tricher, car alors le délinquant sera honni et banni, non parce qu'il a triché mais parce que, en se faisant prendre, il a prouvé qu'il faisait partie des incapables. S'il se fait prendre avec ses millions accumulés frauduleusement, il s'en ira oublier sa peine aux îles Caïman.

Dans ce contexte, on apprendra à ses enfants à mentir car, c'est bien connu, il n'y a que ceux qui savent le faire et sans rougir (ce sont les faibles qui rougissent) qui réussissent. Mentir, tout le monde le sait, c'est une marque d'intelligence. Le bon père de famille apprendra à son enfant à nier toute forme de responsabilité qui pourrait signifier pour lui ou sa famille une forme de compensation quelconque, étant bien entendu que la négation est toujours la meilleure forme de défense.

Il y a peu de place dans un monde semblable pour la douceur, associée le plus souvent à la candeur et à la naïveté un peu insipide, ou à la fidélité ou, pire, à la simplicité. *Small is beautiful* est dépassé. À l'ère des VUS (voitures utilitaires sport) grosses comme des chars d'assaut et qui souvent leur ressemblent, des piscines creusées, des *Boeing 747* et des *Airbus A 380*, la simplicité a très mauvaise mine et on la regarde de haut.

On méprisera la prudence, autre vertu des faibles et des peureux. L'important, c'est de s'affairer, poser des gestes, mener des actions, vivre des aventures qui en génèrent d'autres et qui ont comme

principal mérite d'inhiber la pensée sclérosée des impuissants. Peut-on parler de tempérance au moment où la société encourage par tous les moyens la surconsommation d'alcool? De gourmandise quand le devoir de tout bon patriote est de participer à la grande fête du *fast-food* et de procurer ainsi un mieux-être à ses concitoyens en se gavant et en se saoulant de bonheur?

Les seules vertus désormais seront le courage, la vaillance, la persévérance et la gratitude auxquelles on ajoutera à l'occasion la générosité (la compassion n'est pas absolument nécessaire, mais ça paraît bien de donner cinq dollars à un itinérant ou de téléphoner à un téléthon devant une table bien garnie). La miséricorde? Qu'est ce que c'est? Courage, oui devant le travail à abattre et les épreuves à surmonter, générosité avec sa famille et ses amis et gratitude envers ceux qui ont permis le succès et ceux qui se battent pour nous à la guerre.

Les vices à développer: orgueil, avarice, gourmandise...

Quant aux défauts ou mieux, aux vices, on vénérera l'orgueil, car c'est lui qui assure la fierté du battant et que, si la vanité est parfois agaçante, elle vaut mille fois mieux que la modestie. On encouragera l'avarice dans la mesure où il s'agit d'accumuler des biens, mais on méprisera les radins, c'est-à-dire les hommes qui ne sont pas suffisamment généreux envers leur femme et leurs maîtresses.

À l'impureté (qu'est-ce que c'est que cette bibitte encore?), on préférera le sexe, un terme plus coloré, plus sauvage et plus violent, mais cela devra se faire en cachette, à la noirceur, et par l'utilisation bénéfique de toute la pornographie possible: c'est pas dangereux. Les bordels seront illégaux, mais on en encouragera la fréquentation, à cause de leurs vertus vivifiantes et histoire de montrer qu'on n'est pas un *loser*. Un battant n'a pas l'intelligence dans les talons et une prostituée est un produit de consommation comme un autre.

La colère sera fortement conseillée parce qu'elle est la sœur de l'orgueil et que les sciences «psy» ont démontré qu'il est efficace de donner libre cours à ses émotions. Après tout, on n'est pas des mauviettes!

Être superficiel, c'est aussi être profond

Les deux seuls vices interdits désormais sont la paresse et l'envie: on se lève le lundi matin, même s'il fait un temps d'enfer et qu'on souffre d'un affreux mal de tête (on s'est enivré durant deux jours avec la femme de son meilleur ami), parce qu'on est un homme d'honneur: on se lève, on fait une petite prière et on va travailler pour gagner le pain de sa petite famille, en homme vertueux. Pour ce qui est de l'envie, si tu n'es pas content de ton sort, tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même. Ne me rends pas responsable de tes échecs.

La gourmandise est promue au rang des plus grandes vertus. Un citoyen honnête doit avoir un tour de taille qui ne laisse aucun doute quant à sa participation effective à l'essor économique de son pays.

* * *

Quand la vie change, la pensée change et vice versa. Modifier le langage, c'est modifier la pensée.

Troisième partie

La superficialité légère et créatrice

Celle qui prend sa source dans la recherche des plaisirs
et se manifeste par la joie de vivre avec les autres
et le désir de faire de petites ou de grandes créations.

Éloge de la superficialité

La deuxième partie a analysé la superficialité dans son acception habituellement négative, tout en faisant ressortir qu'elle est intimement liée à la profondeur et que, par conséquent, elle a, elle aussi, sa part de noblesse. La troisième partie se propose d'aller au-delà de ce côté sombre et lourd de la superficialité et de voir que, dans la majorité des cas, loin d'être un manque dans sa vie personnelle ou dans ses relations avec la société, la superficialité est un puissant moteur de jeunesse, d'adaptation aux changements et de joie de vivre. Car, au lieu de prendre sa source dans l'angoisse et la peur, la superficialité légère prend la sienne dans la recherche des plaisirs ou dans ce besoin irrésistible de se dépasser par des actes de bravoure ou de création, provoquant de ce fait des actions positives.

Les premiers chapitres de cette troisième partie sont consacrés à la remise en question de la manière usuelle de voir le phénomène et proposent de faire la promotion de la superficialité. On verra comment l'homme est un être de surface, qu'on l'accuse souvent à tort de superficialité et qu'on devrait plutôt l'en féliciter, qu'il y a une foule de bienfaits reliés à elle, et que même la «diabolique» mondialisation de l'économie semble vouloir prouver que sa légère façon de gérer le commerce – et la planète – est en train de semer l'espoir dans beaucoup de pays qui hier encore souffraient d'une pauvreté dont ils n'arrivaient pas à se sortir.

La superficialité, quand on y songe bien, mérite qu'on en fasse l'éloge. C'est au culte de la beauté que les prochains chapitres sont consacrés. Celle-ci est liée à la jeunesse, au changement et à la beauté corporelle. Elle s'identifie à la création sous toutes ses formes, y compris dans son expression quotidienne; également aux artifices de la séduction; aux masques ludiques, au maquillage et à

Être superficiel, c'est aussi être profond

son miroir; à la mode et au sport; à la convivialité, c'est-à-dire aux rituels de la politesse et de la conversation; à l'humour. Enfin, à la peau, cette partie si superficielle et si essentielle de notre nature humaine.

L'homme et l'infini

L'homme est un être superficiel. Il a peur des ténèbres de la profondeur et trop de lumière l'aveugle. Même quand il réfléchit, il le fait avec des moyens limités par sa petitesse, eu égard à l'immense univers qui l'entoure et dont il n'a jamais pu tout à fait déchiffrer l'énigme. Sommes-nous seuls dans l'univers? Qui préside à autant d'ordre dans ce chaos? Qui fait tourner les planètes?

L'homme est infiniment petit

L'homme est infiniment petit. Plus petit qu'il ne l'a jamais été. Il l'est d'autant plus que les plus récentes découvertes en biologie révèlent que le génome humain ressemble étrangement à celui du poulet, que son ADN n'est guère plus complexe que celui d'une vulgaire mouche, que les astronomes découvrent chaque jour de nouveaux mondes toujours plus loin, toujours plus grands. Tout cela contribue à rétrécir d'autant son minuscule univers personnel. On ne connaîtrait que 5% des fonds marins et on découvre tous les jours de nouvelles variétés de mollusques, de poissons et de crustacés. Quand on songe que la plus grande réussite humaine consiste à avoir posé le pied sur la Lune, un petit astre si près de nous qu'il semble sur le point de nous tomber dessus, et que l'orgueilleuse station spatiale internationale peut être vue à l'œil nu, tant elle est proche de nous, on se rend compte que l'infiniment petit du XVII^e siècle l'est encore davantage aujourd'hui.

Mais il aspire au domaine des dieux

L'humain est un être de surface. Même si ses aspirations pour les hauteurs ou les profondeurs sont illimitées, il n'est vraiment à l'aise que lorsqu'il effleure les êtres et les choses. Le ciel, la terre comme le ventre de la mer l'attirent tout en lui inspirant les pires craintes,

car il sait qu'il n'est fait ni pour l'un ni pour l'autre. Chaque fois qu'il cherche naïvement à se hisser jusqu'aux étoiles, Icare retombe sur la terre, parce que c'est de la cire qui retient ses ailes ; chaque fois que l'homme creuse des galeries trop profondes, il apprend qu'on ne joue pas à la taupe impunément. Quand un sous-marin s'enfonce dans les profondeurs de la mer, il plonge dans l'asphyxie et la mort, tout comme l'alpiniste risque de mourir s'il ne traîne pas avec lui ce qu'il lui faut d'oxygène. Ce n'est qu'à la surface que l'homme se sent en sécurité et qu'il vit dans un équilibre instable une autonomie et une liberté toutes relatives.

C'est parce qu'il vit si brièvement que l'être humain ne peut appartenir à autre chose qu'à l'éphémère. Il ne contrôle pas le Temps qui, lui, dure et qui, de son œil intemporel, regarde défiler les générations comme les vagues de la mer. Il ne vit que des instants parcellaires et changeants dans le chaos apparent de l'univers, et se comporte comme s'il allait vivre éternellement.

Paradoxalement, l'homme a tendance à mépriser la surface et à vouloir à tout prix partager le domaine des dieux. Il aspire au mysticisme, à la profondeur, alors que les contingences matérielles l'obligent à se coller au quotidien et à vivre de trivialités.

Quand il se retrouve seul devant une rivière ou la mer, il se sent en communion avec l'au-delà. Un arbre, une fleur l'émeuvent et lorsqu'il s'arrête suffisamment longtemps devant l'objet de sa contemplation, que ce soit un être cher ou les effluves d'un matin de printemps, il sent son cœur se gonfler de reconnaissance et de joie devant l'infinie beauté des êtres et des choses. C'est alors qu'il prend conscience qu'il n'est pas fait pour la grossièreté et la monotonie quotidienne que, pourtant, son corps l'amène fatalement à fréquenter ; par contre, cette contemplation fugitive prend tout son sens du fait qu'elle suit ou précède le travail, le loisir et l'action. Car l'homme, à moins d'être un philosophe et de consacrer sa vie à la fréquentation de la pensée, commande l'action ; le silence, le plus souvent, le trouble et l'ennuie. Il a surtout besoin de changements, d'un équilibre constant entre ses aspirations à la contemplation et son besoin d'action.

Il cherche le bonheur dans les étoiles, alors qu'il est ici, tout près de lui

Parce que, traditionnellement, on a méprisé la superficialité, on se culpabilise facilement d'être emporté par le tourbillon de la vie trépidante actuelle, surtout si l'on y participe avec aisance ou bonheur. Il est pourtant tout à fait naturel de se sentir plus à l'aise dans l'action que dans les hautes sphères de la pensée. Nous ne sommes pas tous faits pour l'introspection et la pensée philosophique; nous sommes attirés par une foule de désirs et de besoins disparates qui ne relèvent pas seulement de la société de consommation, mais également d'un besoin naturel de l'homme d'être ici, ailleurs et partout à la fois.

Nous sommes des joueurs et nous désirons plus que tout le changement qui se traduit par un besoin viscéral de bouger. Nous cherchons notre unité dans la diversité, notre essence dans l'accident, l'ensemble dans l'accessoire. Même notre qualité de vie dépend en grande partie de la quantité de nos activités qui sont, la plupart du temps, superficielles. À moins que nous acceptions de vivre une profondeur ascétique des plus étranges, et, le plus souvent, en solitaire.

C'est la peur orgueilleuse d'accepter notre condition humaine et le refus de nous accepter futiles et dérisoires qui nous incitent à vérifier toutes sortes de modèles et de systèmes complexes de pensée pour justifier nos vies en dehors de nos activités de tous les jours. Nous cherchons dans les étoiles un sens à donner à notre vie, alors qu'il est tout près de nous, ici et à la surface.

S'il arrive parfois que l'absence d'habitude de penser d'un dirigeant politique entraîne le déclenchement d'une guerre, jamais une guerre n'a lieu pour des raisons légères. C'est l'absence de pensée ou ce sont surtout les idées érigées en systèmes doctrinaires qui causent la haine et la plupart des guerres qui ensanglantent la terre. Si nous pouvions nous contenter de jouer comme les enfants et de nous prendre à la légère, les conflits ne se termineraient pas dans des bains de sang.

Et elle fait peur, la profondeur. C'est d'elle qu'origine le bien, mais aussi le mal. C'est elle aussi qui engendre les fanatiques idéalistes et naïfs que certains appellent « martyrs », d'autres, « terroristes ».

Il n'est à l'aise qu'à la surface des êtres et des choses

L'homme n'est à l'aise qu'en équilibre instable entre la hauteur et la profondeur. Ange déchu, il se perd dans les sphères de la pensée abstraite et se sent mal à l'aise devant l'abîme de ses désirs et de ses vices. Il n'est bien qu'à la surface des choses, ni trop hautes ni trop basses, dans une sorte d'entre-deux fait de petits bonheurs. S'il lui arrive parfois d'atteindre les cimes les plus hautes de la pensée ou les profondeurs abyssales de l'amour, il est pris de vertige et ressent alors un bonheur en même temps qu'une souffrance particulière qui, l'espace d'un instant, lui font miroiter des promesses d'absolu. Mais très vite s'estompent le bonheur et la souffrance, et le bouchon remonte à la surface. Comment pourrait-il en être autrement quand on songe que l'infiniment petit être humain passe sa vie à tourner en rond sur une infime partie de cette minuscule planète qui tourne elle-même sur elle en tournant autour d'une foule d'astres qui, eux-mêmes, dans une apparente confusion, tournent en rond...

* * *

Parce que l'homme, comme la nature, a horreur du vide, et qu'il a peur de mourir, il bouge, il court, il cherche à donner du sens à sa vie et à meubler son ennui dans l'action enivrante et superficielle de l'instant : une couleur chatoyante, des lignes provocantes, une note de silence, un poème, une chanson...

Qui accuse-t-on de superficialité ?

Nous sommes des rampants à deux pattes et nous avons horreur des échelles! Nous nous tenons tant bien que mal à la verticale et nous apprécions d'autant plus l'horizontale, car nous avons besoin d'une surface plane pour nous mouvoir: il nous faut une grande étendue pour y déployer la diversité de nos activités.

Il est vrai que nous vivons dans un monde de plus en plus superficiel, fait de publicité, de propagande, de vente à pression où la quantité, la forme ou les détails sont rois. Nous nous distrayons en achetant de plus en plus de biens, en nous investissant totalement dans le travail, dans notre famille, en multipliant les rencontres entre amis et en nous intégrant tous les jours davantage dans les innovations technologiques de tous genres.

Nous sommes très chanceux de vivre superficiellement

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que nous nous sentons obligés de dénoncer ce type de vie trépidante comme s'il fallait nous excuser de vivre aujourd'hui beaucoup mieux qu'hier. Nous dénonçons la superficialité comme si elle n'avait produit que du malheur.

Pourquoi sentons-nous le besoin de nous défendre de mieux vivre qu'autrefois ou qu'ailleurs? C'est comme si un ensemble de stéréotypes dogmatiques et de croyances religieuses, philosophiques et idéologiques, même s'ils ont perdu leur pouvoir d'attraction, demeureraient présents dans l'inconscient collectif et ne pouvaient en aucune manière être remis en cause. Alors nous répétons à l'unisson que ce «matérialisme décadent» nous mènera au malheur et que les

véritables valeurs sont celles de l'esprit. Nous condamnons sans appel la mode, le consumérisme, la télévision, les humoristes, les valeurs nouvelles des jeunes et de ceux qui refusent de vieillir.

Toutes les valeurs reliées au confort, à la beauté extérieure, à la consommation et surtout à l'argent sont tenues pour suspectes autant par les pauvres que par les riches, les premiers pour justifier leur malheur ou leur médiocrité: «J'ai d'autres valeurs, moi, des valeurs supérieures...», les seconds, parce qu'ils sont obligés de se retrancher derrière ce paravent des «valeurs supérieures» pour ne pas que les pauvres les envient ou s'emparent de leurs biens. Pour leur sécurité et pour garder la sympathie de leurs proches, les riches sont obligés de feindre la souffrance et de se plaindre de la «misère des riches». Jamais, bien entendu, ils ne donneraient leur place, et pour cause, jamais ils ne troqueraient leur vie pleine d'aventures et de gratifications pour se retrouver dans la profonde et ennuyante vie stagnante du pauvre.

Pourquoi alors condamne-t-on la superficialité?

De plus en plus, les vedettes du spectacle, du sport, des médias, de l'économie, poussées par un développement économique inégalé, sont obligées, elles aussi, pour éviter la colère des envieux, de dire leur aversion de l'argent, même si elles le cultivent avec une voracité exemplaire. Cela s'applique aussi aux penseurs vedettes de ce temps qui, bien costumés, entre deux avions et trois maisons, vendent à gros prix livres et conférences en dénonçant la vanité de «ce monde maudit.»

En fait, tout le monde trouve son compte dans cette condamnation sans appel de la superficialité, d'abord parce qu'on a été de tout temps conditionnés à le faire, et aussi parce que ce faisant, on sous-entend orgueilleusement qu'on est, soi, très profond. Ainsi quand le pauvre, le riche, la vedette et monsieur tout le monde lapide l'autre sur la place publique, il fait preuve d'une coquetterie certaine et un peu snob.

Pourtant, la profondeur et la surface font partie d'une même réalité, comme le derme et l'épiderme ou la peau et les os. Promouvoir l'une ne devrait pas entraîner la condamnation de l'autre.

La superficialité est une belle courtisane que tout le monde fréquente (s'il en a les moyens) ou désire (s'il ne les a pas), mais que personne ne veut reconnaître à la face de tous.

Qui accuse-t-on de superficialité?

Le plus souvent, ceux qui affichent leur joie de vivre

Qui accuse-t-on de superficialité? Ceux qui réussissent leur vie, ceux qui disent leur joie de vivre et que l'envieux s'empresse de dénoncer en les qualifiant de menteurs, de chanceux ou de vantards, parce qu'il ne peut supporter de voir les autres réussir là où il a échoué. Quand il rencontre quelqu'un qui trop souvent à son goût sourit ou rit, l'envieux s'empresse de lui prêter le masque de l'hypocrisie ou, plus insidieusement encore, celui de la douleur: «Il sourit sans arrêt, mais c'est pour cacher son manque de confiance...» «Elle rit beaucoup trop, c'est sûrement parce qu'elle cache son mal de vivre...» L'une des facettes de l'envie, c'est de mépriser ce que l'on ne peut pas atteindre.

On accuse de superficialité d'abord et avant tous ceux qui réussissent en affaires, en les agglutinant en quelque sorte à l'objet par excellence de la superficialité: l'argent. Or, à force de dire du mal d'elle, on oublie que l'avènement de la monnaie a été un bienfait pour l'humanité. C'est à partir du moment où tous les citoyens ont pu s'en procurer qu'ils ont pu échapper aux contraintes de la naissance ou des traditions de richesse de leurs petites communautés: désormais il n'était plus nécessaire d'être le fils ou la fille de... pour posséder, ou d'être noble; il suffisait de se procurer de l'argent, par exemple en faisant du commerce, pour pouvoir voyager, changer de maison et s'entourer de confort. Ainsi la monnaie a permis et permet encore aujourd'hui à l'individu d'être mobile, libre et d'aspirer à une égalité de droit et de fait. La monnaie est l'outil de démocratisation par excellence.

On ne qualifie jamais de superficiel un malade, un blessé, un sans-abri, un repris de justice, un pauvre, un dépressif ou un mal-aimé, pas plus qu'on accuse de ce «mal» les membres de sa famille qui n'ont pas réussi leur vie. Ceux-là, on les aime bien... Ils ne sont pas menaçants. Sont marqués au fer rouge de la superficialité, les

gens d'affaires prospères, les meilleurs politiciens, les étudiants les plus brillants, les vedettes de cinéma et de télévision, les artistes en général ou ceux qui leur ressemblent, et tous ceux qui, par leur comportement dynamique et flamboyant, portent ombrage à la médiocrité des autres.

Sont superficiels ceux qui sont plus intelligents, plus instruits, plus dynamiques, plus riches, plus beaux, plus élégants, mieux habillés, qui s'expriment avec plus de charme et de nuance, qui mangent des mets raffinés, qui boivent les meilleurs vins, qui pratiquent des sports avec des amis, qui font du conditionnement physique ou qui s'achètent des voitures rouge passion ou jaune soleil.

Quels sont ces êtres si profonds et si loin de nous ?

Mais alors, qui sont ces êtres profonds auxquels on nous invite depuis toujours à nous identifier ? Ce sont d'abord ceux qui font profession de sagesse : les philosophes, les moines et les curés, les mollahs, les psychologues, les grands écrivains, certains professeurs. Ce sont des personnes dont ni l'individu ni la société ne peuvent se passer et qui les accompagnent en les guidant, car on leur confie la mission de penser pour ceux qui n'ont pas le temps de le faire, pris qu'ils sont dans le tourbillon des activités quotidiennes. Qu'ils soient indispensables, cela est incontestable, mais une société qui ne serait composée que de penseurs serait dénuée d'action et se mourrait d'ennui. Heureusement, ces beaux parleurs le font de plus en plus avec légèreté, le vent vivifiant de la superficialité soufflant sur eux comme sur les autres.

Parmi les gens profonds, il y a aussi ceux, les plus nombreux, qui n'arrivent pas à être superficiels, mais qui voudraient bien l'être : les malades, les pauvres, les décrocheurs, les malheureux en général. À bien y penser, les dépressifs et les suicidaires sont des gens qui manquent de superficialité : à force de rester dans leur tête, ils en arrivent à ne plus être capables d'action. Il y a enfin les envieux qui, le cœur rongé par le ver de la haine, multiplient médisances et calomnies sans jamais réussir à apaiser leur souffrance profonde.

Être superficiel, c'est aussi être profond

Les gens superficiels sont aussi des gens profonds, et personne ne peut comprendre, par hypothèse, toute la superficialité de l'autre, s'il ne connaît d'abord sa profondeur, les deux phénomènes étant à ce point liés. La lecture qu'on fait des motifs qui expliquent les comportements d'autrui est souvent distordue par ses croyances et ses préjugés. En fait, une lecture plus attentive de la superficialité chez les autres conduirait l'individu à les mieux comprendre plutôt qu'à porter des jugements hâtifs qui sont le plus souvent sans fondements.

On pourrait même dire que plus une personne est profonde, plus elle est superficielle, mais que sa superficialité est d'autant plus intéressante qu'elle reflète une profondeur de qualité, car sa superficialité en est le reflet. De la même façon que la surface de la mer est plus dense et imposante que celle d'un ruisseau, la superficialité de la personne sage possède ce quelque chose qui en impose par rapport à celle que la nature a voulue plus modeste.

Les bienfaits de la superficialité

La vie a cessé d'être absurde

Les temps ont bien changé, et c'est pour cela qu'on ne peut plus restreindre le concept de superficialité à un manque de profondeur: Icare ne se brûle plus les ailes depuis qu'il s'est fait poser des moteurs, et Sisyphe n'est plus condamné à rouler éternellement son énorme pierre vers le haut de la montagne depuis qu'il s'est procuré un micro-ordinateur et un portable! Cascadeur dans ses temps libres, K... s'est extirpé du labyrinthe de la bureaucratie et travaille pour une agence de publicité. La vie ne lui paraît plus absurde, car son travail lui permet désormais de voyager à travers le monde et de vivre en harmonie avec son environnement...

Grâce à la science, nous ne percevons plus ni l'univers, ni notre planète, ni nous-mêmes comme on le faisait autrefois. Nous vivons beaucoup mieux depuis que nous avons accepté de nous dégager de l'unique recherche utopique d'absolu et de vivre à la surface de la terre. Rendue plus légère par les sciences, la vie a cessé d'être absurde ou l'est beaucoup moins qu'autrefois.

La pensée n'est plus la seule voie; l'action aussi est noble

Hier encore, il était interdit de remettre en question la primauté absolue de la pensée sur l'action. La pensée avait pour elle la noblesse, la vérité, le prestige, tandis que l'action devait se contenter de faire humblement ce que l'autre lui ordonnait de faire. Les philosophes, les prêtres, les humanistes représentaient la première, tandis que la seconde était réservée au peuple, en particulier aux petits bourgeois commerçants. L'action, symbolisée en particulier par le commerce et l'argent, était dénoncée et méprisée plus souvent qu'autrement.

Au-delà des exagérations qu'un tel changement de cap provoque inévitablement, il faut bien convenir que la remise en question de la sempiternelle supériorité de la pensée sur l'action n'est pas une chose si mauvaise. Non pas que la pensée doive quitter nos vies, mais qu'elle soit désormais mieux adaptée aux conditions matérielles dans lesquelles nous évoluons. Que la réflexion/action accompage désormais le couple profondeur/superficialité.

On attend du penseur qu'il soit un phare

Tout le monde pense, mais tous ne le font pas de la même manière. Les philosophes, les écrivains et les intellectuels en général le font plus en profondeur, tandis que la réflexion du commun des mortels est tributaire de l'action. En fait, le penseur professionnel essaie de construire un monde purement spirituel, tandis que nous, nous tentons de l'atteindre par une vie active dans notre communauté rapprochée.

Par rapport au penseur, nous vivons en réaction et nous attendons de lui qu'il nous conseille. Nous avons tendance à confondre ces deux façons de concevoir le monde des idées de la même façon que, durant des centaines d'années, on a fait apprendre aux enfants des concepts extrêmement complexes que les linguistes et pédagogues auraient dû garder pour eux, au lieu de leur donner des outils simples et efficaces pour faire leur apprentissage. Il n'est guère plus utile pour le commun des mortels de connaître Platon ou Kant que pour un enfant de faire un long discours sur la différence qu'il y a entre une préposition et une conjonction. Ce qui est important pour le premier, c'est d'avoir un mode de pensée relativement structuré et pour le second, de maîtriser une méthode efficace d'apprentissage de la lecture et de l'écriture (y compris un bon logiciel de correction orthographique).

Ainsi donc, les penseurs ont souvent présenté la pensée telle qu'ils l'étudient comme étant ce qui devrait être la norme universelle. Or dans les faits, nous vivons dans un monde en mutations constantes où l'adaptation et la souplesse jouent un rôle capital. Un monde où il y a de la place pour des penseurs et des «acteurs», ceux qui écrivent des choses et ceux qui les appliquent.

Nous vivons mieux dans la superficialité que dans la profondeur. Et nous nous plaignons le ventre plein

On a tellement été habitués à valoriser la lenteur, la réflexion, l'intériorité, qu'on est tentés de juger négativement l'intrusion dans nos vies de toutes les contraintes de la superficialité reliées à la place de plus en plus grande qu'occupe l'action, la vitesse, l'extériorité. C'est oublier que sont reliés à ces dernières une augmentation du niveau de vie, un confort, une diversité de biens et de services dont nous ne pouvons tout simplement plus nous passer parce que nous y trouvons notre compte. Nous vivons mieux dans la superficialité que dans la profondeur, mieux dans la richesse que dans la pauvreté, mieux dans une société artificielle que dans la nature sauvage, mieux dans la beauté colorée fabriquée et enivrante que dans l'introspection accablante de son autocritique parfois malade. Et nous nous plaignons le ventre plein.

Nous sommes les païens d'un XXI^e siècle qui sera frivole, promesse de plaisirs et de richesses sans nom et surtout absence de souffrances telles que les ont connues les siècles antérieurs. Plus elle sera poussée à son extrême, plus la superficialité, si elle accompagne la pensée profonde, conduira à la paix et à l'amour, car elle est capable, à cause de sa légèreté, d'empêcher les individus et les peuples de fonder leurs actions sur les dogmes sacrés de leurs religions ou les principes sclérosés de leur idéologie.

Nous vivons mieux grâce aux sciences

On pense de moins en moins et on agit de plus en plus. Cette révolution profonde est venue du développement accéléré des sciences. Au lieu de chercher, comme les philosophes, les théologiens ou les idéologues, à découvrir l'essence du monde, de l'être, L'Unique Vérité, les scientifiques, de façon toute prosaïque et pragmatique, ont concentré leurs recherches sur la surface de choses vérifiables et sont arrivés de cette façon, par leurs multiples découvertes et inventions, à rendre notre vie beaucoup plus confortable. Au lieu de nous promettre de nous rendre heureux plus tard en faisant miroiter des paradis utopiques, ils produisent tous les jours, ici et maintenant, plus de biens et de meilleure qualité pour faciliter notre vie, la rendre plus belle et bien plus agréable.

De cette nouvelle façon de vivre, la réflexion n'est pas exclue, mais elle a perdu de son importance et surtout de son altière suprématie. Mieux, elle est différente, plus légère, plus à la portée de tout le monde. De toute façon, on ne peut atteindre la profondeur que par la surface et elle ne peut se manifester que par elle : il faut des mots pour le dire, ou un geste, une parole, un soupir. La profondeur a besoin de s'extérioriser, sinon elle risque d'étouffer l'être au point de provoquer une implosion et de le tuer.

Nous vivons plus longtemps et mieux qu'autrefois

C'est à l'exploitation de la croûte terrestre, de sa superficielle surface, que nous devons de ne plus geler l'hiver, de bien manger, de vivre beaucoup plus vieux et de bénéficier d'une qualité de vie sans égale. Grâce à elle, la vie désormais dure cent ans et une donnée nouvelle s'impose : il faut préparer sa retraite. Hier encore, cela était inutile, car l'espérance de vie ne dépassant pas cinquante ans, il était normal que l'individu, qui vivait très près de la nature et dans un dénuement complet, centre sa vie sur la méditation et espère que la maladie et le ciel ne lui tombent pas trop vite sur la tête ! On s'accrochait à Dieu et à son représentant sur terre, on priait et on attendait la fin, en espérant qu'il y ait un au-delà merveilleux qui fasse oublier cet ici-bas de malheur.

Nous ne craignons plus la maladie, moins la mort

Aujourd'hui, grâce aux sciences, nous ne vivons plus pour mourir, nous vivons pour vivre et nous le faisons dans le paradis terrestre de la société de consommation. Nous n'avons plus peur de la maladie, car elle se soigne, ni de la mort parce qu'il existe des analgésiques puissants qui la rendent plus douce. Bien plus, nous pouvons choisir notre mort : nous pouvons nous gaver de gras, de sel et de sucre et refuser tout exercice physique ou bien prendre soin de notre santé, ou encore fumer deux paquets de cigarettes par jour. Dans bien des cas, nous pouvons choisir de mourir d'un cancer du côlon, d'une crise cardiaque, d'un cancer du poumon, du sida, du diabète ou d'un engorgement du foie, car la science nous a suffisamment renseignés

sur les conséquences de tel ou tel comportement pour que nous puissions en quelque sorte déterminer approximativement de quelle façon la plus plausible nous allons attraper notre dernier rhume...

Plus nous participons à ce « matérialisme décadent », plus paradoxalement nous prenons conscience de la vanité de toute chose (l'économie étant basée sur l'obsolescence), et moins nous nous attachons aux choses matérielles, car tout est devenu jetable. Ainsi, en possédant beaucoup, on ne s'attache à rien, rejoignant ainsi cette préoccupation fondamentale des grandes religions, à savoir le détachement des choses de ce monde.

Quand on accuse la société de consommation toute superficielle de tous les maux, on oublie que nos arrière-grands-parents et même certains de nos grands-parents ont vécu la moindre maladie ou la plus petite blessure dans des douleurs atroces (il n'y avait pas d'analgésiques) et dans l'angoisse (la moindre maladie pouvait être fatale) et pire, que la plupart d'entre eux ont dû subir une horrible agonie de souffrances inimaginables avant d'être enfin délivrés de leur vie de pauvreté, de souffrance et de malheur. Et dire que la sombre soutane noire leur suggérerait d'offrir leurs souffrances au Seigneur pour la rémission de leurs péchés! S'ils avaient su...

* * *

Avec le développement phénoménal de la médecine et de la pharmacologie, nous sommes assurés maintenant d'une vie bien plus sereine et d'une mort « assistée » cent fois plus humaine. Nous n'avons plus à trembler en pensant au futur et nous pouvons nous concentrer sur le présent et les plaisirs qu'il procure.

Le Sud se nordifie

Parmi les bienfaits de la superficialité, il en est un qui, s'il se confirme, pourrait sauver bien des vies dans le monde et assurer un confort modeste mais réel aux quelques milliards d'individus qui en ont été privés jusqu'à présent. Qui aurait pu prévoir, en effet, que le très superficiel monde des affaires contribuerait au partage des richesses dans le monde?

Beaucoup de pays émergent d'une pauvreté endémique

Aujourd'hui, nous devons admettre que la libération des échanges et la mondialisation, malgré ce qu'on a appelé les rationalisations sauvages qui ont marqué la dernière décennie du XX^e siècle, ont permis de relancer les économies de pays qui vivaient une pauvreté endémique. Beaucoup de pays, qu'on disait « sous-développés » il y a vingt ans, sont devenus des puissances avec lesquelles il faut désormais compter. De pays du tiers-monde, ils sont passés aux pays en voie de développement, aux pays non alignés, aux pays émergents, et nous voici, avec l'Alena, le Mercosur, l'Union européenne, le G20 et bien d'autres organisations de libre-échange, en face de concurrents redoutables qu'on regardait avec supériorité et condescendance il n'y a pas si longtemps. L'Inde, la Chine, le Mexique, le Brésil... Des 140 pays qui sont devenus indépendants depuis la guerre 1939-1945, aucun ne regrette, malgré les difficultés auxquelles ils ont eu à faire face, le temps des colonies, des empires et des protectorats européens.

Quand les grandes entreprises du Nord se sont mises à déménager leurs usines dans le Sud pour profiter d'une main-d'œuvre abondante et bon marché, beaucoup ont prédit l'effondrement de nos économies et ont vertement dénoncé la voracité de la finance et son incapacité à assumer quelque rôle social que ce soit. « Ces monstres, disait-on, nous enlèvent nos *jobs* pour aller exploiter les pauvres du Sud. »

Or, que s'est-il passé? Au début il y a eu une augmentation rapide du taux de chômage au Nord et une augmentation de l'emploi dans le Sud, qu'on dénonçait haut et fort en le qualifiant de *cheap labor*. Rapidement, cependant, le développement de la haute technologie aidant, le marché de l'emploi a repris de la vigueur au Nord, si bien qu'aujourd'hui les États-Unis, malgré un déficit record, jouissent toujours d'une croissance économique, tandis que le Canada et le Québec n'ont jamais eu si peu de chômeurs. Le Mexique, qui était menacé d'une faillite il y a dix ans, se tire maintenant très bien d'affaires.

Si l'horizon risque de s'assombrir chez nous avec l'arrivée massive des biens de la Chine et de l'Inde – il n'y aura plus bientôt aucune barrière tarifaire – il n'en reste pas moins que le capitalisme sauvage semble vouloir apporter un certain équilibre, une certaine justice distributive, impensable il y a dix ans, entre le Nord et le Sud, entre l'Occident et l'Orient. Certaines parties de l'Asie s'enrichissent, le Sud s'organise. Et aucun nouveau travailleur de ces pays, quelle que soit la minceur de sa paye, ne voudrait revenir à son état précédent, aussi bien dire son néant d'antan.

Le néolibéralisme va-t-il réussir là où la morale et la politique ont échoué?

Ce que les rêves utopistes de justice, d'égalité et d'équité n'avaient pu réaliser jusqu'ici, le très superficiel et si méchant néolibéralisme est peut-être en train de le faire et à un train d'enfer. On ne peut accuser l'époque actuelle (le néolibéralisme, la prédominance de l'entreprise privée sur l'État, la superficialité de la pensée-action) d'être responsable de la misère des pays pauvres. La mondialisation vient à peine de commencer et on ne pourra en mesurer les résultats que dans quelques décennies. Ce que nous savons cependant, c'est que parmi les pays qui étaient sous-développés il y a vingt ans, bon nombre recommencent à respirer, après avoir été dépouillés pendant des siècles de leurs richesses naturelles et de leur autonomie par des empires qui avaient pour nom Angleterre, France, Espagne, Portugal, Belgique, Hollande, Italie, Allemagne, etc., chacun exerçant un empire ou un protectorat difficile à concevoir aujourd'hui et sans doute plus néfaste que ce que l'on reproche aux États-Unis d'Amérique actuellement. C'est cette époque faite de christianisme, de

paternalisme et souvent de despotisme qui est en partie responsable du gâchis actuel, y compris de la pollution de la planète et des idées. Ce sont ces plaies que notre époque, avec des moyens nouveaux, tente maladroitement de guérir.

Peut-être la superficialité des gens d'affaires donnera-t-elle en vingt ans ce que la politique n'a pas réussi jusqu'ici. Peut-on penser que les salaires diminuant dans le Nord et augmentant dans le Sud, la planète atteigne un jour un certain équilibre, une certaine justice sociale planétaire? Force est de constater que c'est dans la sauvagerie d'un monde en mouvance et dirigé uniquement par des intérêts financiers que nous évoluerons désormais. Il se peut qu'on ait d'autres surprises. On se rend compte, par exemple, que de plus en plus d'hommes et de femmes qui sont devenus riches se lancent en politique pour faire leur part, pour remettre, disent-ils, à la société une partie de ce qu'ils en ont reçu. Ces gens, que leurs précédentes fonctions rendaient plus ou moins amoraux, se transforment très souvent dans leurs nouvelles fonctions, en des serviteurs du peuple généreux et compatissants. Beaucoup pensent que du chaos naît l'ordre.

Autrefois, il n'y avait pas d'écart entre les riches et les pauvres, car il n'y avait que des pauvres

Les mouvements économiques mondiaux ne se font pas sans causer de mal, mais la théorie du ruissellement si chère aux capitalistes finira peut-être par donner des résultats, d'autant qu'on a la certitude que ce ne sont pas ceux qui ne produisent aucune richesse qui risquent de faire progresser la justice dans le monde: les beaux mots ne suffisent pas, les grandes théories non plus, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'un pragmatisme efficace et d'actions concrètes.

Il n'y avait pas autrefois d'écart entre les riches et les pauvres, parce qu'il n'y avait que des pauvres! Pensons à la Chine de Mao ou au Québec des années 1950. L'écart se creuse à mesure que la richesse arrive et qu'elle est créée par ceux-là mêmes qui s'échappent du peloton de la pauvreté.

À cet égard, il arrive aussi que les défenseurs de la justice sociale et les représentants de la gauche utilisent un langage si alarmiste ou ampoulé qu'ils perdent toute crédibilité. Ainsi, on ne cesse de nous

répéter qu'un milliard d'individus sur la terre n'ont pas accès à l'eau potable. Alors, comment se fait-il qu'ils ne meurent pas? Veut-on dire qu'ils n'ont pas d'eau courante dans leur maison, ou qu'ils n'ont pas accès à de l'eau salubre? Si c'est le cas, qu'on le dise, car cela renvoie à une toute autre réalité.

L'inflation verbale n'est pas l'apanage du seul pouvoir économique «infâme», il l'est aussi des plus grands défenseurs de la justice qui, pour arriver à secouer l'apathie de la population, n'hésitent pas à déformer la vérité au profit de raccourcis ou d'omissions qui s'apparentent au mensonge et qui les font de plus en plus mal paraître.

Si, comme l'a dit Gandhi, le bien triomphe toujours du mal à la fin, il se peut que le monde fou, fou, fou des affaires conduise un jour notre planète à la redécouverte du paradis perdu. Entre-temps, la population mondiale augmente à un rythme inquiétant et la seule chose qu'on sait de façon sûre, c'est qu'un grand nombre d'humains souffrent de la faim et que le pouvoir politique seul a, jusqu'à présent, failli à sa tâche de répartir la richesse en plus d'être responsable du gâchis environnemental. Peut-être la solution se trouve-t-elle dans la conjugaison des efforts du pouvoir politique profond et de celui, très superficiel et apparemment désordonné, de l'économie. Et cela dans un généreux rapprochement de la droite et de la gauche.

L'avenir est en marche. Nous sommes dans le futur

La tâche est d'autant plus lourde à accomplir qu'on a parfois l'impression que la nature a horreur de l'égalité. Même s'il reste beaucoup de chemin à parcourir, il faut reconnaître que nos sociétés, grâce à des mesures sociales, traitent actuellement beaucoup mieux les faibles, les malades et les déshérités que celles d'autrefois. Il n'est qu'à lire les œuvres des siècles antérieurs pour bien voir que la pauvreté d'aujourd'hui n'a rien à voir avec celle de ce temps. Par ailleurs, il y a moins de famines dans le monde qu'hier et beaucoup plus d'organismes reliés à l'ONU ou d'ONG (organisme non gouvernemental) qui se vouent à la défense des droits de l'homme et qui accourent aux temps des catastrophes pour secourir les malheureux,

plus de réseaux de communication également reliant les pays riches aux pays pauvres dans une sorte de partage de l'information qui ne peut qu'être bénéfique aux uns et aux autres.

Quelques milliards de personnes sur les cinq continents, mais particulièrement en Europe de l'Est et en Asie, découvrent la magie de l'économie de marché et la possibilité presque immédiate et bien réelle de sortir de leur misère endémique pour accéder au confort et à la sécurité que nous pensions être nos seules prérogatives. La Russie, l'Europe de l'Est, l'Inde ou la Chine ne se demandent pas s'ils ont bien fait de rejoindre les méthodes de l'économie de marché. Ils y plongent avec enthousiasme.

Cela ne constitue pas un gage de succès futur, pas plus qu'une preuve que le capitalisme assurerait mieux le bonheur de l'humanité que le communisme ou une autre idéologie, mais cela est un fait. Bien malin est celui qui peut prévoir le monde de demain, d'autant qu'il suffirait d'une catastrophe naturelle ou d'une petite bombe nucléaire sur une grande ville pour détraquer tout le système. Mais pour le moment, la mondialisation, suivie de près et critiquée par les altermondialistes, fonctionne et donne certains résultats.

Les jeunes et le changement

Tout changement provoque un choc et le premier réflexe est de le contrer. Mais s'il persiste, on s'adapte plus ou moins bien et plus ou moins rapidement selon sa capacité de le faire. Citons, à titre d'exemple, la révolution du cinéma qui a transformé la lenteur de ses plans et la sobriété de ses décors pour en faire une explosion de rapidité et d'effets spéciaux que la venue du numérique pousse à sa limite. Le théâtre et la danse ont dû s'adapter à la révolution de ce qu'on considérait alors comme un genre mineur. Les premiers vidéoclips ont été dénoncés avec indignation.

Du piano à la guitare; du classique au jazz; des grandes œuvres littéraires aux biographies de stars

Les gens à la mode qui ont osé, les premiers, se présenter en public portant bien en évidence des marques de vêtements ont été montrés du doigt quand on a appris qu'ils n'étaient pas payés pour le faire.

Le piano a été détrôné par la guitare; les sopranos et les ténors, par les chanteurs populaires; la musique classique, par le jazz et les musiques du monde. Même les grands classiques littéraires courbent l'échine sous les coups de butoir des romans érotiques où le vécu de l'auteur apporte une fraîcheur suspecte mais réelle, ou par des biographies de stars à la mode dont la profondeur se mesure souvent à l'aune des rôles qu'elles ont joués dans leur carrière. Quant aux livres de recettes, ils font des pieds de nez aux poètes et aux philosophes.

Quand sont apparues sur les bandes des patinoires les premières publicités, on a crié au scandale; aujourd'hui, si on regarde une reprise des séries de la coupe Stanley de la belle époque, on est

surpris de constater que des bandes de patinoire uniquement blanches, c'est ennuyeux et laid. C'est comme si la publicité s'était à ce point ancrée dans nos vies que son absence soudaine nous rend mal à l'aise. La publicité est devenue un art.

Des changements, il y en a eu beaucoup et il y en aura encore, car il semble que la capacité de changement du monde actuel soit illimitée. Sans doute les années futures nous réservent-elles bien des surprises. On découvre chaque jour de nouvelles frontières dans le cosmos ou dans les océans et on n'a pas fini d'inventer de nouveaux objets destinés à améliorer la vie quotidienne. Chaque découverte, chaque innovation provoque son onde de choc.

De Ford à la radio, à l'émancipation des femmes, au virage ambulatoire...

On a poussé les hauts cris quand Ford a inventé la première chaîne de montage: cela allait entraîner des mises à pied massives, se plaignaient les syndicats. Quand Postes Canada a décidé, il y a trente ans, d'informatiser le tri du courrier, on a eu la même réaction, car l'instauration d'un code postal était vue comme une intrusion dans la vie personnelle.

Elvis Presley et les Beatles ont presque fait mourir d'apoplexie les vieux mélomanes de leur temps. Avant eux, on avait déchiré sa chemise quand la radio était arrivée menaçant de mort les journaux: personne ne lirait plus désormais. La première chaîne stéréo a fait craindre le pire: elle menaçait d'extinction les orchestres; les premières discothèques de danse, pour la même raison, ont été victimes de repréailles. Quant à la télévision, on a tellement dénoncé ses conséquences néfastes sur la radio, les journaux, la vie de famille, la religion, la décence, qu'on n'ose toujours pas en dire du bien aujourd'hui.

Beaucoup d'hommes ont failli suffoquer, il y a trente ans, quand leur femme leur a annoncé qu'elle s'était déniché un travail, acheté une auto et qu'ils devraient désormais apprendre à faire le ménage! Et c'est la population du Québec tout entière qui a cessé de respirer quand un ministre a annoncé, il y a une dizaine d'années, qu'on allait fermer des hôpitaux et procéder au virage ambulatoire. Certains,

pour qui le choc post-traumatique a été trop fort, ne s'en remettent sans doute jamais.

La poupée *Barbie*, qui avait fait l'objet de toutes les condamnations depuis sa naissance, a été réhabilitée quand, dans les années 2000, les adolescentes se sont mises à montrer leur nombril. *Barbie* est devenue une reine de vertu.

Lire l'histoire d'une époque, c'est lire les mutations, les transformations, son évolution. Pour comprendre l'histoire en profondeur, il faut s'astreindre à analyser sa surface faite de lieux, de dates et de faits très souvent anecdotiques et à première vue triviaux. Lire l'histoire, c'est regarder défiler des personnages innovateurs, plus grands que nature (souvent idéalisés) et qui ont en commun de vouloir transformer le monde pour le conduire à une sorte de paradis. Lire l'histoire, c'est lire le changement.

Plus on est jeune, plus on accepte le changement

La capacité de changement est liée à la superficialité. Plus on est superficiel, plus on accepte facilement le changement et plus on est naturellement progressiste. Les jeunes sont plus aptes au changement, et la plupart des gens plus matures, ceux qui possèdent des biens en particulier, ont tendance à résister au changement parce qu'il représente l'inconnu et qu'ils craignent de perdre leurs possessions. En fait, on peut dire que, de façon générale, il faut qu'il se produise un événement majeur et inattendu pour qu'on accepte de changer, ce qui se traduit presque toujours par un bonheur accru ou retrouvé: quand une personne tombe amoureuse, qu'elle se remet d'une longue absence ou d'une maladie, quand une catastrophe soudaine dont elle sort indemne modifie son environnement ou son groupe d'amis, l'obligeant à se dépasser et à sortir de ses pantoufles, elle découvre habituellement une nouvelle joie de vivre.

Nous changeons tout au cours de notre vie

Nous changeons, que nous le voulions ou non, tout au cours de notre vie, car notre monde, suivant en cela l'univers entier, est en perpétuel mouvement. Plus on est vieux, plus on résiste aux changements et plus on envisage l'avenir avec pessimisme. Pour rester jeune, par

conséquent, il suffit de regarder l'avenir avec optimisme et de mener à terme des projets petits et grands. Cela nécessite une bonne dose de superficialité. Il faut être léger, aérien, un peu fou. Oser, cesser de penser et passer aux actes. Les jeunes, eux, ne se rendent même pas compte qu'ils vivent une époque de changements, car ils participent pleinement à ces mutations; ils sont en parfaite symbiose avec elles. Pourquoi auraient-ils peur du futur? Le futur leur appartient.

Le changement est une donnée naturelle et fatale: on change, c'est-à-dire qu'on grandit, qu'on vieillit et qu'on meurt. «Comme tu as changé!», dit la grand-mère attendrie, en contemplant sa petite-fille après une absence prolongée. «Comme tu es grande maintenant!»

«Tu as changé... Tu as beaucoup changé...», dit avec amertume l'amante à son amant.

Nous changeons tellement qu'on peut dire que nous mourons toute notre vie. Nous avons été bébé, nous avons été adolescent. Quantité de cellules de notre corps meurent et sont remplacées par d'autres, de sorte que, devenu adulte, nous n'avons plus rien de ce que nous étions enfant (l'enfant est mort). Ne reste que la mémoire, et encore...

Nous avons tellement changé, physiquement, que nous pouvons dire que celui ou celle qui mourra dans tant d'années ne sera pas nous. Ce sera quelqu'un d'autre et il n'aura à peu près rien à voir avec notre réalité actuelle.

Parfois, nous ramons à contre-courant

Nous faisons partie d'un système en mouvement continu. La société comme l'individu sont en perpétuelle mutation et ce que nous appelons des crises (politiques, sociales, religieuses, morales, éthiques...) ne sont en fait que des changements qui n'ont pas encore été apprivoisés. Il arrive qu'on soit dépassé par les événements, autre façon de dire qu'on vit dans le passé, qu'on s'y agrippe, refusant de suivre le courant de la rivière de son temps.

Nous avons parfois l'impression d'être arrêtés, mais c'est une illusion. Tout change autour de nous: les personnes, les arbres, la lumière, la température, les saisons, la société, le monde. Et s'il

fallait que tout s'arrête, ou que nous restions bloqués dans la permanence de nos habitudes, ce serait le triomphe de l'ennui.

Nous nous ancrions dans nos habitudes et nous nous épuisons le plus souvent à résister à ce qu'Épicure appelle la recherche du plaisir. Nous résistons au courant de la rivière, nous ramons à contre-courant au lieu de participer au changement de façon positive et de plonger dans l'onde purificatrice.

Or il arrive, à certains grands moments de sa vie, qu'on doive sauter dans le train qui passe, prendre une grande bouffée d'oxygène et sauter : changer de travail, de domicile, d'amour, d'habitudes nocives. Secouer sa torpeur. Il faut encore, tous les jours, vivre le changement, c'est-à-dire la souplesse, la capacité de s'adapter à ses collègues de travail, à son environnement, à ses amours et à ses amis. À sa solitude également. À cette solitude dont on a pourtant un essentiel besoin pour réfléchir. À condition d'être bien entouré.

Certaines personnes ne vieillissent jamais

On dit souvent que, pour rester jeune, il faut être curieux, s'intéresser à tout, être souple et prêt au changement. C'est lorsque l'homme arrête de se *superficialiser*, qu'il cesse de s'intéresser à son environnement, qu'il se replie sur lui-même et qu'il quitte l'action qu'il devient vieux et profond. De plus en plus courbé vers la terre, il régresse. Il se désintéresse alors de tout et il se contente de combler tant bien que mal ses besoins primaires (manger, boire, dormir). Il retourne en enfance et rejoint son origine animale. Cela se produit naturellement à la fin de toute vie, mais pourquoi faudrait-il que cela se fasse à quarante ou cinquante ans ? « Du lit à la fenêtre, chantait Brel dans *Les Vieux*, puis du lit au fauteuil, et puis du lit... au lit. »

Quand une vieille personne a cultivé toute sa vie une attitude positive, qu'elle a été dynamique et ouverte à la nouveauté, et qu'elle a cultivé la joie de vivre le présent dans sa plénitude, on dit qu'elle ne vieillit pas. Elle est toujours jeune, qu'elle ait soixante-dix ou quatre-vingt-seize ans. C'est quand elle ne peut pas s'adapter aux changements qu'une personne devient vieille. C'est lorsque toute superficialité l'a quittée qu'elle meurt.

Que penser alors des centenaires ?

Par conséquent, si on fait abstraction des données de l'hérédité et de la génétique, ce sont les personnes qui savent le mieux vivre qui meurent les plus vieilles. Celles qui ne se prennent pas trop au sérieux, qui ont le sens de l'humour et qui restent actives. Les centenaires sont des personnes tout simplement plus superficielles que les autres, plus profondes aussi évidemment. Les maladies et les souffrances qui ne manquent pas de les frapper tout au long de leur longue vie, comme tout le monde, n'ont pas de prise sur elles, munies qu'elles sont d'une sorte de disjoncteur ou de régulateur qui les empêche de s'arrêter pour s'apitoyer sur leur sort.

Les centenaires sont les seuls véritables enfants téflon de leur siècle.

Le corps sacralisé

La beauté s'avère une qualité toute relative qui n'existe pas dans l'absolu, même si on s'entend souvent sur la valeur d'une œuvre, de façon intuitive, sans pouvoir toujours le justifier : il nous semble que la panthère est plus belle qu'un singe, que tout objet ou animal, homme compris, est plus beau jeune que vieux. Certains objets font l'unanimité et même si les critères de beauté diffèrent d'une époque à l'autre et d'une culture à l'autre, un soleil couchant fascine tout le monde, tout comme Saint-Pierre de Rome ou le Tāj Mahal ; tous et toutes nous reconnaissons la beauté sauvage, angélique, démoniaque, sulfureuse ou fatale de certaines de nos grandes vedettes de cinéma ou de la mode. Certains bébés sont tellement beaux que nous souffrons de ne pas les prendre dans nos bras.

L'homme et la femme se découvrent

Tant et aussi longtemps que la seule façon de se voir était de regarder la surface de l'eau qui renvoyait une image plus ou moins trouble de soi, ou de se regarder dans les yeux des autres, l'homme et la femme ne sentaient pas tellement la nécessité de soigner leur apparence. L'invention du miroir et surtout du miroir bien poli ainsi que celle de l'appareil photo allaient révolutionner le regard qu'on porte sur soi. Désormais chacun apporterait un grand soin à son apparence et à celle des autres. Il faut dire que cette invention du miroir a eu lieu il y a bien des siècles et que le culte de la beauté remonte aux temps très anciens.

La beauté corporelle fascine

Chez nous, avec la libération des corps des années 1960, la laïcisation de la société amène la beauté à basculer de l'intérieur vers l'extérieur, la beauté du corps humain étant perçue comme une

irradiation de la beauté intérieure. Désormais est beau, somme toute, ce qui est bon ou attirant, laid ce qui est mauvais ou soi-disant révoltant. La beauté corporelle a maintenant droit de cité comme celle de l'âme. Quant aux canons de la beauté, on essaie de les définir, mais sans y arriver vraiment. On s'entend généralement pour dire que la beauté corporelle apparaît comme dans une sorte d'intuition éclair, quels que soient les lieux ou les époques. La beauté attire le regard partout sur la planète depuis toujours et elle attire comme un aimant. Que ce soit dans les musées ou sur les trottoirs.

Le corps est de moins en moins perçu comme l'ennemi de l'âme, il en fait partie, les deux formant un tout, dans leur rapport de superficialité/profondeur. On accepte de plus en plus en Occident – sans porter de jugement de valeur quant aux raisons qui motivent ceux et celles qui recourent aux artifices disponibles – qu'une personne prenne les moyens pour rester jeune ou pour mettre en valeur ce que la nature lui a donné.

Aujourd'hui, on soigne, on cultive sa beauté

Les moyens les plus usuels pour cultiver ou marquer sa beauté sont le vêtement, la coiffure, le maquillage et le parfum qui dépendent en partie de la mode du moment. De nombreuses enquêtes démontrent que ce sont les personnes les plus jeunes, les plus belles et les plus dynamiques qui suivent le plus la mode, et cela sans se conformer nécessairement aux diktats du consumérisme. Celles, en résumé, qui sont plus aptes au changement. Plus une personne est belle, mieux elle s'habille ou se coiffe, plus elle prend soin de son maquillage, de ses ongles, plus elle attire et plus, en attirant, elle renforce sa confiance en elle et devient belle. Qu'est-ce que la beauté, sinon une irradiation du bonheur? Plus une personne se sent bien dans sa peau, plus elle est belle et plus elle a tendance à exprimer son bonheur.

Fine lingerie, maquillage, rasage, épilation...

Dans certaines civilisations pourtant, le corps est perçu encore comme le mal et on le cache. Chez nous, notre recherche effrénée de plaisirs le dénude et le magnifie. Il est présent partout : les livres

et les revues qui s'y consacrent se multiplient. Des boutiques exclusivement dédiées au corps s'ouvrent partout, que ce soit des stands de parfum, d'accessoires, de fine lingerie ou de maquillage, de tatouage ou de *piercing*. La chirurgie esthétique, quant à elle, se développe d'autant plus rapidement que les condamnations de cette pratique se font de plus en plus timides et qu'elles se limitent maintenant à la défense préventive des enfants et des adolescents.

Le maquillage corrige certains défauts ou met en valeur certains traits du visage. Il provoque des réactions plus ou moins fortes, plus ou moins positives qui augmentent de façon générale l'estime de soi et amènent l'individu à poursuivre dans la même voie ou en s'ajustant aux personnes et aux lieux comme aux époques auxquelles il s'adresse.

Le rasage et l'épilation sont aussi liés à la recherche de beauté et à l'attraction sexuelle. Le tatouage, hier encore réservé aux sociétés marginales, est devenu très populaire et semble répondre à un besoin grandissant d'appartenance à un groupe ou d'esthétique pure. On peut interpréter ces actions comme une sorte de rituel renvoyant à des civilisations anciennes et à l'espérance d'un renouveau et d'un retour à l'essentiel.

La décision de se faire tatouer, de se faire percer certaines parties de son corps constitue sans doute un événement en soi dans la vie de quelqu'un et réfère à des motivations beaucoup plus profondes que ce que l'on voit en surface.

La beauté du visage qu'on adore

Le corps humain est divinisé, celui de la femme surtout, mais également celui de l'homme, à mesure que celle-là s'émancipe et que tendent à se fondre les deux sexes dans une sorte d'androgynie. La beauté du corps ne se limite pas, par ailleurs, à la seule beauté plastique. Comme c'est le visage qui attire d'abord l'attention, l'intelligence qui s'en dégage comme la vivacité d'esprit menant à l'empathie ou à un certain charisme se révèlent des atouts précieux. Les yeux en particulier jouent un rôle considérable dans l'attraction que peut exercer un visage, de sorte que certaines personnes moins

belles que d'autres, si on se réfère à des mesures idéales sur le plan esthétique, sont plus attirantes et plus désirées.

On corrige des défauts que la nature un peu paresseuse...

Certaines personnes naissent belles, d'autres pas. C'est ainsi. On peut bien multiplier les rationalisations, les contorsions, dire que les goûts ne sont pas à discuter, que la seule réelle beauté est intérieure, rien n'est plus faux: la beauté extérieure fascine et prend même de plus en plus de place dans nos vies depuis qu'on a cessé de l'identifier au mal et de la condamner. Certains hommes naissent beaux, certaines femmes sont des beautés incarnées. En eux et en elles, la nature semble avoir concentré toute sa richesse. Ce sont eux qui sont garants de la conservation de l'espèce.

On répète sans cesse que la beauté est éphémère. Mais alors en quoi la beauté corporelle le serait-elle plus que toute autre chose? Une personne belle à trente ans sera encore belle et même plus belle que la majorité de ses semblables à quatre-vingts ans. De ce point de vue, la beauté dure. Il arrive aussi, très souvent, que des personnes embellissent au fur et à mesure qu'elles prennent de l'âge. C'est souvent le regard qui se fait plus profond, plus doux, plus amoureux de la vie.

Autrefois, quand un bébé souffrait d'une malformation quelconque, on se limitait à le constater, le condamnant ainsi à souffrir de déficiences physiques bénignes ou graves durant toute son existence. Aujourd'hui, on peut transformer un jeune garçon ou une jeune fille: on lui rapproche les oreilles, on lui redresse les yeux et même on lui décore la bouche d'une petite clôture de fer barbelée qui le fait ressembler à un vrai petit monstre! On greffe des cheveux aux plus vieux, on a recours à toutes sortes d'implants (dentaires, mammaires et bien d'autres encore), on leur casse le nez, on les débarrasse de leurs hanches encombrantes, on leur remonte le visage et d'autres parties plus intimes, on leur infiltre du collagène; enfin, on met tout en œuvre pour corriger les défauts que la mère nature un peu paresseuse avait laissé passer par négligence.

On crée chaque jour de nouvelles beautés

Quand on parle de beauté corporelle, on ne peut ignorer les *top models*, ces veaux d'or contemporains, qui sont si beaux qu'on ne peut que les couvrir des tissus les plus fins, des parfums les plus subtils et leur demander de faire parader leur beauté. Certains d'entre eux n'hésitent pas à consacrer quelque temps précieux de leur jeune vie à la visite d'un lieu saint, de préférence à la mode – dans un ashram c'est pas mal – pour subir une cure de désintoxication morale, eux qui se disent malheureux d'être si beaux! Quand ils émergent de leurs trois jours de méditation transcendante, ils se déguisent en jeunes philosophes et susurrent diaboliquement: «La beauté extérieure, ça ne compte pas; ce qui compte, c'est la beauté intérieure. Sinon, c'est comme une coquille vide!»

Dans le même domaine, il faudrait parler des nouvelles vedettes instantanées, plus ou moins jetables, que la télévision crée chaque jour et des vedettes de la pornographie qui sont présentes partout pour faire la promotion de leur marchandise passagère. Il se peut, dans ces deux cas, que ce soit la superficialité lourde qui prenne le dessus, mais on peut se demander si leur condamnation sans appel d'une certaine couche de la population ne procède pas d'une sorte d'envie puritaine. Certaines remarques laissent entendre que les jeunes stars sont malheureuses et que la joie qu'elles irradient n'est que façade et mensonge. Cela arrive sans doute parfois, mais il est probable qu'être adulé par la population d'un pays, sinon par la terre tout entière, et être millionnaire à vingt ans ne conduit pas nécessairement au malheur et à la catastrophe...

Si les *tops models* et les jeunes stars du cinéma et de la télévision nous nourrissent de leur beauté, les arts de la scène en font autant. C'est toute la culture qui s'entoure de beaux corps, en crée de nouveaux qui défilent sur les trottoirs de nos grandes villes comme autant d'idoles offertes à la contemplation de la multitude.

Il arrive même que la laideur soit belle

Si généralement des types de beauté comparables ont tendance à se rapprocher et à se fondre en elle, les plus beaux couples d'amoureux sont souvent le prototype de *La Belle et la Bête*. L'une n'est pas vraiment belle sans l'autre, elle a besoin, pour s'apprécier, d'un miroir. La Bête est ce miroir, toujours présent, avec dans les yeux un puits d'amour intarissable. La Belle tire son bonheur à être reflétée par les yeux pleins de fièvre de son complice, tandis que l'autre prend le sien à contempler la beauté de cet univers rempli de promesses. En ce sens, l'une est aussi belle que l'autre : si la Bête était belle, elle serait sans valeur ; sa beauté vient de sa laideur. Il faut dire aussi qu'il y a des Bêtes plus belles que d'autres !

La beauté – et l'amour – vient souvent de la juxtaposition ou de la fusion de la Belle et la Bête, de Narcisse et de son lac et, sur le plan érotique, de l'exhibitionniste et du voyeur.

La création et les formes

«**A**h ces Grecs! Ils s'y connaissaient, pour ce qui est de *vivre*: chose pour laquelle il est nécessaire de s'arrêter courageusement à la surface, au pli, à la peau, d'adorer l'apparence, de croire aux formes, aux sons, aux mots, à tout l'Olympe de l'apparence! Ces Grecs étaient superficiels... *par profondeur*¹!»

Les Grecs étaient superficiels, par profondeur. C'est dire que leur superficialité ne venait pas de l'ignorance des choses ou de l'homme, ou de leur paresse, mais partait d'une connaissance profonde de leur nature et d'une vie active, positive, tendue vers la philosophie, la sculpture, l'architecture et la création. Vers les plaisirs. Ils étaient superficiels non par ignorance, mais par choix.

Ils avaient compris que la beauté intérieure doit nécessairement passer par l'extérieur, passer par les apparences, pour être vraiment goûtée. Et que l'art est forme, son, mot, fiction, envol... Le créateur, comme le philosophe, cherche l'unité du monde, le sens de l'univers, mais alors que celui-ci le fait dans la plus pure abstraction, à la recherche d'un monde purement spirituel, celui-là le cherche tout près de lui, dans la nature, visant en quelque sorte à recréer le monde pour atteindre Dieu. Les deux cherchent la même chose: l'unité du monde, l'absolu, mais le font de façon différente. Le premier le fait dans la réflexion; le second dans l'action, c'est-à-dire dans la transformation de quelque chose en objet de beauté.

La vérité en art, c'est donc son unité, l'extérieur étant l'expression de son intérieur, l'âme s'étant incarnée dans l'objet. Il s'ensuit que dans l'œuvre d'art, la forme est intimement liée au fond, son contenant uni à son contenu, que les détails sont en parfaite harmonie avec l'ensemble, et que la qualité domine tout à fait la quantité.

1. Frédéric Nietzsche *Le gai Savoir*, GF Flammarion, 1997, p. 32.

L'art est artifice, superficiel

Le but ultime de la vie étant le plaisir, c'est l'art qui, le plus souvent, procure ce plaisir et le niveau le plus élevé des besoins et désirs de l'homme, c'est la réalisation de soi, la création. Si on enlevait toute forme d'art de nos vies, il resterait bien peu de choses. Or, l'art est *artifice*. L'art est superficiel, puisqu'il repose presque essentiellement sur la forme, les formes, le fond pour un créateur ayant le plus souvent très peu d'importance. En plus d'être motivée par la recherche des plaisirs, la superficialité créatrice est mue par cet étrange besoin ressenti comme une nécessité de créer la beauté et de se reproduire en elle, de transcender le quotidien pour atteindre des profondeurs ou des hauteurs sublimes. De procréer! De laisser quelque chose aux générations futures. Et d'oser faire paraître une œuvre qui révèle le plus profond de soi, au risque de mal paraître ou d'être l'objet de l'indifférence ou de sarcasmes d'un public qui ne comprend pas toujours sa signification. Créer, c'est faire un acte de bravoure.

La création repose sur la forme, les formes

Qu'est-ce qu'une création, sinon quelque chose, un concept qui, pour être reconnu comme tel, doit paraître à la surface et être accepté par les sens? Se concrétiser en une forme.

L'écriture

Vous racontez une petite histoire à trente étudiants. Vous leur demandez maintenant de l'écrire. Résultats? Deux ou trois textes sont intéressants à lire. Quant aux vingt-huit autres, vous baillerez dès la lecture du deuxième paragraphe. Pourquoi en est-il ainsi? C'est que l'art n'est pas une question d'histoire, de contenu, mais de forme. Ici, de mots, de phrases, de paragraphes et d'un agencement habile de ce matériau artistique de l'écrivain. L'art de l'écrivain consiste à raconter une histoire, mais à la raconter avec tant de soin et d'habileté que le lecteur soit envoûté et qu'il croie que c'est l'histoire qui le captive. Or, ce n'est pas le cas, c'est plutôt qu'il a affaire à un beau parleur. Exactement comme le conteur d'histoires, l'humoriste et son spectacle solo: c'est beaucoup moins ce qu'il dit qui tient son auditoire en éveil que la façon dont il le raconte.

C'est comme en amour : tous les amoureux et amoureuses du monde racontent la même histoire, mais certains trouvent les mots pour le dire, d'autres pas. La voix, l'accent, la chaleur, le soupir, le silence valent cent fois le message lui-même. Le message, tout le monde le connaît : « Je t'aime ! ».

La sculpture

Donnez dix blocs de bois identiques à dix personnes. Prêtez-leur les outils nécessaires et demandez-leur de sculpter, disons, un petit enfant. Certains feront un enfant debout, d'autres couché, d'autres encore dans le ventre de sa mère. L'œuvre sera d'autant plus belle qu'elle sera bien sculptée. Elle sera d'autant mieux créée qu'elle sera artistiquement « formée ». Si aucun des participants ne connaît cet art, le résultat risque d'être plutôt décevant. On encouragera l'un, on félicitera l'autre, tout en sachant très bien que ce n'est pas cela, de l'art. Mais s'il se trouve parmi les dix invités un sculpteur professionnel, on sera fascinés par son habileté, et surtout par le résultat. Il aura créé une forme nouvelle.

La peinture

Quand un peintre fait de l'art figuratif, il agit sur un contenu. Si on lui demande de peindre des paysages, des portraits ou des natures mortes, il le fait, mais ce n'est pas ce qui lui donne du bonheur : ce n'est pas ce qui l'intéresse d'abord. Ce qui le passionne, ce qui fait de lui un artiste, c'est qu'il vibre passionnément en exécutant physiquement son œuvre. C'est quand il se sent soudain habité par l'inspiration, qu'il se sent porté par la beauté pressentie, mais c'est aussi le *faire*, le coup de pinceau ou de spatule ou de doigt (il n'y a pas deux peintres qui peignent de la même façon, chacun a ses empreintes digitales de peintre), c'est le dessin, le mélange des couleurs, leur fusion, leur juxtaposition ou leur superposition, c'est la recherche d'une nouvelle couleur, celle qu'il a depuis longtemps dans le cœur. Tout cela, c'est le travail sur la forme, la surface. C'est une superficialité enivrante et par elle passe la création.

Le contenu, le thème si l'on veut, ce que représente la toile est d'importance secondaire. Le peintre accepte de faire ce compromis à l'éventuel acheteur: il faut bien vivre. Vous voulez un lac? Et des chevaux? Mais oui, bien sûr... Combien de chevaux? Voici vos chevaux.

Quand certains Impressionnistes ont décidé, à la fin du XIX^e siècle, de juxtaposer leurs couleurs au lieu de les fondre (le pointillisme ou divisionnisme), ils ont fait progresser l'art de la peinture. Picasso, à quinze ans, maîtrisait déjà celui de la représentation. Il a commencé à s'en détacher pour se diriger progressivement vers le cubisme, révolutionnant ainsi la peinture et ouvrant la voie à la peinture abstraite: une peinture n'existant que par ses seules formes, sans imitation aucune, sans contenu référentiel.

Picasso n'a pas agi différemment des Grecs: c'est parce qu'il maîtrisait déjà la peinture figurative qu'il s'en est détaché pour explorer des voies nouvelles où les formes seraient libérées du contenu de représentation. Picasso est devenu superficiel par profondeur.

Dans *Bouquet de Bohème*, Roland Dorgelès raconte comment un acheteur de tableaux de Montmartre, devenu aveugle, continuait quand même de faire ses achats:

Son logement était encombré de bibelots, de statuettes, d'objets hétéroclites venant du Marché aux Puces auxquels il attribuait une valeur considérable, et ses quatre murs disparaissaient sous des tableaux modernes payés dix francs qu'il considérait comme autant de chefs-d'œuvre. Quand cette manie l'avait pris, quelque vingt ans plus tôt, il y voyait encore et choisissait ses toiles avec un goût très sûr, mais lorsqu'il perdit la vue, l'amour de la peinture lui resta, et il continua de fréquenter les ateliers. Campé devant le chevalet, appuyé sur sa canne – tête en arrière, bouche entrouverte – il écoutait attentivement la description que lui faisait l'auteur, et, tout à coup, se décidait, comme illuminé. Revenant chez lui, il s'arrêtait en chemin pour montrer son emplette, parfois à l'envers. «J'ai bien choisi, hein? C'est un de ses meilleurs...» Et personne ne bronchait. [...] *Il aimait particulièrement les tableaux peints en pleine pâte, comme ceux de Dumont. «Le ciel...des arbres...», murmurait-il en promenant ses doigts sur la toile².*

2. Roland Dorgelès, *Bouquet de Bohème*, Albin Michel, 1947, p. 188. *C'est nous qui soulignons.*

Angely [c'était son nom!] fut sans doute le collectionneur de tableaux le plus superficiel de son époque. Mais aussi le plus profond.

* * *

On pourrait repasser tous les arts les uns après les autres et on arriverait à la même conclusion : l'art est un artifice, c'est une construction superficielle produisant chez celui qui le donne comme chez celui qui le reçoit du plaisir, de la jouissance qui, elle, n'a rien de superficiel.

Le cinéma

Combien de films ont été produits sur l'éternel triangle ? Un couple est heureux. Arrive l'étranger, l'étrangère, et voilà le couple perturbé, menacé de rupture. Des milliers de films ont pour thème l'éternel triangle. Combien réussissent à captiver notre intérêt ? C'est la forme qui est responsable de la qualité ou non d'un film : le jeu des comédiens, le jeu des caméras, la qualité du son, de la couleur, des effets spéciaux, des costumes, du maquillage... Du scénario ? Oui, le scénario en constitue la base, mais il est lui-même une forme. Bien sûr que le contenu est essentiel, mais c'est sur la forme du film que travaille le metteur en scène.

La musique

La musique est peut-être l'art le plus pur, justement parce qu'elle est le plus souvent une forme sans contenu. Elle invente totalement ses formes, qui ne sont pas comme telles dans la nature, pas plus que celles de l'architecture d'ailleurs. De plus, il est impossible d'écouter une œuvre dans son entier : on est obligé, (la lecture d'un livre présente la même contrainte) de la recevoir par parties seulement, l'ensemble ne venant que bien plus tard et restant approximatif, parce qu'enregistré dans la mémoire au fur et à mesure que se fait l'acte de lecture. Un des grands défis du lecteur ou de l'auditeur est justement de relier chaque mot, chaque son, à l'ensemble, et de découvrir ainsi le génie de la composition. Comprendre une œuvre, ce n'est pas interpréter une phrase ou écouter cent fois quatre mesures d'une pièce musicale, mais c'est lire ou écouter l'ensemble dans son unité et recréer le plaisir esthétique à la fin.

Il arrive qu'un compositeur se base sur un livret, une histoire, pour écrire sa musique, mais ordinairement le mélomane ne cherche pas à décoder ce contenu ou s'y intéresse très peu, ce qui ne l'empêche pas de savourer l'œuvre. Les sons sont là et parlent d'eux-mêmes. Ils font vibrer physiquement et, de l'agencement si complexe de chaque note, de chaque mesure, de chaque silence, naît le plaisir esthétique. C'est peut-être pour cela que les chanteurs sont souvent dominés par la musique de leur chanson.

Alan Watts parle d'un de ses amis, musicien : « Il m'a dit un jour que comprendre la musique, c'était comprendre une note ; il est capable de rester assis pendant des heures et des heures, travaillant sur une seule note. Il pénètre dans cette note et il écoute ; il écoute vraiment, s'immerge dans le son. Que cela prenne beaucoup de temps n'a aucune importance, même si cela doit durer des heures, car il est complètement absorbé par le son qu'il est en train de produire³. » Si nous observons un judoka ou un karatéka, nous verrons qu'il répète inlassablement, pendant des années, le même coup de poing, le même coup de pied, espérant un jour le faire à la perfection. On parle d'arts martiaux avec raison. Pour que la profondeur soit réalisée, matérialisée, elle doit paraître.

Il y a quelques années, Michel Legrand racontait comment il s'y prend pour être toujours prêt à composer, car on lui commande souvent une œuvre pour un film ou un spectacle. Tous les jours, il se met à son piano et improvise, même s'il a très peu de temps pour le faire. C'est, dit-il, comme s'il avait, à côté de son piano, une piscine. S'il arrête de travailler, elle se vide lentement. Pour qu'elle demeure pleine et soit toujours prête à servir, il faut lui rajouter un peu d'eau chaque jour... Alors, quand on lui commande une pièce, il n'a qu'à s'asseoir à son piano et aussitôt sa piscine, pleine, se met à danser et à faire toutes sortes de volutes et d'arabesques magiques.

* * *

3. Alan Watts, *L'Envers du Néant*, Denoël/Gonthier, 1978, p. 130.

En définitive, ce que l'artiste cherche, c'est à unir harmonieusement la forme et le contenu : la forme pour son propre plaisir esthétique, et le fond comme compromis au destinataire de son œuvre. Son plaisir, l'écrivain ne le prend pas dans l'histoire, il le prend dans la façon de la raconter.

De la même manière, l'architecte prend son plaisir à dessiner des lignes, à établir l'équilibre magique entre les lois de la gravitation (tout devrait logiquement tomber) et la résistance inventée par le génie humain. Le chorégraphe veut créer des formes inédites, créer une harmonie. Le poète ou l'auteur-compositeur-interprète cherche la rencontre inédite, fortuite de deux mots, une image saisissante, éclatante, nouvelle. Et tous les interprètes de théâtre mettent à la disposition d'un metteur en scène la forme de leur corps, de leur voix, pour rendre à la superficialité d'une salle de spectacle, les accents les plus profonds de la comédie ou de la tragédie. De la beauté.

L'art se cache dans le raisin...

Qu'on soit souffleur de verre, luthier, fabricant de meubles, designer de mode, céramiste ou brodeur, bijoutier ou ferblantier, la forme, c'est l'art. Préparer un bouquet de fleurs, c'est lui donner une forme toute superficielle. Et la gastronomie ? Son contenu est la nourriture. Le reste : la coupe, les mélanges d'épices, la cuisson, la présentation, la dégustation, les accessoires qui accompagnent, voilà l'art.

L'art se cache dans le raisin. Il lui faut, pour avoir le droit de paraître en public, passer par les épreuves de la transformation. L'art se cache dans la vache, mais il est dans le camembert. Pas toujours !

L'art et la nature

Nos rêves romantiques et nostalgiques nous amènent parfois à souhaiter vivre en pleine nature, dans un décor bucolique où rien ne se passe qui n'ait odeur de paradis, mais, dans les faits, la nature à l'état pur présente une tout autre réalité. Le retour à la nature, le vrai, c'est l'absence de maison, de routes, de vêtements, de tous les objets manufacturés, de tous les outils, de la médecine et de la pharmacologie, c'est le retour de la peur et des fauves: une forêt de bêtes et de moustiques, une mer démontée pleine de monstres et un ciel sans oxygène. Ce ciel si beau, si bleu, c'est la mort.

L'art, superficiel, corrige la nature

L'art, superficiel, doit corriger la nature, la mettre au pas et la faire servir à l'homme. L'architecte construit des maisons, l'urbaniste agence des rues, l'ingénieur érige des ponts, le designer conçoit des meubles, l'artisan tisse des tapis, l'industriel fabrique des automobiles, des autobus, des wagons de métro et des supersoniques. Et tous sont des créateurs.

Par exemple, quand une nouvelle construction s'élève dans le voisinage, on oublie trop souvent que la création est omniprésente et qu'on ne peut la limiter à la seule table à dessin de l'architecte. Il faut reconnaître tout autant l'apport artistique du comité d'urbanisme, celui du bâtisseur, le maître d'œuvre qui désire réaliser une construction dont il sera fier, du menuisier dont la tâche est de faire la « finition », du peintre, du journalier et même du passant qui s'arrête pour admirer les lignes et les couleurs de la nouvelle création.

L'art, pris dans son sens large, est différent de la nature, il doit être une autre nature, la sienne. Par exemple, la peinture n'a pas à

représenter la réalité comme la photographie. À ce sujet, Renoir disait que «...le jour où les peintres réussiraient à donner l'illusion d'un sous-bois, y compris l'odeur de la mousse et le murmure du ruisseau, il n'y aurait plus de peinture. L'amateur, au lieu d'acheter le tableau, irait se promener dans un vrai sous-bois¹.»

Don Quichotte, Esméralda, 007, Roméo et Juliette, Tristan et Iseult sont plus vrais que nature

Comme l'objet d'art possède une existence propre, il arrive que cette existence, pure invention de l'esprit, acquière une telle force qu'elle s'étend sur des siècles et semble être éternelle. On découvre alors que l'art est plus réel que la réalité elle-même et que celle-ci subit son influence. C'est que l'art nous fait voir la nature profonde d'une façon bien particulière et tout artificielle.

Ainsi des milliers et des milliers de créations nous accompagnent toute la vie et nous servent de modèles, de références : Tintin, Don Quichotte, 007, Le Matou, Les Filles de Caleb, Aurore l'enfant martyr, Esméralda, Obélix, Blanche Neige, Le Penseur ou Les Demoiselles d'Avignon, même s'ils sont tous des personnages fictifs, sont bien plus réels que nous. La plupart sont connus de la planète entière. Lancelot du Lac, toujours en amour depuis 1170, n'est pas près de mourir. Don Juan et Don Quichotte ont quatre cents ans et poursuivent toujours leur Dulcinée. Gargantua et Pantagruel? Roméo et Juliette? Quatre cent cinquante ans. Quant à Tristan et Iseult, ils frisent les neuf cents ans, s'aiment toujours à la folie et viennent d'ouvrir une nouvelle boutique!

L'art n'est pas la nature. Il est artificiel. Il ne faut surtout pas penser que les Grecs de l'Antiquité ressemblaient aux statues qu'ils nous ont léguées, pas plus que les Asiatiques ressemblent à l'art japonais ou que les Africains ressemblent aux masques africains. Ce sont des œuvres d'art, inspirées par un contenu, mais faites de formes. Pensons aux *Jacqueline* ou aux *Dora Maar* de Picasso ou aux montres de Dali.

1. Jean Renoir, *Pierre-Auguste Renoir, mon père*, Folio, Gallimard, 1987, p. 268.

Superficiel, l'art est profond

L'art est superficiel, mais il n'est pas que superficiel. Il n'est pas uniquement forme. On le sent quand on visite les grandes œuvres du génie humain: Notre-Dame, le Gesu, le Panthéon, le Wat Phra Keo ou Saint-Jean de Latran. Il y a l'histoire, il y a des ondes: ces grands travaux respirent la profondeur et nous écrasent presque du poids de leur histoire. Mais ils se tiennent là, devant nous, devant nos sens ébahis. Profonds et superficiels à la fois, dans leur unité magique.

Et nous voilà revenus à la théorie des atomes et du vide. Tout est forme, même quand on essaie de voir le contenu. Le contenu se désagrège, se désintègre. Seules les formes demeurent, mobiles et éternelles.

La création au quotidien

Quand on parle de création, on pense d'abord aux arts : la peinture, la sculpture, la littérature, l'architecture, la musique, la danse, le cinéma, etc. Pourtant, chaque jour nous posons nous-mêmes des gestes fort superficiels pour embellir notre vie et celle des autres, qui sont autant d'actions du domaine de la création.

Une demeure, c'est un foisonnement de créations

Si l'on observe l'intérieur d'une maison, on constate d'abord un certain agencement de pièces, de couleurs, de luminaires, de meubles et de décorations particulières qui en font une habitation plus ou moins belle selon la plus ou moins grande harmonie qui se dégage de l'ensemble. Tenons pour acquis que chacun, à son niveau social, met beaucoup de soin et d'imagination à faire son nid sans tenir compte de ses moyens financiers ; ce qui change évidemment la donne.

Poursuivons notre visite. Il faut avoir une imagination débordante de vitalité pour créer ainsi une atmosphère de beauté et de chaleur vivante. Cela revient à chaque propriétaire ou locataire et cela requiert une foule de décisions et d'actions destinées à rendre le logis non seulement d'utilisation pratique, mais encore accueillant et esthétiquement mis en valeur.

Une plante mystérieuse attire le regard, puis une autre un peu plus loin. Sur la table, un plat de fruits sollicite nos papilles gustatives, sur les murs des peintures ou des photos dévoilent comme par magie des beautés particulières. Un tiroir entrouvert : quelques bijoux, une dentelle. Et là, un jouet d'enfant, les broches à tricoter de grand-mère, le délicat bureau d'écriture de maman et, en bas, la salle de jeux pleine de couleurs.

Une maison, c'est un foisonnement de créations, toutes plus superficielles les unes que les autres et qui témoignent d'une profondeur d'amour sans nom de la part de ses occupants.

Arrive une designer qui vous propose une nouvelle décoration de votre demeure. Apprenant que vous avez décidé de changer le mobilier de votre chambre à coucher qui sera en merisier cognac ou amaretto, elle s'empresse de vous proposer un nouveau couvre-lit à partir duquel on pourra construire le reste : la couleur des murs, le type de papier peint, une cimaise à la tête du lit, l'habillage de la fenêtre, enfin tout cela en accord avec le couvre-lit qui est devenu l'objet central, la base de tous les choix. C'est le monde à l'envers, un monde de superficialité où l'accessoire devient l'unité de référence, l'essentiel. Et cela, chose surprenante, donne d'excellents résultats.

Dehors, la créativité explose

À l'extérieur de la maison, la créativité explose. Quand arrive le printemps, on attend fébrilement que la neige s'efface et que la pelouse se dessine, que les arbres et les arbustes fassent surgir leurs bourgeons et que pointent les tulipes. Dans son atelier, la porte grande ouverte et en plein soleil, un homme répare son canot. Chez les voisins, on réaménage les plates-bandes, on émonde les arbres, on aligne les rosiers et on prépare la terre pour le jardin potager où on sèmera avec ivresse.

Et on attend... On attend le miracle qui, chaque année, ne cesse d'étonner et d'émerveiller. Les premières pousses, les pointes d'asperge qui crèvent la terre nourricière et les chants d'oiseaux excités par une telle concentration de parfums. On assiste à la création du monde.

On comprend alors que la superficialité ne peut être restreinte à un manque de profondeur. Elle est sa fidèle compagne qui l'accompagne toujours comme son expression la plus pure.

Un jeune homme et une jeune femme rafraîchissent les fenêtres de leur maison, pendant qu'un vieux monsieur lave lentement et soigneusement sa voiture qu'il ne conduit presque plus, mais qu'il veut voir propre et belle comme autrefois. Un jeune homme,

accroupi près de sa vieille bagnole, reconstruit minutieusement une aile amochée, prodiguant à sa première automobile, une Westfalia presque neuve des années 1970 des soins quasi sacrés, parce qu'il anticipe le bonheur de prendre demain la route Québec-Vancouver avec ses amis. Dans les maisons du voisinage, des milliers de personnes, en ce moment, fouillent dans leur imagination, à la recherche d'une idée nouvelle pour décorer la salle à manger ou pour surprendre leurs amis qui viennent souper le lendemain. Ici, on prépare fiévreusement et dans le secret une fête d'enfant; là, deux locataires dessinent les plans de leur future demeure.

Tout autour de nous, des créateurs de beauté inventent mille nouveautés

Non seulement les maisons qui nous entourent foisonnent de gens qui inventent des actions nouvelles tous les jours, sans prétentions, mais il y a aussi une foule de personnes qui s'adonnent chez elles à l'artisanat, peignent, sculptent, fabriquent des meubles en bois ou les décapent leur rendant leur beauté d'antan. D'autres consacrent leur temps à l'embellissement des corps: tous ceux, toutes celles surtout qui, créatrices de beauté, confectionnent chaque jour de nouveaux vêtements, inventent mille coiffures originales, uniques, ou prodiguent les meilleurs soins pour la peau.

Un relieur est penché sur un manuscrit, le poète lui sourit. Dans le sous-sol de la maison d'en face, deux jeunes hommes et deux jeunes femmes à l'imagination débordante viennent de faire une découverte qui va changer le cours de leur vie, car leur nouveau logiciel va révolutionner le domaine de la bande dessinée. Ce soir, dans tout le quartier, dans tout le village, partout au pays, les élèves sont penchés sur leur table de travail et font leurs devoirs, tentant d'inventer une nouvelle façon de dire ou de faire, avec l'espoir secret que leur création soit reconnue, peut-être même qu'elle soit présentée par l'enseignante devant la classe.

* * *

La création est partout, comme Dieu auquel elle s'identifie. Si nous ne la voyons pas, c'est que nos yeux sont obscurcis par notre indifférence. Elle porte son créateur et fait se gonfler de bonheur le cœur de ceux et celles qui ont la chance de participer à sa fête. Elle se révèle dans le repas minutieusement préparé, dans le soin que chacun met à soigner son apparence, dans ce petit mot d'amour ou d'amitié laissé sur la table ou le frigo et que l'autre découvrira à son retour ou à son réveil.

La parade de la séduction

Séduire, être séduit. Il y a autant de plaisir à être séduit qu'à séduire. De toute façon, l'un ne va pas sans l'autre et bien malin celui des deux qui peut être sûr d'être le chasseur, car celui-ci se déguise souvent en gibier, s'il devine bien ce que sa « victime » désire.

La séduction est un art

La séduction est un art : parti du plus profond des êtres, le besoin de séduire se manifeste par la construction d'un ensemble de rites superficiels qui sont autant de signes destinés à attirer l'autre dans son piège amoureux.

La séduction appartient à tous les âges, mais elle est essentiellement jeune : pour séduire ou être séduit, il faut être disposé au changement. Seules les personnes jeunes (dans leur tête à tout le moins) et superficielles sont disponibles au changement, celles qui n'ont pas peur du danger, et qui le souhaitent même.

Ce qui motive la séduction, c'est le désir, pas forcément d'ordre sexuel. Ce peut être simplement un désir de domination : on peut séduire simplement pour se faire obéir, pour que l'autre baisse ses défenses et qu'on puisse le frapper juste au cœur, comme un boxeur. On peut séduire avec un poignard caché dans le dos... Être manipulateur.

Heureusement qu'il y a d'autres types de séduction, la séduction amoureuse, par exemple. Être séduit alors, c'est être envoûté, ensorcelé et c'est autant vivre le bonheur que l'inquiétude. Prise de fièvre, la proie redoute autant les chaînes que leur rupture.

L'un, fasciné, magnétisé par une foule de petits gestes superficiels mais stratégiques qu'il décode en feignant de les ignorer, se laisse envelopper, enchaîner de volupté. Incapable de résister, il tremble de désir. L'autre, alléché par sa proie, avec une patience infinie, tisse sa toile de la soie la plus fine : « Je t'aurai... Tu vas tomber... Tu vas être à moi... Je vais te dévorer! »

Elle s'appuie sur des stratégies, des formes complexes

La séduction opère comme toute autre forme de création. Elle repose sur une foule de stratégies, de mensonges, d'apparences, et se présente comme une série de leurres merveilleux destinés à créer les plus douces sensations et les plus hauts niveaux de jouissance intellectuelle. Elle est une affaire de tactiques, donc de formes, et appartient à la superficialité légère et créatrice.

La séduction constitue le plus grand des attraits parce qu'elle sort l'individu de la terne réalité avec ses codes, ses interdits et sa morale habituelle pour créer ses propres règles qui obéissent à une sorte de rituel sacré. Grâce à la séduction, on part en voyage avec un inconnu dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il est beau, mystérieux et qu'il est rempli de promesses. Surtout, qu'on va jouer comme un enfant, côtoyer le vide, frôler la catastrophe, se donner en se retenant, prendre en simulant, donner, deviner ce que l'autre pense, tarder à donner, faire durer le plaisir, promettre les plus grandes aventures, formuler les promesses les plus folles. La séduction nous projette dans le domaine désiré du changement.

Séduire, c'est porter un masque, des masques...

Pour venir à bout des résistances de l'objet de sa peine, le séducteur ou la séductrice porte des masques, se fait beau, belle, se pavane et surtout, s'efforce de renvoyer à l'autre l'image idéalisée de sa personne. Il se tient dans une cache, se rend invisible.

Le séducteur comme la séductrice se font plus beaux que nature, consciemment, ils se superficialisent et multiplient les leurres pour atteindre la profondeur de l'autre. Leur masque peut être un vêtement, un maquillage, ou un parfum d'autant plus efficace qu'il est subtil et volatil.

La panthère dégagerait une odeur aphrodisiaque...

Les animaux aussi s'adonnent au jeu de la séduction. À la différence des humains, cependant, ils le font instinctivement, presque mécaniquement et à des périodes fixes: on parle de la «saison» des amours. L'homme calcule, ment et joue sur les apparences. Les animaux de même, sans doute les plus développés, mais de manière plus prévisible et plus animale.

On connaît certains rituels amoureux. Les oiseaux, au temps des amours, battent des ailes autant que nous le faisons des paupières, montrent leurs couleurs, et exécutent des chorégraphies charmantes. Après, ils se bécotent! Les grands fauves, eux, n'ont pas fini de nous étonner, les poissons non plus. Quant à la mante religieuse...

Certains grands fauves, comme la panthère, dégageraient une odeur parfumée qui agit sur la proie comme une véritable drogue et l'attire irrésistiblement. Image saisissante de la plus pure séduction: le piège parfait, le piège caché. Séduction mystérieuse de la mort! Ulysse entendant le chant des Sirènes sait que, s'il se laisse enchanter, son bateau risque de se briser sur les rochers¹.

La séduction humaine se distingue de la séduction animale en ce qu'elle repose sur la plus grande capacité de l'homme à inventer un nombre beaucoup plus grand de leurres que ne le peut l'animal. Celui-ci agit à peu près toujours selon un même mode biologique. L'homme, lui, déjoue sa proie en complexifiant tellement ses leurres qu'il lui arrive parfois de se tromper lui-même et de devenir la victime de son piège. Séduire pour lui est une affaire d'intelligence.

La parade amoureuse demeure sans doute le paraître le plus goûté de la nature humaine dont la partie animale est dirigée par les milliards de neurones qui se mobilisent pour inventer tous les leurres imaginables, toutes les manipulations caressantes.

La différence vient donc de la spécificité de l'homme, de sa superficialité. Refusant de se laisser entraîner par ses pulsions animales, il exploite son intelligence et son raisonnement pour atteindre ses objectifs qui, eux, sont de l'ordre de sa profondeur animale.

1. Concernant l'attraction du chant, de la voix, du parfum, voir Jean Baudrillard, *De la Séduction*, Denoël/Gonthier, 1979, p. 105.

Don Juan et les masques

La superficialité a un symbole : c'est le masque. Et Don Juan est sans doute son plus illustre représentant.

On qualifie encore de nos jours un séducteur de Don Juan. C'est habituellement un compliment, une manière de reconnaître ses qualités particulières : son esprit chevaleresque, un raffinement dans son langage et ses manières et, surtout, sa très grande séduction. On ne peut imaginer un Don Juan mal habillé, les ongles noirs et les dents cariées. À l'origine, il était un être inquiet, souffrant et angoissé ; aujourd'hui, il est devenu un dilettante qui recherche la convivialité et les plaisirs. Il est flamboyant de superficialité.

L'histoire de Don Juan

Don Juan est une légende. Il existe près d'une centaine de versions de ce mythe qui dure depuis près de quatre cents ans. Les deux versions que nous connaissons le plus et qui sont encore jouées aujourd'hui sont le *Dom Juan* de Molière, et le *Don Giovanni*, de Mozart et Da Ponte.

À l'origine, Don Juan est cruel et jouisseur. C'est ce qui, selon Giovanni Macchia, le rend si attrayant. « Sa cruauté, dit-il, associée à l'érotisme, expression totale de l'être, sa façon d'aller droit au but, courageusement, faisaient de lui une sorte d'antihéros que le public aimait diaboliquement¹. »

L'intrigue est simple, mais pleine de rebondissements. Don Juan traverse la vie en multipliant les aventures galantes et en laissant derrière lui des femmes éplorées. Comme il est en révolte contre le despotisme de la religion catholique en matière sexuelle, il fait le

1. Giovanni Macchia, *Vie, aventures et mort de Don Juan*, Desjonquères, 1990, p. 14.

choix de la terre contre le ciel et se livre à ce qu'on appelait alors la débauche la plus pure. Amoureux d'une jeune femme (Done Elvire), il tue son père (le Commandeur). Done Elvire, secrètement amoureuse de Don Juan, se sert pourtant de son amoureux pour exiger vengeance. À la fin, la statue du Commandeur elle-même devient vivante, et c'est le châtiment du beau débauché : rien de moins que les feux de l'enfer.

Les temps ont bien changé et Don Juan n'exerce plus la fascination d'autrefois, car on n'a plus peur de l'enfer ni de la débauche. Aujourd'hui, beaucoup de femmes le congédieraient ou bien lui demanderaient de cesser ses beaux discours et de passer aux actes, d'en dire moins et d'en faire plus... Peut-être bien que non, après tout, car les Don Juan sont toujours en demande et leurs vis-à-vis féminins aussi.

Quoi qu'il en soit, on qualifie encore un « tombeur » ou un « dragueur » de Don Juan. C'est l'image du beau séducteur, engagé entièrement dans son désir de conquête et prêt à tout lui sacrifier.

Dans beaucoup de versions, Don Juan porte un masque. Ce n'est pas surprenant, car le masque ajoute une marque de mystères et de promesses d'aventures. On se conduit bien avec les gens qu'on côtoie tous les jours – il faut respecter les règles, on est inhibé par les interdits –, mais tout est permis si un soir, à l'étranger, par hasard, on tombe entre les mains d'un bel étranger masqué.

Nous adorons porter des masques

Notre besoin de jouer sur la grande scène du monde nous amène à porter des masques nombreux, parfois pour faire peur à l'ennemi, mais la plupart du temps pour plaire et attirer l'amour. Nous nous composons un visage, nous nous fabriquons un air selon les circonstances. Nous portons des masques pour attirer l'attention, pour nous protéger sans doute aussi, et pour participer à la fête.

Nous ne portons pas toujours le même masque. Quand nous arrivons au travail, à une soirée d'amis ou à des funérailles, nous ne nous comportons pas de la même façon. Nous portons des masques différents selon que nous rencontrons le directeur du personnel

d'une entreprise pour tenter de décrocher un emploi ou que nous nous présentons, pour la première fois, chez un nouvel amour.

En plus de porter ces multiples masques, nous devons porter celui que la nature nous a donné en permanence. Nous avons beau multiplier les efforts pour nous en départir, il ne nous quittera pas de toute notre vie. C'est comme si on essayait de mettre une nouvelle couche de peinture sur une ancienne parce que trop sombre: la vieille peinture finit toujours par ressortir à la surface. On arrive difficilement à la masquer.

Nous sommes entourés de masques de mystères

Dans la vie quotidienne, nous sommes entourés de masques ou de symboles plus ou moins mystérieux, plus ou moins menaçants, parfois fascinants, envoûtants. Pensons aux perruques des juges, aux toges des avocats, aux uniformes des pompiers, aux accessoires des évêques et du pape. Pensons au bloc opératoire: au va-et-vient des infirmières masquées, au Bip! Bip! de l'électrocardiogramme et au masque du chirurgien qui se penche sur vous...

Pensons à l'uniforme de police. Au masque du bourreau, le plus redouté à travers les âges. Représentant de la justice, il est sans appel.

Des hommes se cachent derrière des lunettes, des lunettes de soleil noires, des lunettes de soleil miroir, des lunettes de soleil bleu lune, tandis que des femmes portent des boucles d'oreilles, un diamant au nez, deux tatouages et, de temps en temps, se font des masques de beauté.

Apprendre à décoder les masques

Toute notre vie, nous sommes entourés de masques. Le bébé, quand il est mis en confiance, sourit au beau visage penché sur lui et le regarde avec ravissement, mais il se détourne aussitôt qu'un masque lui apparaît laid ou antipathique. Plus tard, l'éducation amènera l'enfant à se méfier du masque de l'inconnu trop généreux, trop intimiste ou entreprenant, et surtout à ne pas le suivre. Adulte, il saura décoder les masques de l'hypocrisie, du mensonge, de la

vanité, du snobisme comme celui plus profond de la douleur. À faire la différence entre la beauté réelle et la beauté feinte ou maquillée de leurres. À reconnaître, sous des dehors rébarbatifs ou repoussants, la générosité, la bonté, la beauté intérieure. À lire à travers un masque bourru, un cœur d'or.

Nous sommes entourés de déguisements qui cachent à notre regard des êtres tout aussi beaux et aussi bons que nous, mais qui ne paraissent pas toujours sous leur meilleur jour : le manipulateur agit souvent sans se rendre compte du mal qu'il fait, et il ne manipule pas toujours, pas plus que le menteur qui le fait souvent par nécessité. De la même façon, le vaniteux – ou celui qu'on croit tel – ne cherche souvent qu'à plaire et ne mérite en rien notre réprobation. En fait, nous échangeons souvent nos masques avec les leurs dans une sorte de mouvement perpétuel d'une grande fête de nuit où tous les participants déguisés enlèveraient par instant leurs masques, dévoilant ainsi leur véritable visage pour, l'instant d'après, emprunter celui d'un autre.

Le masque permet de vivre des vies multiples

Les masques permettent à l'individu qui possède un tant soit peu d'imagination de participer aux multiples jeux qu'offre la vie quotidienne. Déguisé parfois en conquérant, en victime à l'occasion, en séducteur, charmeur, enjôleur, en bouffon si nécessaire, il se meut dans la vie comme sur une grande scène, prêt à employer tous les artifices de la superficialité pour créer le changement, provoquer l'émotion chez les autres, participer à une vie dynamique d'où l'ennui est exclu.

À chaque grande étape de notre vie, nous changeons de masque ou nous l'adaptions. Les premiers signes du vieillissement de la peau, du ralentissement de sa *régénérescence*, apparaissent aux coins des yeux ; une ride hypocrite barre soudain un front jusque-là lisse comme celui d'un enfant, une autre... La bouche se dessine, plus dure, plus austère et un jour deux petites rides verticales s'installent entre les sourcils. Seule une vie intérieure profonde – ou quelque traitement de cosmétique ou de chirurgie – peuvent alors sauver le

masque permanent et lui assurer une temporaire pérennité de beauté.

Il arrive qu'un masque tombe, révélant tout à coup un visage bien laid, visage de tristesse, de rancœur, d'amertume ou de désir de vengeance, mais le plus souvent quand le masque tombe, c'est qu'il est remplacé par un autre qui, s'il est ludique, participe à la création de la beauté autour de soi.

* * *

Le masque, c'est le mensonge obligé ou souhaité. Le masque, c'est le jeu, la beauté, l'extravagance, la marginalité. Le masque, c'est le mystère, la nuit, l'appel, l'interdit, la promesse de plaisirs inconnus et frivoles.

Le masque, c'est la vérité de l'homme léger qui joue à la surface des choses et des personnes et qui les caresse, parce qu'il est suffisamment sage pour rire de sa profondeur.

La beauté et le maquillage

Contrairement au reste du corps, le visage et les mains sont nus, offerts aux regards inquisiteurs des autres, et le visage constitue la partie du corps la plus importante quand on juge de la plus ou moins grande beauté d'une personne. Voilà pourquoi, de tous les temps, on l'a soigneusement maquillé, à la fois pour le protéger des intempéries et pour le soustraire aux regards indiscrets. Et on a toujours mis beaucoup de soin à le faire paraître sous son meilleur jour.

Coiffée avec soin et parfois avec art, les yeux mis en relief par le crayon noir, les joues recouvertes d'une fine poudre légère et mate, les lèvres enveloppées de rouge, de mauve ou de noir, les doigts allongés d'ongles bien vernis, le visage encadré de bijoux, traînant un parfum subtil et évanescent, la femme s'offre comme une déesse vouée à l'adoration de l'homme.

Le maquillage, selon Baudelaire

Voici ce que dit à ce sujet Baudelaire dans son célèbre *Éloge du maquillage*: «La femme est bien dans son droit, et même elle applique une sorte de devoir en s'appliquant à paraître magique et surnaturelle. Il faut qu'elle étonne, qu'elle charme. Idole, elle doit se dorner pour être adorée. Elle doit donc emprunter à tous les arts les moyens de s'élever au-dessus de la nature pour mieux subjuguier les cœurs et frapper les esprits [...] Le rouge et le noir représentent la vie. Une vie surnaturelle et excessive. Ce cadre noir rend le regard plus profond et plus singulier, donne à l'œil une apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini. Le rouge, qui enflamme la pommette, augmente encore la clarté de la prunelle et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse¹.»

1. Lydia Ben Ytzhak, *Petite histoire du maquillage*, Stock, 2000, p. 62.

L'histoire du maquillage

L'histoire du maquillage remonte à la nuit des temps. L'homme et la femme ont toujours, semble-t-il, recouvert leur corps de lignes et de couleurs pour diverses raisons: pour mettre leur beauté en valeur, pour imposer une domination ou bien, à la guerre, pour faire peur à l'ennemi. Le maquillage servait également à masquer des blessures ou la maladie.

Au fur et à mesure que les archéologues et les paléontologues font leurs recherches, on découvre dans les tombeaux égyptiens, grecs, ou en Amérique du Sud, des momies fardées avec, près d'elles, leur nécessaire à maquillage, qui révèle parfois des connaissances avancées dans cet art, surtout en ce qui concerne les couleurs. Sans doute, Mama Lucy se maquillait-elle 2500 ans av. J.-C.! Chez les Égyptiens et beaucoup plus loin encore au Chili ou au Pérou, on trouve, près des momies, de véritables trésors destinés à accompagner le défunt dans l'autre vie. Nombre de fresques et de bas-reliefs témoignent également de l'importance que les grandes civilisations ont toujours accordée au maquillage du visage, mais également à celui du corps.

Aujourd'hui encore, on retrouve dans certaines tribus primitives ces marques plus ou moins violentes sur tout le corps, faites de lignes horizontales ou de figures géométriques marquant la vaillance et la férocité des guerriers. Les Indiens d'Amérique comme les Masaïs du Kenya constituent de beaux exemples de marquage symbolique poussé à un haut niveau esthétique. On en trouve des réminiscences chez nos professionnels du sport qui, lorsqu'une série de championnat arrive, se marquent les yeux de noir, se laissent pousser la barbe et portent des protecteurs buccaux qui les rendent méconnaissables et les font ressembler à de véritables monstres.

À certaines époques, les hommes se sont maquillés non seulement le corps mais aussi le visage. Au XVII^e siècle en particulier, ils se poudraient et portaient perruque; c'était aussi le cas chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains. Aujourd'hui, même si ce privilège est réservé presque exclusivement à la femme, les hommes accordent une grande place à leur apparence en général et certains n'hésitent pas à employer quelque artifice discret de coiffure, de moustache et même de maquillage pour se sentir mieux dans leur peau ou pour plaire.

Le maquillage est un art

Traditionnellement, on a associé le maquillage à la superficialité, au futile, à l'éphémère et à la vanité, avec des condamnations plus ou moins sévères de cette pratique et du corps lui-même. La religion chrétienne a longtemps identifié au diable et à la sorcellerie la propension de certaines femmes à se maquiller de façon particulière et beaucoup ont payé de leur vie leur désir de paraître différente ou de se faire belle.

Aujourd'hui, en Occident, plus personne ne met en doute la valeur aussi bien esthétique, ludique que thérapeutique du maquillage. D'ailleurs, les chiffres d'affaires des entreprises de cosmétiques ne cessent d'augmenter. Depuis les années 1990, les stands ou les instituts de beauté se multiplient, les uns se spécialisent dans les produits de beauté, d'autres, dans ceux des soins ponctuels à donner aux cheveux, à la peau, aux ongles, etc. Afin de permettre à ceux ou celles qui désireraient encore mettre davantage leur corps en évidence, l'affirmer et marquer fortement leur identité, des maisons offrent la scarification, le *piercing*, pendant que médecins et hôpitaux sont mis à contribution, souvent à charge de l'État, pour corriger la nature ou l'améliorer.

Il est le lieu par excellence de la création de la beauté

Le maquillage est le lieu de l'imagination à son meilleur, puisqu'il est l'expression de soi par soi, comme le peintre faisant son autoportrait, mais avec des difficultés supplémentaires qui exigent patience et dextérité de la part de l'artiste. D'abord, au lieu d'une toile blanche inerte, l'artiste fait face à une peau colorée vivante et qui bouge. Et c'est la sienne. Ensuite, cela se fait devant un miroir où le droitier devient gaucher et vice versa. De plus cette toile, sans cesse à recommencer, doit être l'expression des émotions du moment, en tenant compte des objectifs plus ou moins conscients poursuivis par l'action. Maquillage très léger le jour, avec des vêtements décontractés; maquillage plus lourd, le soir, avec une robe du soir; maquillage exhibitionniste la nuit ou un soir de carnaval. Et cette toile éphémère, peinte avec tant de soin, ne durera que quelques heures, le temps de jouer les apparences et de transformer en signes superficiels ses profondes émotions.

Mélange du blanc de la pureté, du rouge de la passion et du noir de la séduction, toutes les couleurs aujourd'hui sont là pour séduire. Et c'est tout un art de choisir les textures, les couleurs, d'en faire une application qui embellit le visage et exprime tout à la fois le corps et l'esprit.

Se maquiller, c'est porter un masque magique

Il se peut que ce soit en partie la fragilité du geste qui le rende à ce point chargé de sens : se maquiller, c'est se rassurer, mettre en valeur le plus beau du visage, c'est aussi cacher quelque défaut, quelques rides, mais c'est surtout exprimer par le crayon et le pinceau son désir profond d'animer son visage et de le rendre expressif, d'autant plus que l'estime de soi passe par le regard positif des autres.

Le maquillage se situe dans la plus noble superficialité qui soit, dans la superficialité créatrice, au même titre que les arts et la séduction dont elle est partie essentielle. Se maquiller, c'est inventer un personnage, c'est créer une atmosphère de mystères, c'est porter un masque magique d'illusions – en espagnol, *mascara* signifie masque – c'est participer au jeu léger des apparences. Se maquiller, c'est exercer un art généreux destiné à rendre son monde plus beau et meilleur.

Le miroir et l'illusion

Notre plus grand séducteur, c'est sans doute notre miroir. Devant lui, nous faisons tous les compromis pour embellir l'autre qui nous regarde dans la glace, cet étranger qui sourit, grimace et se compose un visage avant de paraître et de comparaître devant ses semblables.

Le miroir se révèle l'objet par excellence de la superficialité. Il l'est non seulement parce que nombre d'auteurs le présentent comme l'objet par excellence de l'illusion, de la vanité et de l'éphémère, mais tout simplement parce qu'il est fabriqué d'une surface plane, sans profondeur. Certains philosophes de l'antiquité croyaient qu'un miroir était vide lorsque personne ne s'y mirait.

Paradoxalement, cet objet superficiel ne cesse de dire la vérité.

Soudain l'enfant se rencontre devant un miroir...

Rien n'est plus fascinant que d'observer un jeune enfant faisant pour la première fois la rencontre avec lui-même dans un grand miroir. Il est surpris, intrigué, confronté pour la première fois au problème de son identité. C'est un autre enfant qu'il voit d'abord, là, en face de lui, qui bouge en même temps que lui, qui lui sourit, lui fait des grimaces en le singeant. L'enfant fait mine de se sauver, l'autre en fait autant. S'il touche la surface plane du miroir, l'image superficielle de cet autre moi le fait aussi, augmentant ainsi son interrogation ou son angoisse. S'il cherche à se toucher le ventre, par exemple, il n'y arrive pas, car son doigt rencontre aussitôt l'obstacle miroir et l'illusion de la profondeur est révélée. Quand il découvre enfin que cette image est la sienne, il fait un pas de géant dans la compréhension de sa place dans la vie. Il est un. Différent. Distinct.

L'histoire du miroir

Nous sommes de grands enfants chaque fois que nous nous retrouvons devant le grand miroir de la vérité. Sa petite histoire ne manque pas de piquant. Beaucoup de miroirs découverts par les archéologues montrent des dessins et des gravures de femmes très belles, déesses symbolisant la beauté éphémère.

Les miroirs de cuivre et de bronze de l'Égypte, comme les premiers, de verre, à l'époque gréco-romaine, sont souvent couverts de dessins et de reliefs reliés à l'érotisme et à la beauté. Les grandes vedettes sont Hathor (du côté égyptien) et Aphrodite (du côté grec). Les philosophes de l'Antiquité se sont intéressés aux miroirs. Platon leur reproche de présenter une image irréelle de la nature, une illusion. Sénèque lui, comme Socrate, reconnaît que le miroir est un excellent instrument pour s'observer soi-même :

Les miroirs ont été inventés pour que l'homme se connût lui-même. Bien des avantages devaient en résulter pour lui. Tout d'abord, cette connaissance même de sa personne. En outre, dans certains cas, de sages conseils : beau, il évitera ce qui le dégraderait ; laid, il sait qu'il faut compenser les défauts du corps par les qualités morales ; jeune, l'épanouissement de l'âge l'avertit que c'est pour lui le moment d'apprendre et d'oser de vaillantes actions ; vieillard, il renoncera à ce qui déshonore ses cheveux blancs et tournera quelquefois sa pensée vers la mort. Voilà pourquoi la nature nous a donné la possibilité de nous voir nous-mêmes¹.

Le miroir de la vérité ou de l'illusion...

C'est ainsi que le miroir, objet de superficialité par excellence, permet à l'individu qui s'y mire, d'atteindre les profondeurs de sa conscience.

Cependant, l'objet miroir ne dit la vérité qu'à celui qui ne triche pas. Il fabule avec celui qui fabule et s'éteint devant celui qui ne veut pas voir la vérité. En fait, le miroir permet de voir ce que le plus profondément l'homme ou la femme désire voir : ce qu'il aime le plus sur la terre, avec l'intention de le retoucher un peu comme un bon ami et de lui donner une belle apparence.

1. Einar Mas Jonsson, *Le Miroir*, Les Belles Lettres, 1995, p. 34.

La mode du vêtement

Certains jours, on se sent plus heureux que d'autres. On se sent bien dans sa peau. On se sent beau. C'est peut-être que le hasard nous a gratifiés d'un sourire qu'on n'attendait plus ou d'une récompense totalement inattendue. Cela se fête! Alors, on se fait un petit cadeau : un repas au restaurant, une soirée au théâtre. Pourquoi pas une nouvelle coiffure, un nouvel ensemble, une autre paire de souliers?

La superficialité au service de la profondeur

Le choix que nous faisons de porter tel type de vêtement plutôt qu'un autre est révélateur de nos motivations les plus secrètes, tout comme notre manière de nous coiffer ou le soin que nous apportons à nos mains. Le choix d'une montre, d'une bague ou d'un bracelet n'est pas anodin, pas plus que celui d'une monture de lunettes ou de boucles d'oreilles. Nous vivons en société et nous utilisons des signes, symboles ou rituels pour nous situer par rapport aux autres membres de la société et pour nous y intégrer. Nous le faisons avec d'autant plus de plaisir que nous ressentons un grand bonheur à vivre parmi le monde et que nous détesterions nous retrouver seuls, perdus au fonds des bois.

Par ces signes extérieurs, nous renseignons les autres sur nos valeurs, sur notre appartenance à tel ou tel groupe et sur les relations que nous souhaitons établir avec eux. Il est certain que l'homme qui s'habille toujours de la couleur grise du temps a moins l'occasion d'être remarqué que celui qui affiche ses couleurs. Nos vêtements, accessoires et possessions constituent des signes donnant des indices sur ce que nous sommes ou ce que nous voudrions être.

Étudier la mode, c'est rendre hommage à la beauté toute superficielle d'un corps qu'on aime et qu'on veut voir amélioré, habillé par l'art, personnalisé en quelque sorte par une touche mystérieuse et fine, car la mode vestimentaire permet à la personne de mettre en valeur ce corps qu'elle veut offrir généreusement à l'autre. Ainsi donc, la mode vestimentaire est une forme d'expression de sa personnalité.

Petite histoire de la mode

Le vêtement, originellement, se portait pour se protéger des conditions atmosphériques et pour cacher sa nudité, ses organes génitaux. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il ait pris, au cours des âges, de plus en plus la coloration de l'érotisme. La première chose qu'un homme ou une femme fait quand il tombe en amour, c'est de renouveler sa garde-robe. C'est parce qu'il vient de se régénérer, et il veut le dire au monde entier. Même les personnes les plus sages perdent leur trop plein de sagesse quand l'amour les frappe, et ils deviennent alors fous, fous, fous, presque humains. Dans certains pays, à une certaine époque, la mode masculine primait sur la mode féminine. À Rome, sous l'Empire, les hommes se teignaient les cheveux et se parfumaient. Au ^{XV}^e et au ^{XVII}^e siècles, en France, le costume masculin était souvent plus coloré que celui des femmes. Mais, de façon générale, on peut dire que la mode, jusqu'à tout récemment, a été surtout l'affaire des femmes.

La mode repose sur les accessoires, les formes

La mode, à ses débuts, se limitait aux accessoires : on ajoutait au vêtement de base porté par tout le monde, des rubans, des dentelles, des détails visant à changer l'allure du vêtement et à lui donner de l'originalité. On personnalisait ainsi le vêtement commun à tous. On peut voir dans la multiplication récente des boutiques d'accessoires multiples, une sorte de retour aux sources, mais aussi l'expression d'une superficialité grandissante de ce monde où l'accessoire prend beaucoup de place, comme la quantité.

Synonyme de légèreté, de frivolité et de futilité, la mode a souvent été dénoncée dans le passé comme si elle était condamnée à s'excuser de faire la promotion de la beauté. Aujourd'hui, se servir de la mode comme d'un moyen pour mettre en valeur son corps parce qu'on veut plaire et se sentir bien dans sa peau est devenu une valeur positive. Ce n'est que lorsque la mode devient une fin en soi et que l'individu en devient l'esclave que la société la désavoue. D'autant qu'on peut s'inspirer de la mode sans la suivre aveuglément.

Si elle est une forme et met l'accent sur les détails et les accessoires, la mode est également un contenant qui aspire sans relâche la nouveauté et rejette dans le passé un présent qui s'essouffle.

Une mode moins hiérarchisante qu'autrefois

Contrairement à ce qu'elle a été à ses débuts, la mode n'est plus autant perçue comme une façon de se distinguer socialement. Nous aimons nous habiller avec soin, nous maquiller pour le simple plaisir d'être nous-mêmes ; nous aimons tout autant voir les autres soigner leur apparence et nous en mettre plein la vue. Qu'on soit modeste ou nanti, on s'habille maintenant à peu près de la même façon et on consomme en général les mêmes choses. Il n'est pas rare de voir de jeunes travailleurs ou des étudiants s'acheter des objets haut de gamme. Ce qui les différencie des riches, c'est simplement qu'ils en ont moins d'exemplaires dans leur garde-robe : de toute façon, on ne peut porter qu'un ensemble à la fois !

Autrefois, les nobles, les aristocrates, «paraissaient». Aujourd'hui, la plupart d'entre eux portent des vêtements sport, car le critère jeunesse est venu changer la réalité. Pour faire jeune, il faut s'habiller jeune. On assiste ainsi à une démocratisation du vêtement. L'homme porte encore le veston, mais il le porte de moins en moins en dehors du travail. Entre-temps, il s'habille sport et joue à rester jeune.

Le philosophe Alan Watts décrit avec humour le complet-veston de l'homme d'affaires :

Partie de Grande-Bretagne, popularisée par les Américains, adoptée par les Japonais, les Indonésiens, les Indiens, les Perses, les Arabes, cette tenue, inspirée de l'uniforme militaire, est en passe d'envahir toute la surface de la planète et de plus en plus d'hommes se promènent en l'arborant. Vous

remarquerez qu'elle comporte des boutons sur les manches; à quoi peuvent-ils bien servir? Car ils n'attachent rien. À l'origine, sur les uniformes militaires dont est issu le costume moderne, les manches comportaient une rangée complète de boutons, tout comme sur les livrées des serviteurs. Ils étaient destinés à empêcher le porteur dudit uniforme ou de la dite livrée de se moucher avec sa manche...¹

* * *

On n'a pas encore réussi, malgré certains essais de la part de quelques couturiers, à faire porter la robe aux hommes de l'Occident. Peu encore se maquillent ou se parent de bijoux. Mais l'évolution enclenchée par les homosexuels est rapide. De plus en plus d'hommes, hétérosexuels comme homosexuels, portent des vêtements plus fins, plus colorés, plus vaporeux, s'identifient par une ou deux boucles d'oreille et se teignent les cheveux.

Une façon d'exprimer sa joie de vivre avec les autres

Ainsi, la mode, les modes, nous permettent de vivre la nouveauté et la beauté. Elles nous offrent de vivre le présent, un présent qui glisse déjà dans le futur tout en mutations. Tout bouge. Nous sommes pareils à des enfants qui ne se fatiguent pas de jouer et surtout d'apprendre des jeux nouveaux.

Comme nous passons la majorité du temps avec nos semblables, que nos sociétés sont de plus en plus nombreuses, dynamiques et que nous profitons largement de la beauté du vêtement et des soins apportés à leur personne par nos concitoyens – car nous adorons observer nos semblables, les plus beaux, les mieux habillés, ceux qui paraissent les plus propres, les plus attirants – nous nous sentons entraînés par le désir de plaire nous aussi et de participer à la beauté générale de notre environnement. D'ailleurs, on ne peut dissocier ce soin attaché à sa tenue vestimentaire de celui qu'on accorde à sa propreté en général et d'une certaine élégance de langage et de manières.

* * *

1. Alan Watts, *op. cit.*, p. 133.

Être superficiel, c'est aussi être profond

La mode, synonyme de superficialité et de beauté, deux termes qui renvoient l'un à l'autre et qu'on ne saurait dissocier ici, a apporté à une planète vêtue du gris de l'ennui, la couleur de la séduction et de la joie de vivre.

Le sport et les plaisirs

On dit beaucoup de mal du sport en général et des amateurs de sport en particulier. Dans certains milieux intellectuels, dans nombre de leurs livres, il est de pratique courante de traiter de « superficielles » les personnes qui aiment le sport. On qualifie leurs comportements de puérils, peut-être parce que le sport fait référence au jeu qui rappelle l'enfance, mais surtout, sans doute, parce qu'on reproche aux mordus du sport de négliger l'essentiel : leur famille, leur travail, pour s'adonner à une passion plus ou moins sérieuse.

Ce préjugé défavorable semble cependant vouloir s'estomper depuis que les vents dominants de l'ouest, principalement de la Californie, ont transporté dans l'est du continent une façon plus positive de voir la beauté physique.

Le bonheur de faire courir son animal

Sans doute les sportifs sont-ils superficiels, mais ils le sont dans la légèreté de leur corps et de leur esprit oxygénés. Un sportif est par définition un jouisseur qui cherche le bonheur, le plaisir d'être en harmonie avec son environnement. Jouer, ce n'est pas de l'infantilisme ; c'est, bien au contraire, retourner à la source de sa nature animale. C'est agir comme lorsqu'on était enfant et qu'on n'avait pas encore été complètement superficialisé. Faire vibrer sa profondeur. C'est faire de la place à son corps, le sortir, lui faire prendre l'air pour qu'il soit performant et beau. Et cela se répercute automatiquement sur son monde intérieur.

En tout cas, le sport exerce une telle emprise sur notre quotidien que nous ne pouvons pas l'ignorer. Combien de fois n'entendons-nous pas les politiciens utiliser ce genre de vocabulaire pour annoncer leurs projets ou vanter leurs réalisations. Et comme le

langage sportif emprunte son vocabulaire à l'art de la guerre, il en résulte un curieux mélange. On parle de l'attaque massive, de la défense de l'adversaire. On a décidé de «lutter» contre le décrochage scolaire, et on va «s'attaquer» à la pauvreté. On peut penser aux célèbres débats télévisés qui sont en passe de se résumer à peu de chose : qui a gagné, qui a perdu, voilà tout ce qui semble intéresser les médias en mal de tirage ou de vente de publicité.

Mais revenons au sportif. Mû par une pulsion animale (il sent la nécessité de sortir de ses quatre murs, d'aller prendre l'air et de se défouler), une pulsion qui est souvent d'ordre sexuel (il veut être plus beau, plus performant), l'individu saute sur son vélo, court à perdre haleine, va rejoindre un groupe d'amis pour vivre, quelques heures durant, un ensemble d'activités superficielles et enivrantes. Après quelques coups de pédale ou lorsque la balle est mise au jeu, une respiration plus profonde, un pouls accéléré et une oxygénation redoublée plongent le sportif dans un état second teinté d'euphorie.

Le plaisir de pratiquer un sport avec des amis

Être membre d'une équipe amateur de foot, de hockey, de handball, de basket, de volley. Faire partie d'une équipe, quel bonheur! Pas pour gagner de l'argent, pas pour être adulé par les foules, non, simplement pour jouer, pour être entouré d'amis deux ou trois fois par semaine, pour se sentir dans un groupe sain, dynamique, positif. Solidaire dans la défaite comme dans la victoire : être avec le groupe, être le groupe. Faire partie de l'équipe... Superficialité sans doute, mais noble superficialité! Superficialité qui rend léger.

Y a-t-il quelque chose de plus beau que de voir des adultes de tous âges s'amuser comme des enfants? «Vendredi prochain, que dirais-tu qu'on laisse un peu le travail et qu'on aille jouer une bonne partie de golf?» «Une petite partie de tennis, ce soir?» Faire du sport, c'est faire de l'exercice physique un peu plus organisé. C'est tout simplement ajouter des règles de jeu et s'entourer d'amis.

Quand un sportif, un vrai – pas un travailleur, mercenaire du sport – se prépare à une pratique ou à une rencontre, ses yeux brillent, il est fébrile, plus rien n'existe. Souvent, quand il est jeune, il arrive même qu'il fasse de la fièvre, comme dans un désir ardent,

car il anticipe le bonheur qu'il va connaître dans quelques heures. Ce bonheur est lié intimement au fait qu'il va décrocher des contraintes habituelles pour en vivre de bien plus passionnantes, celles du jeu.

Laisser tomber le masque lourd de l'adulte pour porter, quelques heures durant, celui si léger de l'enfance

Ce bonheur indescriptible, il vient de l'exercice lui-même, mais il vient également de la rencontre des copains et des copines. N'existe plus aucune hiérarchie: le patron n'a plus de droit, l'élève peut battre impunément son maître, patron et maître ont perdu leurs attributs et sont pleinement heureux de les avoir perdus. Plus de discrimination reliée à l'argent, au domaine intellectuel ou à la hiérarchie sociale. Car ils jouent. Ils ne sont plus rien que des joueurs. Pour le temps que dure le jeu, ils ne sont plus tenus de remplir leur rôle, de porter leur masque, de tenir la forme du paraître. Ils peuvent enfin être eux-mêmes. Le jeu donc, tout en étant superficiel, atteint par moments des profondeurs insoupçonnées.

Les sportifs le savent: c'est sur un terrain de jeu qu'on se fait connaître le mieux. Devant un ballon, un disque, une balle, on n'a pas le temps de faire semblant. On se livre pieds et poings liés au jugement de ses compagnons, et on le fait avec joie.

Le sport est le lieu par excellence de la vertu: l'équipe exige de chaque joueur d'être honnête (si tu triches, on ne joue plus avec toi), d'être solidaire (on gagne ou on perd ensemble), d'être généreux (on se passe le ballon, on reconnaît les beaux coups de ses coéquipiers et on ne fait pas mal paraître l'adversaire).

Mettre de l'âme dans son jeu: devenir créateur

La créativité est un aspect du sport particulièrement intéressant. Quand il s'agit de créativité, la pratique du sport ressemble étrangement à tout autre acte de création. C'est quand le sportif a atteint un haut niveau sur le plan technique – exactement comme le musicien ou n'importe quel artiste – qu'il se surprend soudain à mettre de l'âme dans son jeu. Il oublie alors sa technique et, prenant conscience qu'il est en plein contrôle de lui-même, il accomplit des

gestes nouveaux, plus harmonieux et plus efficaces dans une sorte d'accomplissement total qui lui permet de jouer un jeu pur, sans autre contrainte que le défi à relever. Cela explique la fascination qu'exercent sur nous les Jeux olympiques, quand on assiste à des performances qui allient force, virtuosité et grâce, comme en athlétisme ou en gymnastique.

On dit de certains joueurs qu'ils sont intelligents, et pour cause: les plus grands athlètes ont le sens de l'anticipation bien plus développé que la moyenne. On dit qu'ils savent «lire» le jeu.

De la même manière, le golfeur, qui a intégré au fil des ans les multiples contraintes reliées à son *swing*, se découvre soudain des habiletés insoupçonnées quand il se retrouve dans une position inconfortable, qu'il doit contourner, par exemple, un bosquet d'arbres s'il veut atteindre la cible et qui réussit ce coup si difficile en faisant accomplir comme par miracle à sa balle une trajectoire particulière. Cela ne peut se faire que lorsque la technique a été tellement assimilée que tout l'être du golfeur s'adresse à sa balle avec une confiance sans bornes.

Quand un sportif met de l'âme dans son jeu, il atteint la plénitude de son art qui est l'aboutissement de milliers et de milliers de gestes répétés mécaniquement durant des années. Voilà un ensemble de gestes plus ou moins absurdes qui prennent alors tout leur sens et procurent des moments d'intense joie. Ce qui est si noble pour le musicien qui répète inlassablement la même note l'est aussi pour le sportif qui, à force d'exercices répétés, atteint l'unité en même temps que la magie de son art.

Une âme saine dans un corps sain

Que ce soit en faisant individuellement de l'exercice physique ou en s'intégrant à une équipe sportive, l'individu qui exerce régulièrement ses qualités athlétiques développe à un haut niveau son autonomie en même temps que son appartenance à son groupe. Au proverbe «Une âme saine dans un corps sain», répond en écho le couple superficialité/profondeur: un corps sain, superficiel, embelli par l'exercice, avec des yeux plus clairs – «Les yeux sont le miroir de

l'âme» – une peau régénérée, mais aussi des muscles et un cœur plus forts, dans une âme en santé qui s'ouvre à la beauté et aspire à la justice, à l'entraide et au partage.

La politesse, facteur d'épanouissement

Le *Petit Larousse* définit la convivialité comme la «Capacité d'une société à favoriser la tolérance réciproque» et le «Goût des réunions joyeuses, des repas pris en commun».

On pourrait dire que la première partie de cette définition réfère à la part de la profondeur, tandis que la seconde s'adresse à celle de la superficialité, les deux étant intimement liées. C'est sans doute la multiplication des rencontres amicales qui assure le mieux la tolérance et celle-ci est mue par un profond désir d'entrer en communication harmonieuse avec ses semblables. Paradoxalement, c'est un ensemble de règles de conduite apprises dans d'enfance et pratiquées toute sa vie qui assurent le mieux l'harmonie de ces rapports: il s'agit des rituels de la politesse et de ceux, plus souples et créateurs, de la conversation.

La politesse et le bonheur d'être reconnu des autres

La politesse et ses multiples règles de conduite peuvent être étudiées de deux points de vue opposés. Le premier considère que ce code d'obligations sociales est un contenant plus ou moins vide qui n'est là que comme un ensemble d'interdits ayant pour fonction de museler l'individu et de l'obliger à se conformer aux diktats de la société. Ces règles seraient alors autant de carcans empêchant la personne de s'épanouir et qui l'obligeraient, à son corps défendant, à jouer des rôles artificiels confinant au snobisme et à une hiérarchisation des classes.

Le second point de vue, celui qui est adopté ici, tout en reconnaissant dans la politesse une part de coercition importante et un ensemble de règles contraignantes, met l'accent sur le plaisir que

l'individu retire à sacrifier une partie de sa liberté pour activer ce code, car le respect de celui-ci lui permet de faire sa place dans la société beaucoup plus facilement, en l'obligeant, certes, à faire une foule de compromis avec les autres, mais en s'assurant du même coup le respect de chacun des membres de la société.

Exactement comme n'importe quel joueur de n'importe quel jeu : que ce soit à colin-maillard, au hockey, au hand-ball, au golf ou aux cartes, tout le monde sait que le plaisir immense qu'on retire d'un jeu vient en grande partie des règles pointilleuses qui le dirigent et qui, en plus d'assurer la pacification des échanges, tiennent tout le monde en alerte par leur agaçante présence. Le plaisir du jeu, le grand plaisir de la victoire en particulier, vient de ce qu'on a surmonté une série d'épreuves. Il en est de même des rituels qui dirigent les relations entre les individus.

La politesse : du donnant, donnant

La politesse, qui conduit à un savoir-vivre sans prétention, sans snobisme, est un contenant d'abord (le rituel des règles apprises par l'éducation et l'expérience), mais un contenant rempli de valeurs morales et d'une éthique des comportements basée sur le bon sens. La politesse est un va-et-vient incessant de salutations, de bons mots, de faire-valoir, de réceptions et de visites rendues, de douceurs, de respect, de sourires, de compromis, de feintes positives (ignorer un oubli de l'autre ou une gaffe faite malencontreusement ou un discours qu'on juge puéril ou impertinent ou insignifiant), de gestes d'entraide (tenir une porte, aider une vieille personne à traverser la rue, donner sa place dans un transport en commun).

La politesse, c'est du donnant, donnant. C'est cette réciprocité dans les rapports qui assurent les bonnes relations : on reçoit et on visite ; on salue et on répond à une salutation ; on reçoit des appels téléphoniques et on appelle ; on s'excuse et on accepte les excuses de l'autre ; en voiture, on met son clignotant, non seulement pour éviter des accidents, mais aussi par courtoisie pour les autres automobilistes. Pour les rassurer et leur dire qu'on est conscient de leur présence et qu'on les respecte.

Contenant donc, la partie superficielle de la politesse, mais aussi un contenu sous-jacent et omniprésent, la base de la politesse, faite de valeurs morales et d'éthique. Si on n'est plus à l'époque de l'amour courtois, on est plus que jamais à celle de la courtoisie qui, par-delà le rituel de ses règles figées, jaillit de l'âme et du cœur de celui qui rejette l'égoïsme au profit de l'ouverture aux autres membres de sa communauté et des autres sociétés. On respecte sa parole, on s'excuse d'avoir blessé ou d'avoir heurté quelqu'un, on sait admettre ses erreurs, objectiver ses actes, s'excuser, redonner à l'autre l'autorité ou le prestige dont on l'avait momentanément privé par étourderie.

Tous ces comportements, régis par des conventions, qui vont de la façon de s'habiller à celle de se présenter ou de manger ou d'arriver à une grande fête, à un anniversaire, à un baptême ou même à des funérailles, procèdent de rituels qui sont très superficiels, mais qui, lorsque l'on y réfléchit bien, s'avèrent autant de détails éminemment sensés, parce que procédant tous d'un même souci profond de gentillesse et de respect d'autrui. L'individu prouve par chacun de ces gestes qu'il apprécie sa communauté et qu'il veut s'y intégrer ou s'y maintenir dans l'harmonie la plus vivifiante.

Un code permettant des rapports harmonieux

D'abord code rigide qu'on apprend à l'enfant, la politesse module ses rapports avec autrui. Combien de fois doit-on lui répéter de dire «s'il vous plaît» et «merci», de répondre aux salutations des visiteurs, de ne pas faire de grimaces aux étrangers, mais, c'est au fur et à mesure que ce dressage s'effectue et que le sens secret de ces petites formules transparait, qu'un langage, tout aussi réel que l'autre et dont chacune des formules est un mot, se développe. Alors tous ces mots, tous ces gestes prennent un sens. Toutes ces règles sont là pour faciliter les rapports sociaux et sont motivées par ce besoin ressenti d'être avec les autres et surtout de se sentir bien dans sa peau avec eux. C'est un système de communication extrêmement efficace.

La politesse du cœur, la meilleure

Quand elles ont été parfaitement assimilées, qu'elles n'ont rien de guindé ou de gratuit, les formules de politesse permettent à l'âme de se révéler dans toute sa générosité. Car à la base, cette apparence que l'on soigne, la courtoisie que l'on offre à l'autre, la discrétion qu'on met dans ses rapports avec ceux avec qui l'on communique le plus, sont soutenues par le respect de soi et des autres, et par un grand amour de sa communauté.

Au fur et à mesure que l'individu paraît en société, il est plus sûr de lui : il sait comment se présenter. Grâce aux multiples règles bien assimilées (la vraie politesse est celle du cœur), il est plus épanoui parce que toute gêne l'a quitté et que, par conséquent, il est plus apte à participer positivement à la rencontre. Sa confiance en lui est renforcée.

La politesse est affaire de partage, de communion de pensée et d'agir. Mue par un ensemble de règles superficielles de savoir-vivre, elle se situe au centre de la convivialité et assure une communication harmonieuse entre des individus d'ethnies, de religions, d'orientations sexuelles, de sexes, d'âges, de groupes d'intérêt, d'éducation, de richesses économiques ou culturelles, d'idéologies ou de partis politiques différents.

Poussée à la limite de son raffinement, la politesse se transforme en conversation.

L'art de la conversation

Un jour, sur la rue Saint-Laurent

Rien n'est plus étrange et fascinant que de se retrouver par hasard à une vente de trottoir, au mois d'août, rue Saint-Laurent à Montréal. Ce qui attire d'abord l'attention, c'est la couleur, les couleurs flamboyantes non seulement des étalages mais aussi de la foule qui se presse, cherchant quelque aubaine rare. Vous êtes fasciné par la beauté de ces gens et séduit par les odeurs de parfum, d'épices exotiques et d'encens. Plus loin, vous vous sentez porté par les rires des enfants, les intonations chantantes des Italiens, les appels enjôleurs des sirènes orientales vantant leurs chimères, surpris et amusé de vous retrouver dans une sorte de concert des nations où tout n'est que beauté et bonheur de se dire son amour d'être là, vivant, en plein soleil.

Quand on assiste à une telle fête, quand chantent près de soi les intonations les plus pures et les plus diverses, on se prend à espérer que jamais ne vienne l'espéranto.

Alors on s'attable à la terrasse d'un café pour deviser de choses et d'autres, refaire l'unité du monde, en réglant les problèmes de la mondialisation et rire de bon cœur de ses fantasmes idéalistes chimériques.

...avec un bon vin de France

La conversation est sans doute le loisir le plus pratiqué par tous les peuples de la terre. Elle n'a rien à voir avec le discours, l'exposé, la preuve, la réfutation et ignore tout à fait la thèse, l'antithèse et la synthèse, car la véritable conversation ne voisine pas la controverse. Avec elle, jamais personne ne perd la face et tous les participants

sont respectés pour ce qu'ils sont, conscients que le langage est l'instrument par excellence de la communication, mais qu'il peut être aussi une arme redoutable. On ne converse qu'avec des familiers ou des étrangers très sympathiques ; avec les autres, on peut discuter, parler, argumenter, mais pas converser.

On converse souvent pour rien, pour le seul plaisir de parler, d'échanger, d'être d'agréable compagnie. Superficiellement. Tout simplement pour vivre et regarder paresseusement passer le temps dans le bonheur d'une bonne bière ou d'un verre de vin. Et on discute : de tout et de rien, sans vouloir imposer quoi que ce soit aux autres, en cherchant plutôt à les rejoindre, à ajouter à ce qu'ils disent, à s'enrichir de leur façon particulière de voir les choses et les gens.

On le fait parce que c'est le plus beau passe-temps du monde, le plus riche. Parce que c'est passionnant. On échange des idées, de doux sentiments, en fusionnant avec le propos de l'autre, des autres.

Autour de la table, en famille

Dans la famille, c'est autour de la table, en prenant son repas, que la conversation prend toute son importance. C'est là que les actions de la journée, que les désirs et les pensées de chacun des membres de la famille se rencontrent et se confrontent parfois dans un joyeux tintamarre. Un père et une mère réunis avec leurs enfants autour d'un bon plat servi avec amour, c'est le plus beau tableau qui soit.

«Qu'as-tu fait de bon aujourd'hui?» Comme une question aussi banale peut réchauffer un cœur d'enfant ! C'est une invitation à la confiance ou au partage de ses joies et de ses peines. La table est sans doute le lieu privilégié où s'exprime le plus souvent l'amour des parents pour leurs enfants, que ce soit pour donner la parole à la petite dernière qui ne réussit pas à attirer l'attention, pour refroidir les ardeurs du deuxième, hyperactif, ou pour reconforter le grand «ado» qui n'arrive pas à se dépêtrer de son mal temporaire de vivre.

Sans doute peut-on mesurer la qualité des rapports entre les membres d'une famille en les observant pendant le repas. Ou plutôt en les écoutant converser. Une famille qui échange est une famille unie. Et plus la conversation fait le tour de la table, plus elle resserre les liens familiaux.

On converse aussi pour séduire...

Il arrive aussi qu'on converse pour séduire. Séducteur et victime (le loup se déguise souvent en brebis) se racontent mille choses légères dans l'attente fiévreuse de ce qui va se produire. La conversation séductrice n'a qu'un objectif: faire tomber l'autre dans ses bras. Il faut une voix douce, feutrée, féline, employer le bon ton, la nuance, les méandres mystérieux de l'allusion. Les futurs amants se parlent des heures durant de tout et de rien – de rien surtout – alors que du profond de leur être monte le désir le plus ardent. Plus tard peut-être feront-ils le choix de vivre ensemble une très longue conversation dont dépendront en grande partie la longévité et la profondeur de leur amour. Le mariage, dit-on, est une longue conversation.

La conversation permet d'approfondir sa superficialité et d'atteindre par elle les plus profondes émotions et les frissons les plus étranges. Il y a des conversations douces comme le miel, pleines de connivences et de complicité.

...ou écouter les poètes, les artistes

L'art de la conversation, l'art des beaux mots, du langage, c'est l'art des poètes, des chanteurs, des artistes. C'est l'art des politiciens, des avocats, des enseignants, des médecins, des gens d'affaires, de la télévision et de la culture, de tout le monde. C'est l'art de l'étudiant résolu à changer le monde pour le rendre plus humain, c'est aussi celui du retraité qui retrouve un ami perdu.

L'art de la conversation réside dans la fusion. Savoir parler, c'est surtout savoir écouter et c'est savoir se taire souvent, car le silence est à la conversation ce qu'il est à la musique: il suspend le temps, met en lumière la parole et prépare la grande vibration finale.

L'art de la conversation

L'art de la conversation exige qu'on donne et qu'on se donne. S'il est un art, il est artifice. C'est l'art des beaux mots, de la réplique drôle sans cynisme, de la mélodie de la voix envoûtante, profonde, douce, charmeuse, enjôleuse... promesse de caresses superficielles sur la peau qui chante.

L'humour en folie

L'humour a sa place partout et au premier chef dans les salons funéraires.

Fréquenter quelqu'un qui sait rire de lui et un peu des autres, qui sait sourire à la vie – la voir du bon côté comme on dit –, c'est se donner une bonne dose de santé mentale. Car autant on peut être attiré vers le bas, vidé de ses énergies par celui qui impose à autrui le drame existentiel de ses échecs et ne cesse de répéter que ça va mal, autant on se sent «énergisé», dynamisé par celui qui aime la vie et l'exprime par l'humour. Près de lui, on se sent bien et on se sent meilleur.

Le rire: une thérapie

Si on dit d'une personne qu'elle est spirituelle, on lui fait un double compliment: elle est à la fois intelligente et drôle. Bien sûr, en évitant de se prendre au sérieux, on risque de déplaire aux constipés de tous poils, mais qu'il fait bon rire sous cape devant les gens sévères avec leurs têtes d'enterrement, de rire dans sa barbe ou de leur rire au nez, eux qui rient jaune, du bout des dents, de se pâmer de rire en assistant à des spectacles désopilants et de s'écrouler de rire en écoutant la dernière blague à la mode! À moins qu'il s'agisse d'un calembour facile dont Victor Hugo disait qu'il est la fiente de l'esprit...

Le rire est contagieux. La superficialité aussi. Les deux font office de thérapie quand on sait les utiliser à bon escient. D'autant que l'action de rire s'accompagne de vibrations physiques salutaires destinées à débarrasser le corps de son stress et à meubler son esprit de pensées joyeuses.

Les vieux s'arrachent les cheveux

Depuis que la vague déferlante se déploie sur la planète, les dramaturges et les tragédiens s'arrachent les cheveux, pendant que la comédie, ce genre mineur qu'on tolérait tout au plus autrefois, est en train de prendre toute la place, car le vent de folie salvatrice de la légèreté touche toute la culture. Pourtant, le comique, le vrai, est dans les faits plus cruel que le drame, car il met en lumière la médiocrité de notre existence ou sa totale insignifiance, alors que la tragédie a quelque chose de rassurant, puisqu'elle met en perspective sa propre existence et la fait paraître meilleure. « Quand on se regarde, on se désole, mais quand on se compare, on se console... »

Mais les dieux n'exercent plus leur empire, non plus que les rois et les despotes sanguinaires, ne restent plus que quelques têtes blanches qui, par fidélité, continuent de fréquenter les tragédies, en y entraînant hélas! leur progéniture paresseuse et quelques rescapés de la génération X. Comme les nouveaux jeunes, ceux de la génération Y bien entendu (les kangourous) préfèrent assister à des spectacles légers et joyeux plutôt que tristes et démoralisants, ils privilégient la comédie et fuient comme la peste ceux qui mettent en scène les grandes interrogations existentielles et les bains de sang. C'est désolant. Où s'en va notre belle jeunesse?

L'élite culturelle proteste et s'en prend en particulier à la pléiade de jeunes humoristes millionnaires qui essaient dans les salles de spectacle au détriment, dit-elle, de ses grandes productions. Dans les faits, c'est un grand éclat de rire qui est en train de balayer le trop plein de sérieux accumulé au cours des âges dans les salles de spectacle. Du foisonnement de « comiques » de tout acabit actuel, émergera peut-être demain un nouveau petit Molière prêt à mourir sur scène pour l'amour de son art. Actuellement, on serait plutôt dans une phase de recherche...

Une nouvelle génération de rire à fleur de peau

L'humour n'échappe pas à la règle générale de la superficialisation de notre époque: comme la pensée, comme la morale, comme la télévision et la publicité, il s'allège. Les humoristes sont devenus des

super-légers, certains sont des poids plume. Devenus minimalistes, ils réussissent à faire rire leurs commettants avec un grand cri, deux déhanchements et trois grimaces. Ne reste plus qu'à meubler les temps morts avec quelques mots tirés d'un vocabulaire pas trop compliqué.

Il faut dire que les nouveaux consommateurs d'humour ont le rire à fleur de peau. Un rien les fait rire.

On rit par empathie ou par osmose. Sans le savoir, bien entendu.

Certains *has been* se plaignent de cette nouvelle génération de « drôles », alléguant qu'autrefois les humoristes savaient s'engager politiquement et socialement, mais ils oublient que si les vedettes de cette époque avaient une telle qualité, c'est qu'elles étaient rares – on sait que c'est la rareté qui fait la qualité – et que, d'autre part, elles avaient dans l'ensemble terminé leur *ve* secondaire. Ils oublient surtout que si les vieux comiques parlaient tant de politique et de problèmes sociaux, c'est qu'ils avaient la trouille de parler du seul sujet qui intéresse vraiment tout le monde...

Comment regarder la télévision sans se fatiguer

En tout cas, à tout malheur quelque chose est bon. Il y a d'énormes avantages à cette nouvelle façon de percevoir l'humour. D'abord, les vieux humoristes peuvent continuer leur métier jusqu'à leur mort sans trop de peine, n'ayant plus à écrire de textes compliqués. Ensuite, les nombreuses émissions d'humour à la télévision permettent au téléspectateur trop fatigué pour se concentrer sur une émission difficile à suivre – comme une partie de base-ball ou un téléroman – de se trouver un spectacle d'humour pas fatiguant pour sa cervelle enfiévrée: il y a toujours une caméra qui balaie la salle, montrant des gens qui rient aux larmes pour rien et c'est très drôle. Au fait, il faut reconnaître qu'il n'y a pas que des jeunes qui assistent à ces spectacles désopilants et cathartiques; il y a aussi beaucoup de têtes blanches hilarantes qui se meurent de rire à gorge déployée.

Vaut mieux en rire que pleurer

L'humour accompagne les temps nouveaux comme les médicaments la maladie. C'est sans doute en réaction aux excès de toutes sortes de la société actuelle (fébrilité du travail, difficulté de concilier travail-famille, valorisation de la vitesse, de la performance et surtout du mensonge) que l'humour connaît autant de succès dans les salles de spectacle et à la télévision.

Les consommateurs de pareils spectacles demandent à l'humoriste de les divertir, de les surprendre, de les faire participer à un élan de gaieté contagieuse et bruyante, sorte de *happening* générateur de défoulement, de détente et gage de meilleure santé. Il faut reconnaître la puissance de ces *stand up* comiques qui, seuls sur scène, deux heures durant, tiennent en haleine leur auditoire et le font pendant de nombreuses représentations et supplémentaires, alors que de grandes pièces de théâtre, les plus grands opéras, qui mobilisent des moyens considérables, ont de la difficulté à tenir le temps nécessaire à leur rentabilité.

Comme les temps ont changé!

La peau enchantée

La peau est ce qu'il y a de plus profond en nous.
Paul Valéry

On ne pourrait mieux terminer ce livre qu'en glissant un mot sur la partie du corps la plus superficielle de toutes : la peau.

Le mot *peau* est rempli de douceur, de mystères, de plaisirs et de perversité. Le bonheur ne consiste-t-il pas à être bien dans sa peau ?

La mère caresse son enfant en l'allaitant. Le bébé caresse de même sa mère. Il n'y a, paraît-il, plus grand bonheur au monde. Le bébé caressé est en meilleure santé que celui qui ne l'est pas. Il grandit plus vite, tant physiquement qu'intellectuellement et que sur le plan émotif. Il n'est pas surprenant que, toute sa vie, on recherche les caresses ; et le bonheur est directement proportionnel au nombre qu'on reçoit.

La surface de la peau comporte un nombre inimaginable de récepteurs qui reçoivent les stimuli de l'extérieur : de chaleur, de froid, d'aspérité, de douceur ou de douleur... Par ailleurs, la main est l'instrument le plus complexe qui soit, tellement complexe qu'on arrive difficilement à fabriquer une main artificielle qui se rapproche de la naturelle. Elle occupe de plus une surface très importante au niveau du cortex.

On se donne la main pour se rassurer, pour dire à l'autre, très souvent un étranger, qu'on veut être en bons termes avec lui. On se prend les mains pour se regarder amoureusement dans les yeux. On prend la main de l'autre pour le protéger ou faire un avec lui. On glisse sa main dans la main de l'autre et on caresse la peau... Ce rituel est merveilleusement animal.

Voici ce que dit H.J. Campbell sur le toucher :

Le toucher a pour véhicules des récepteurs périphériques présents dans toutes les régions externes, sauf les poils, les dents et les ongles. Ce sont parfois de simples terminaisons nerveuses, telles qu'on en trouve autour de chaque follicule de poil, et d'une extrême sensibilité. D'autres sont de petits organes compliqués appelés corpuscules de Meissner et qu'on trouve en grand nombre dans des régions comme le bout des doigts, les lèvres, les mamelons, le pénis et le clitoris. Ils ne sont pas aussi sensibles que les terminaisons nerveuses « nues » mais ils sont beaucoup plus discriminatoires ; ils ne nous disent pas simplement que nous sommes touchés, mais aussi comment nous le sommes¹.

Si l'on met en contact une main, la sienne, ou mieux une belle main étrangère un peu baladeuse, avec sa peau bourrée de cellules nerveuses qui ne demandent qu'à être stimulées, on devine le résultat. La peau est tellement sensible que le fait de passer la main tout près, sans toucher la peau le moins du monde, provoque une excitation mystérieuse et singulière. Chaque poil de l'animal que nous sommes ne demande qu'à être frôlé, doucement, pour engendrer des plaisirs en nombre aussi considérable que nos milliards de neurones peuvent en détecter.

Certaines régions du corps sont tellement tendres... On se dit : « Si cela pouvait durer éternellement ! »

Il n'y a sans doute pas de superficialité sur terre plus grande, plus forte et plus plaisante qu'une caresse sur la peau qui frissonne.

* * *

Il faut, au plus tôt, faire inclure dans la Charte des droits et libertés de tous les pays du monde le droit, pour chaque homme, pour chaque femme, de recevoir des caresses au moins deux fois par semaine.

J'ai dit!

1. H.J. Campbell, *op. cit.*, p. 147.

Conclusion

Avec l'arrivée du XXI^e siècle, la superficialité s'est installée définitivement. Elle recouvre maintenant l'ensemble des activités humaines et la pensée elle-même subit sa forte influence.

Qui aurait pu imaginer que la politique, la plus noble activité humaine puisqu'elle assure l'équité entre les citoyens, serait reléguée au deuxième ou au troisième rang dans la pensée populaire par l'économie, la finance ou le monde du spectacle, qu'il soit culturel ou sportif? Que la plupart des églises du Québec seraient bientôt recyclées en centres communautaires, salles de spectacle ou condominiums? Que le téléphone, auparavant attaché à un domicile et limité à une habitation, ne serait plus synonyme de permanence, mais qu'il deviendrait le symbole de la mobilité, du changement, et qu'il suivrait désormais partout son propriétaire? Que ce nouveau téléphone serait greffé à un ordinateur et remplacerait la machine à écrire, le télécopieur et même plus, une partie de sa bibliothèque? Que son utilisateur pourrait, physiquement et virtuellement, s'étendre à son aise et en surface sur une toile tout aussi mince que la peau, mais dont l'immense étendue n'a d'équivalent que celle de la planète? Qu'agenda électronique et baladeur numérique (iPod) en constitueraient un prolongement?

Qui aurait pu prévoir que la beauté, au sens large, deviendrait une préoccupation dominante? Que derrière chaque objet nouveau, derrière chaque vitrine de boutique ou de magasin, il y aurait un designer ou un décorateur pour assurer l'harmonie de la présentation? Que les centres d'esthétique comme les centres de conditionnement physique se multiplieraient, qu'on reconnaîtrait la beauté du corps autant et plus que celle de l'esprit, que les boutiques spécialisées dans les accessoires de beauté (parfums, fine lingerie, etc.) et les objets luxueux pulluleraient?

De très sérieuse et très austère qu'elle était, la société s'est transformée en sourire et en liberté sous toutes ses formes. Cette transformation comporte une conséquence évidente: nous devons être prêts à accueillir d'autres changements encore et encore. Et ces changements ne sont que des étapes guidant une évolution positive de la grande marche de l'homme vers le progrès scientifique et son développement personnel.

Les émissions de télé-réalité qui présentement fracassent des records de cotes d'écoute mettent en vedette de jeunes comédiens dynamiques qui vivent des situations réelles mais scénarisées et où félicité et drame se succèdent en séquences nerveuses, au grand bonheur d'un public voyeur qui vit l'aventure par procuration. On peut imaginer que ce qui est montré du doigt, méprisé et perçu maintenant comme de la superficialité lourde, subira dans le futur suffisamment de transformations pour être reconnu alors comme une nouvelle forme d'art, car la télévision ne cesse d'étonner par sa vitalité créatrice. Si le changement est par définition une provocation et qu'il entraîne inéluctablement de vives résistances, il est toujours porteur d'avenir. Les temps changent, mais il y a toujours les leçons que nous sert l'histoire: Platon lui-même ne condamnait-il pas les artistes et les poètes parce qu'il leur reprochait de présenter une image irréaliste de la nature, de créer une illusion?

Il n'est qu'à constater à quel point s'est allégée la programmation radiophonique et télévisuelle de Radio-Canada depuis trois ou quatre ans pour comprendre que ce qui était condamné hier sans appel (par exemple, des reportages dramatisés), au nom de la rigueur journalistique, triomphe aujourd'hui. La radio culturelle elle-même vient d'être forcée de se transformer en chaîne de musique continue sous peine de disparaître, faute d'auditeurs.

Il y a pourtant de plus en plus de monde qui fréquente les salles de spectacle, comme il y a de plus en plus de livres vendus au Québec. Mais les types de spectacles comme les genres de livres offerts ont changé, et il ne faut pas sous-estimer l'importance du contexte économique: l'art coûte cher et les périodes de prospérité ont un effet direct non seulement sur sa fréquentation, mais aussi sur la qualité de son public. Si la culture se porte si bien, c'est en particulier parce que l'économie est forte.

Conclusion

Aujourd'hui, on va surtout voir des humoristes et on achète beaucoup de livres de témoignages de célébrités, des livres de recettes ou d'images... Non pas que le théâtre soit remis en question, que l'opéra ou la danse soient menacés de disparaître, mais il vient d'arriver sur le marché de la « consommation » de l'art, un nouveau public plus jeune, plus riche, plus tourné vers les spectacles de variétés et d'action, plus près de la pensée américaine et qui veut être divertie plutôt qu'éduqué.

Il faut dire par ailleurs que la profondeur a souvent servi de prétexte pour faire peur ou d'excuse pour se justifier ou se rassurer. Quand on est sans le sou, sans ressources, il reste beaucoup de temps pour réfléchir... De la même façon, quand on doit réaliser un produit culturel avec rien ou presque rien, la qualité de ce dernier risque d'en souffrir. Le problème, c'est qu'on a pris l'habitude d'accuser de superficialité tout ce qui marche, tout ce qui, il faut bien le dire, souvent à coup de millions, impose au monde ses produits : aussi bien dire l'économie américaine, la culture américaine et les Américains eux-mêmes. Certains de nos cinéastes ont réussi dans le passé à créer des chefs-d'œuvre avec deux décors et dix figurants, mais ils sont beaucoup plus heureux depuis qu'on a commencé à consacrer des ressources à leurs longs métrages, même si leurs films doivent se « superficialiser » et s'américaniser quelque peu. Et, on va les voir, leurs films.

Évidemment, une telle vague de légèreté ne pouvait frapper la planète sans provoquer des résistances farouches. Devant cet éclatement d'écumes de futilité, d'« éphémérité », d'instantanéité, d'obsolescence et de beauté, véhiculé par un monde occidental fébrile, on assiste à des réactions de repli sur les grandes valeurs traditionnelles.

Ainsi, on assiste à un retour en force du romantisme. Tout comme au début du XIX^e siècle (on vivait alors une industrialisation massive déshumanisante), on se réfugie, en réaction à notre époque de futilités, dans la profondeur des émotions – les grands et petits écrans versent des torrents de larmes – dans le sexe et la pornographie, dans une recherche effrénée de redécouverte fébrile de sa profondeur animale. Partout dans les médias d'information comme dans les arts de la représentation, on assiste à une glorification ou à une sacralisation de

la violence et du sang. Autre caractéristique du Romantisme, se produit un retour en force de la primauté de la nature dans sa vie. On aime la nature, on lui prête des sentiments, on veut sauver sa planète, la faire belle. Fuir ce monde de fric, de consommation obligée, d'athéisme, de vitesse et de bruit, pour se réfugier dans le calme et la profondeur maternelle de la forêt, des lacs et des rivières. On veut revivre *Le lac* de Lamartine, s'y baigner, s'y purifier. «Ce courant (le romantisme), dit le *Petit Larousse*, fait triompher la spontanéité et la révolte là où dominaient froideur et raison. [...] face au matérialisme de la révolution industrielle, l'individu réclame son droit à la subjectivité, au rêve.»

Cette tentative de retour à des valeurs fondamentales, amplifiée par l'urbanisation, ne se fait pas sans heurts. Par exemple, s'est mise en place, lentement et insidieusement, une véritable industrie de l'émotion qui réussit à exploiter le désarroi causé par la modernité avec une efficacité déconcertante. Or, c'est le cérébral qui mène le monde, et il le fait de plus en plus en exploitant nos émotions. Jamais il n'y a eu dans l'histoire autant de charlatans de l'âme, de conseillers de la profondeur, de récupérateurs de naufragés hurlant dans la tempête, sur un *Radeau de la Méduse* sans voiles et sans rames. L'industrie de la misère se porte très bien.

Une autre réaction à la «superficialisation» de notre époque, c'est cette résistance farouche de beaucoup de gens à la mondialisation. En principe, on aime bien nos frères des autres pays, des autres continents, des autres ethnies – surtout à la télévision, quand ils ne dérangent pas trop – mais quand arrive le temps de partager son confort, on devient douillet : on regarde en l'air, mine d'être ailleurs, et on siffle un air bien connu : on trouve toutes sortes de raisons, on fait toutes sortes de contorsions, de rationalisations pour justifier son peu d'empressement à vouloir vraiment les aider.

Sous prétexte que la Chine pollue son atmosphère – que faisons-nous, nous, ici, les prétendus champions du protocole de Kyoto ? – qu'ailleurs on fait travailler les enfants, que les nouveaux travailleurs des pays émergents gagnent des salaires de famine – peut-être faudrait-il qu'on leur demande, à eux, ce qu'ils en pensent ? On réclame à grands cris qu'on mette fin à la mondialisation pour se

Conclusion

réfugier égoïstement dans le confort d'un protectionnisme qui, le moins qu'on puisse dire, manque de générosité. «Que le pays leur fasse un peu l'aumône, soit, que le Fonds monétaire international et la Banque mondiale s'occupent de ces «malheureux», dit-on le plus souvent sur un ton de supériorité condescendante sinon méprisante, qu'on efface leurs dettes, mais ne touchez pas à nos subventions! Ne touchez pas à nos barrières tarifaires industrielles et agricoles! Car ils pourraient alors eux aussi développer leur économie, manger trois fois par jour et même s'amuser un peu... Il faut garder les pauvres pauvres, pour que nous, les riches, nous soyons encore plus riches.»

* * *

Qu'une grande vague de superficialité recouvre maintenant le monde, cela ne fait aucun doute. Peut-être est-ce tout simplement parce qu'on y vit mieux, qu'on est de moins en moins intéressés à broyer du noir et qu'on a de plus en plus confiance en soi. Les générations passées ont tellement rêvé de briser leur isolement, de voyager à travers le monde, d'aller à la rencontre de l'autre, que nous serions inconscients ou injustes de ne pas reconnaître que le récent et prodigieux essor des communications nous projette dans un univers de rêve dont nous devrions remercier les dieux.

Depuis le temps que le sage, l'homme profond se disait «citoyen du monde», aujourd'hui tout le monde peut y aspirer et participer à sa réalisation par l'action, la recherche du plaisir et la création effective. D'un fantasme tout intellectuel, on est passés, grâce à une concrétisation dans l'action, à la mondialisation des échanges politiques, économiques et même culturels. Nous sommes maintenant, dans les faits, citoyens du monde et responsables de ce qui s'y passe.

Dans ce contexte, et malgré les difficultés que cette «superficialisation» représente, peut-on envisager l'avenir avec optimisme ou faut-il se joindre à ceux qui prédisent les pires catastrophes?

Il y a des faits malheureux qui ne mentent pas: 1,8 milliard d'individus vivent aujourd'hui avec moins de un dollar par jour. En 1994, il y a eu au Rwanda, près de un million de gens massacrés. En 2003, la moitié des 62 millions de morts sur la planète seraient morts de faim ou de malnutrition. La forêt amazonienne est menacée, le

paradis animalier du Kenya-Tanzanie aussi et les changements climatiques menacent la vie de la planète entière. Plus près de nous, les travailleurs voient leur salaire diminuer et nos meilleurs jeunes cerveaux sont condamnés à du travail précaire, souvent en dehors de leur discipline. De grandes usines ferment, menaçant d'asphyxier nos régions. À première vue, tout n'est pas rose ou fleur bleue sur la planète de Saint-Exupéry.

On pourrait multiplier les cas de ce type qui tendent à démontrer que le mal dans son absolu semble vouloir dominer le monde. Mais on peut aussi, par la magie de l'objectivité, nous éloigner quelque peu des lieux, nous élever, pour considérer avec un regard plus large, d'autres phénomènes plus positifs qui accompagnent l'évolution naturelle de nos sociétés.

Car, il y a l'autre dimension des choses, le revers de la médaille, qu'inspire la lecture de *Après l'empire*, d'Emmanuel Todd : la planète s'alphabétise à un rythme accéléré – c'est pour cela que la délocalisation des usines peut se faire maintenant – accompagné d'une baisse de la fécondité. Cette régression de l'indice de fécondité devrait stabiliser la population mondiale dans quelques décennies. Bien entendu, ces changements s'accompagnent de turbulences, ces peuples qui émergent de l'analphabétisme acceptent de moins en moins d'être exploités par la tyrannie d'un dictateur ou par les étrangers. Ils exigent désormais d'être écoutés, de vivre libres chez eux. Ils aspirent à une société démocratique où l'individu est respecté, ce qui entraîne des résistances et des représailles terribles de la part des oligarques. Mais les peuples sont en marche. Pensons, par exemple, à ce qui se passe à l'heure actuelle en Amérique du Sud.

L'alphabétisation entraîne fatalement des turbulences, des guerres civiles, des révolutions plus ou moins tranquilles et souvent arrosées de sang. Mais s'il n'y avait pas eu les guerres du Péloponnèse, la conquête du monde par Rome, la découverte du Nouveau monde faite dans le sang, Charles 1^{er} trucidé en Angleterre au XVII^e siècle, Louis XVI décapité en France au XVIII^e, la guerre de Sécession aux États-Unis, etc., nous n'aurions sans doute pas bénéficié de l'évolution formidable des derniers siècles. Et les plus forts parmi nous auraient une espérance de vie d'au plus trente ou quarante ans.

Conclusion

Nous nous inscrivons dans une démarche historique. Les peuples de la terre continuent leur évolution. Celle-ci est positive, malgré les soubresauts inévitablement dramatiques qui l'accompagnent. Et s'il est vrai que jamais une société libérale démocratique n'a fait la guerre à une autre société libérale du même type, on peut prévoir un monde cent fois plus pacifique dans le futur, quand la démocratie sera instaurée partout. D'ailleurs, on assiste, malgré tous les conflits en cours, à une baisse de la guerre, que ce soit au niveau de la fréquence ou du nombre de victimes et, pour la première fois depuis au moins cent ans, aucune guerre majeure n'est en vue.

Ce qu'il y a de particulier et de fascinant, c'est que, en ce début du XXI^e siècle, la terre tout entière semble actuellement prise dans une espèce de folie de la superficialité qui nous trouble, nous inquiète et nous stimule tout à la fois. Pensons à Shanghai. Nous sommes rendus à un moment de notre évolution où nous prenons conscience des limites de la profondeur. C'est comme si, après avoir connu la rage des conquêtes, que ce soit des hordes de «barbares» s'abattant sur l'Europe ou des pays d'Europe soumettant dans le sang le reste du monde, après deux guerres mondiales et une guerre froide qui a duré quarante-cinq ans, on se rendait compte que le salut de la planète et le bonheur de ses habitants passent par des philosophies, des religions, des politiques et des éducations plus légères. Nous faisons de plus en plus confiance à la science, stimulée par le commerce. Parce que nous avons passé par le creuset de la peur, de la faim et de la misère, que nous avons mesuré les dangers du protectionnisme, les horreurs du racisme et de la xénophobie, nous avons senti le besoin de nous ouvrir aux autres et d'apprendre à rire et à nous amuser comme des enfants.

Nous sommes devenus superficiels par profondeur.

Bibliographie

- Ackerman, Diane, *Le Livre des sens*, Bernard Grasset, 1990, 384 p.
- Adler, Alexandre, *Le Rapport de la CIA*, Robert Laffont, 2005, 269 p.
- Adler, Alexandre, *L'Odyssée américaine*, Grasset, 2004, 318 p.
- Adler, Alexandre, *J'ai vu finir le monde ancien*, Grasset, 2002, 336 p.
- Alberoni, Francesco, *Les Envieux*, Plon, 1995, 257 p.
- Alberoni, Francesco, *La Morale*, Plon, 1993, 206 p.
- Alberoni, Francesco, *L'Érotisme*, Ramsay, 1987, 267 p.
- Baudrillard, Jean, *De la Séduction*, Denoël/Gonthier, 1981, 243 p.
- Bettelheim, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Robert Laffont, 1976, 403 p.
- Bollon, Patrice, *Morale du masque*, Seuil, 1990, 266 p.
- Bruckner, Pascal, *La Tentation de l'innocence*, Grasset, 1995, 283 p.
- Brunelle, Dorval (sous la direction de), *Main basse sur l'État*, Fides, 2005, 276 p.
- Calvino, Italo, *Le Chevalier inexistant*, Seuil, Points, 1995, 153 p.
- Campbell, H.J., *Principes de plaisir*, Stock, 1975, 314 p.
- Chabot, Daniel, *La Sagesse du plaisir*, Club Québec Loisirs, 1992, 331 p.
- Chomsky, Noam. *Le Profit avant l'homme*, Fayard, 2003, 10-18, 244 p.
- Chalanset, Alice (sous la direction de), *Légèreté*, Autrement, coll. Mutations, n° 164, 1996, 202 p.
- Clarke, Richard, *Contre tous les ennemis*, Albin Michel, 2004, 361 p.
- Coelho, Paulo, *L'Alchimiste*, J'ai lu, 1988, 221 p.

- Collectif, *Masques et mascarades*, Fides et Musée de la civilisation, 1994, 167 p.
- Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, P.U.F., Points, 1995, 391 p.
- Daninos, Pierre, *Snobissimo*, C.L.F., Hachette, 1964, 220 p.
- Descamps, Marc-Alain, *Psychosociologie de la mode*, P.U.F., 1984, 212 p.
- Desjardins, Arnaud, *La Voie du cœur*, La Table ronde, 1987.
- Dhoquois, Régine (sous la direction de), *La Politesse*, Autrement, 1991, 215 p.
- Dorgeles, Roland, *Bouquet de bohème*, Albin Michel, 1947, 349 p.
- Durandin, Guy, *De la Difficulté à mentir*, Publications de la Sorbonne, NSR 23, 1977, 117 p.
- Durandin, Guy, *Les Fondements du mensonge*, Flammarion, 1972, 451 p.
- Ferguson, Marilyn, *Les Enfants du Verseau*, Calman-Lévy, 1981, 338 p.
- Goldfinger, Charles, *L'Utile et le futile*, Odile Jacob, 1994, 619 p.
- Goleman, Daniel, *L'intelligence émotionnelle*, J'ai lu, Bien-Être, 1997, 505 p.
- Graizon, Christophe, *La Tribu*, Nil Éditions, 1995, 157 p.
- Jaccard, Roland, *Freud, Que sais-je?* P.U.F., 1983, 127 p.
- Jaccard, Roland, *L'Exil intérieur, Schizoidie et civilisation*, P.U.F., Points, 1975, 155 p.
- Jacquard, Albert, *J'accuse l'économie triomphante*, Calman-Lévy, 2000, 188 p.
- Jacquard, Albert, *Petite philosophie à l'usage des non-philosophes*, Québec-Livres, 1997, 232 p.
- Jonsson, Einar Mas, *Le Miroir*, Les Belles Lettres, 1995, 235 p.
- Kepel, Gilles, *Jihad, Expansion et déclin de l'Islamisme*, Gallimard, Folio actuel, 2000, 452 p.

Bibliographie

- Laplante, Laurent, *L'Information, un produit comme les autres?*, IQRC, 1992, 115 p.
- Laszlo, Pierre et Rivière, *Les Sciences du Parfum*, P.U.F, 1997, 127 p.
- Lipovitsky, Gilles, *L'Empire de l'Éphémère*, Gallimard, 1987, 345 p.
- Lowen, Alexander, *La Peur de vivre*, Épi, 1983, 255 p.
- Lowen, Alexander, *Le Plaisir*, Éd. Du Jour, 1976, 239 p.
- Macchia, Giovanni, *Vie, aventures et mort de Don Juan*, Desjonquères, 1990, 190 p.
- Maisonneuve, Jean et B.-S., *Le Corps et la Beauté*, P.U.F, 1999, 127 p.
- Mannoni, Pierre, *La Peur*, P.U.F., Que sais-je? 1982, 127 p.
- Milot, Jean-René, *L'Islam et les Musulmans*, Fides, 1975, 217 p.
- Morin, Edgar, *Pour sortir du xx^e siècle*, Fernand Nathan, 1981, 380 p.
- Nietzsche, Friedrich, *Le gai Savoir*, GF Flammarion, 1997, 439 p.
- Nietzsche, Friedrich, *La Généalogie de la morale*, Gallimard, Folio, 1971, 212 p.
- Nizan, Paul, *Démocrite, Épicure, Lucrèce*, Arléa, 1991, 172 p.
- Paillard, Bernard (sous la direction de), *Peurs*, Seuil, Communications, n° 57, 1993, 191 p.
- Paquette, Claude, *L'Effet Caméléon*, Québec/Amérique, 1990, 279 p.
- Pedneault, Hélène, *Pour en finir avec l'Excellence*, Boréal, 1992, 318 p.
- Picard, Dominique, *Politesse, savoir-vivre et relations sociales*, P.U.F., 1998, 127 p.
- Picard, Dominique, *Les Rituels du savoir-vivre*, Seuil, 1995, 267 p.
- Rémond, René, *Introduction à l'histoire de notre temps*, 1, 2, 3, Seuil, Histoire, 1974, 215 p., 248 p. et 133 p.
- Renoir, Jean, *Pierre-Auguste Renoir, mon père*, Folio, Gallimard, 1987.
- Reynaert, François *et al.*, *Pour en finir avec les années 80*, Calman-Lévy, 1989, 222 p.
- Rioux, Christian, *Carnets d'Amérique*, Boréal, 2005, 204 p.

- Scarpetta, Guy, *L'Artifice*, Bernard Grasset, 1988, 314 p.
- Sollers, Philippe, *Éloge de l'Infini*, Gallimard, 2003, 1169 p.
- Stiglitz, Joseph E., *Quand le capitalisme perd la tête*, Fayard, 2003, 571 p.
- Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 1, 2, Gallimard, Histoire, 1961, 631 p. et 471 p.
- Todd, Emmanuel, *Après l'empire*, Gallimard, 2002, 233 p.
- Vargas, Yves, *Sur le Sport*, P.U.F., 1992, 128 p.
- Villeneuve, Claude et Richard, François, *Vivre les changements climatiques. Quoi de neuf?*, MultiMondes, 2005, 382 p.
- Watts, Alan, *L'Envers du néant*, Denoël/Gonthier, 1978.
- Wilde, Oscar, *Le Déclin du mensonge*, Complexe, 1986, 91 p.
- Ytzhak, Lydia Ben, *Petite histoire du maquillage*, Stock, 2000, 187 p.
- Ziegler, Jean, *L'empire de la honte*, Fayard, 2005, 322 p.
- Ziegler, Jean, *Les nouveaux Maîtres du Monde*, Fayard, 2002, 361 p.

Être humain, c'est être superficiel.

Qui accuse-t-on d'être superficiels? Le plus souvent, ceux qui affichent leur joie de vivre...

Les sages aussi sont superficiels.

Pourquoi faudrait-il s'excuser de vivre aujourd'hui mieux qu'hier?

L'œuvre d'art est superficielle, tout comme la séduction. La beauté corporelle fascine.

C'est la partie la plus intelligente de l'homme qui est superficielle.

À travers des chapitres courts et souvent percutants, l'auteur défie les préjugés courants sur la superficialité et montre comment, loin de s'opposer à la profondeur, la superficialité forme avec elle un couple inséparable.

D'une part, la superficialité *lourde* prend sa source dans la peur de soi et des autres et se manifeste par des comportements plus ou moins mensongers et douloureux : paraître au lieu d'être, jouer des rôles obligés, porter des masques... D'autre part, la superficialité *légère et créatrice* prend sa source dans la recherche des plaisirs et se manifeste par la joie de vivre avec les autres et le désir de faire de petites ou de grandes créations. Elle constitue un hommage à la beauté sous toutes ses formes : l'art, la création, la mode, la séduction, les masques ludiques, le maquillage, l'humour...

Originaire de Nouvelle en Gaspésie, **MARCEL MALTAIS** a consacré la majeure partie de sa carrière à l'enseignement du français au secondaire. Il a aussi travaillé à l'Université Laval et au ministère de l'Éducation. « Je ne t'aurais jamais cru si superficiel! » lui dit un jour, en souriant, une amie. Étonné, il décida aussitôt de se pencher sur ce problème. Sept ans plus tard, voici sa réponse... Une réponse qui en étonnera plus d'un!



ISBN 2-89544-085-9



9 782895 440857